Prix : 1 franc.

CHARLES NODIER

U d'/of OTTAWA
39003002134061

LOVI
EDITEVR
168 BD ST GERMAIN, PARIS

Geo. DORIVAL

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesnodierbio00nodi

CHARLES NODIER

OUVRAGES DE CHARLES SIMOND

COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD

Les Prosateurs illustres français et étrangers à 1 fr.

STENDHAL, 1 vol. illustré.
J.-J. ROUSSEAU, 1 vol. illustré.
STERNE, 1 vol. illustré.
WALTER SCOTT, 1 vol. illustré.
EUGÈNE SUE, 1 vol. illustré.
CRÉBILLON fils, 1 vol. illustré.
BRANTOME, 1 vol. illustré.
MME DE GIRARDIN, 1 vol. illustré.
HOFFMANN, 1 vol. illustré.
MARIVAUX, 1 vol. illustré.
SWIFT, 1 vol. illustré.
CHARLES NODIER, 1 vol. illustré

SOUS PRESSE :

MONTAIGNE, 1 vol. illustré.
MACHIAVEL, 1 vol. illustré.
PAUL-LOUIS COURIER, 1 vol. illustre.

Encyclopédie Littéraire Illustrée à 2 fr.

L'INDE, 1 vol. illustré.
LA GRÈCE, 1 vol. illustré.

SOUS PRESSE :

LA NORVÈGE, 1 vol. illustré.
LES POÈTES LATINS, 1 vol. illustré.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays

CHARLES NODIER

LES PROSATEURS ILLUSTRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

CHARLES NODIER

CONTES : JEAN-FRANÇOIS LES BAS-BLEUS; HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET. — NOUVELLES : INÈS DE LAS SIERRAS ; FRANCISCUS COLUMNA. — ROMANS : JEAN SBOGAR; THÉRÈSE AUBERT; ADÈLE ; LA FÉE AUX MIETTES ETC.

Biographie, Bibliographie, Pages choisies

par

CHARLES SIMOND

Lauréat de l'Académie Française

Avec deux portraits de CHARLES NODIER et un dessin

LOUIS - MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2376
.N6A6
1909

CHARLES NODIER

SUR CHARLES NODIER

I. — L'Homme.

Pendant les dernières années du XVIII^e^ siècle, la ville de Besançon possédait un jeune bibliothécaire qui, à bon droit, passait auprès de ses concitoyens pour un petit phénomène. C'était le jeune Charles Nodier dont les dix-sept ans s'honoraient d'une fonction publique à l'âge où d'ordinaire la cassette paternelle constitue la seule source de revenus.

Bien des circonstances semblaient s'être réunies pour faire de lui l'orgueil de son pays natal. D'abord, la gloire littéraire et scientifique. En pleine Terreur, quand chacun tremblait derrière les portes closes, Charles Nodier s'était tout entier voué à l'étude : tragédies sur des sujets grecs, comédies, vers et prose comptaient déjà auprès des lettrés pour des essais pleins de promesses. Dans les sciences naturelles, c'était bien mieux. Grâce aux leçons d'un certain M. de Chantran, ancien officier de cavalerie, la botanique et l'entomologie n'avaient plus de secrets pour lui. Quand il eut publié sa Dissertation sur l'usage des antennes et de l'ouïe chez les Insectes, *Charles Nodier passa pour l'auteur d'une découverte*

fort importante. A cela se joignait encore la connaissance du droit et de la philologie hellénique, cette dernière puisée à Strasbourg, chez Euloge Schneider, célèbre maître en la matière.

Enfin, Nodier profitait même de la gloire d'autrui. N'avait-il pas eu l'insigne honneur, quelques années auparavant, d'être présenté à Pichegru, qui, paraît-il, le prit sur ses genoux et lui prédit, cela va sans dire, une haute destinée. L'enfant, devenu homme, garda toujours gravé au plus profond de son cœur le souvenir du général républicain. Sa reconnaissance alla jusqu'à la partialité, car, plus tard, en publiant ses Souvenirs, *il fera de Pichegru un éloge outré, excusant, expliquant à sa manière la conspiration qui valut à ce dernier d'être déporté. Nodier s'était attiré aussi la reconnaissance des beaux esprits du temps par son werthérisme forcené. Le fameux roman de Gœthe était devenu vers* 1800 *le livre mystique par excellence. Tous les proscrits, tous les amis de la solitude trouvèrent en lui un cordial à leur désespoir, un modèle à imiter. La secousse révolutionnaire faisait verser les sensibles dans le sentimentalisme, les tristes dans le désespoir et l'on était sensible et triste par mode et par bon goût. A cette religion, Nodier sacrifiait déjà et il y sacrifiera toute sa vie : le* Peintre de Salzbourg (1803) *est une imitation flagrante de* Werther *que nous retrouverons encore dans* Adèle.

A tant de gloire si pure s'en joignait une autre qui avait réjoui les bonnes âmes de Besançon. Est-ce que Nodier enfant, werthérien, sensible, exalté, n'avait pas été conter fleurette à une respectable dame de beaucoup plus âgée que lui, cela va sans dire. A un rendez-vous chaudement sollicité, difficilement obtenu, alors que l'amoureux transi se jetait aux pieds de sa bien-aimée, celle-ci, par un mouvement plein de force et d'adresse, avait fait basculer sur lui-même son soupirant et lui avait administré sur la partie la plus charnue de son individu une maternelle correction. Tout Besançon en riait encore. La gloire la plus pure a parfois de ces accrocs !

Qu'en dut penser le sensible Nodier ? Qu'en devait

penser son père qui, ancien professeur de rhétorique, présidait avec dignité le tribunal criminel !

Rigide comme un Romain, d'ailleurs fort cultivé,

DESSIN DE TONY JOHANNOT POUR ILLUSTRER TRILBY
(*Contes de Nodier*)

il ambitionnait de faire de son fils un lettré et un savant. C'est dans ce but qu'il l'avait envoyé étudier le grec à Strasbourg ; c'est encore pour parfaire l'éducation de son fils qu'il le laissa partir pour Paris.

Nodier entrevit les dernières gloires du XVIII^e^ siècle finissant, mais surtout donna libre essor à son esprit romanesque, à son goût pour l'imprévu et l'extraordinaire. Déjà, à Besançon, il avait fondé la société des Philadelphes *à laquelle, dans la suite, il essaya de faire une réputation en l'associant à des conspirateurs qui passaient pour de grands hommes dans quelques milieux, mais dont l'histoire n'a point retenu les noms.*

La Société des Méditateurs de Passy *fut à Paris l'exact équivalent des* Philadelphes. *Nodier y présidait des séances où de jeunes royalistes, vêtus de tuniques blanches, assis en rond sur des tapis, débitaient des vers et commentaient la Bible tout en avalant des figues sèches et des quartiers d'orange.*

Nodier désirait la gloire du conspirateur, rêvait de prison et d'échafaud. Il n'eut pas tous ces honneurs : seulement après la publication de la Napoléone, *ode haineuse contre Bonaparte, il se vit emprisonné pendant quelques semaines et finalement renvoyé à Besançon où on le surveilla. Il s'était dénoncé lui-même comme étant l'auteur de ce pamphlet dans une lettre ridicule ou héroïque, comme on voudra, à la suite de quoi, devenu suspect au pouvoir, il erra dans le Jura de village en village. Fut-il vraiment inquiété ? Cela est possible, mais il est certain que son esprit épris d'aventure travailla sur cette donnée comme semblent bien le prouver certains récits visiblement arrangés pour la postérité.*

Il finit par se fixer à Quintigny, au pied du Jura : c'est là qu'il passa peut-être les plus heureuses années de sa vie, écrivant maintes œuvres, étudiant la littérature allemande dont l'influence est si manifeste dans Jean Sbogar, Smarra, Trilby, *tantôt jouissant de la société de Benjamin Constant, tantôt poussant une pointe jusqu'à Coppet, séjour forcé de Mme de Staël.*

Mais s'étant marié pendant une courte carrière de professeur à Dôle, et les charges d'une famille exigeant de plus larges ressources, il part pour Paris.

Il n'y trouva qu'une place de secrétaire chez le chevalier Croft, riche Anglais que le blocus continental retenait

en France. Nodier a peint dans ses Souvenirs *ce lettré qui avait poussé l'amour du classicisme jusqu'au ridicule.*

« Epicure de la syntaxe et Leibnitz du rudiment, ayant trouvé l'atome, la monade grammaticale », il s'appliquait à éclairer les anciens par une analyse pointilleuse, où le texte disparaissait sous la glose. Croft disséquait les phrases, comptait les assonances, énumérait les consonances, se livrait à un travail inutile et fastidieux de bénédictin. C'est ainsi que Nodier eut à s'occuper d'un Horace éclairci par la ponctuation *et que, chaque jour, il devait corriger, annoter, réduire, refaire pour mieux dire le travail du chevalier.*

Qu'on joigne à cela les élucubrations d'une Lady Hamilton qui avait entrepris de doter la langue française de romans composés avec l'aide de sa femme de chambre et que Nodier était chargé de revoir, et l'on aura une idée de la singulière tâche à laquelle il était astreint.

Aussi, quand son parent M. de Tercy lui eut obtenu une place de bibliothécaire à Leibach en Illyrie, s'empressa-t-il de l'accepter. Ce fut pour peu de temps. Bientôt il quittait les manuscrits pour la salle de rédaction du Télégraphe Illyrien, *rédigé en quatre langues et dont il assuma la direction.*

Mais la Restauration était venue et Nodier dut rentrer en France. Il vécut péniblement de ses écrits, de sa collaboration au journal des Débats, *où il combattait les folies de la Sainte-Alliance et se gaussait des illusions des réactionnaires triomphants.*

C'est un trait caractéristique de Nodier en effet qu'on le trouve toujours du côté des vaincus. Déjà, nous l'avons vu passionné royaliste sous l'Empire ; quand la Restauration inaugura la Terreur blanche, il se mit à chanter les Girondins. Ne défendit-il pas Pichegru toute sa vie, et cela, peut-être, uniquement parce que ce dernier était le vaincu de Bonaparte? Toujours Nodier fut le défenseur des proscrits, des exilés, toujours on le trouve plein d'excuses pour les grands desseins avortés.

Ce trait est encore plus frappant dans la littérature. Quand il eut été nommé, en 1823, *directeur de la Bibliothèque de l'Arsenal, son salon devint le lieu de réunion de tous les jeunes, de tous ceux qui tentaient quelque chose de nouveau dans l'art ou les lettres et qui avaient à compter avec les préjugés ou à déjouer la malveillance. Son désintéressement était tel que bien souvent il oublia ses propres intérêts pour défendre ceux des autres : avec cela, modeste, se refusant à être le frère aîné, à jouer au chef d'école, ne mettant son ambition qu'à défendre le romantisme naissant, à le protéger toujours, à le gouverner jamais. Il pousse des cris d'admiration devant chaque œuvre nouvelle de Victor Hugo, de Lamartine; il accueille Vigny; il livre bataille pour A. Dumas; il s'engoue de Musset.*

Faire l'histoire de son salon, ce serait faire celle de l'école romantique, de ce premier Cénacle, où fermentait tant d'enthousiasme, où sommeillaient tant d'espérances.

Lui-même donne l'exemple, écrivant sous l'influence de Schiller, d'Hoffmann, de Walter Scott, de Shakespeare, ses livres les meilleurs, si pleins de charmes, si nouveaux pour l'époque : Inès de las Sierras, la Fée aux Miettes, Franciscus Columna, le Songe d'Or, Mlle de Marsan.

Le succès répondit à ses efforts : n'était-il pas déjà l'auteur connu et aimé de Jean Sbogar(1818), *de* Trilby (1822), *de tant d'œuvres si diverses, de tant de livres si différents où partout les pages de maître abondent ?*

Tel fut Nodier au cœur généreux, aux connaissances quasi universelles, homme de lettres, homme de science, un des plus ardents propagateurs en France de la bibliomanie, défenseur du génie naissant, protecteur des romantiques, écrivain de talent lui-même.

Quand il mourut en 1844, *de nombreux amis accompagnèrent ses restes : avec ses collègues de l'Académie Française où il était entré en* 1833, *marchait derrière son cercueil la gloire naissante de toute la littérature du XIX^e^ siècle.*

CHARLES SIMOND.

II. — L'œuvre.

Une des plus singulières entreprises que l'on pourrait faire, ce serait de chercher à définir le genre de talent de Nodier. Comment, en effet, caractériser cette œuvre touffue, dont il n'existe pas une édition complète, peut-être pas une liste exacte, en lui attribuant suivant la formule tels mérites et tels défauts. Par sa fuyante complexité, Nodier est de ces écrivains que l'on désigne par leur nom sans plus et leur nom, certes, est tout l'opposé d'un programme. Il a touché à tout : à la poésie par sa Napoléone *qui valut à son tempérament amoureux de romanesque les honneurs de la détention ; à l'histoire, bien que ses souvenirs révolutionnaires frisent trop souvent l'invraisemblance ; à la philologie, car il batailla certains jours pour une certaine théorie dans ses* Eléments de Linguistique *; à la lexicologie, ce qui étonna bien le commissaire de police qui, en fait de papiers compromettants, ne trouva chez lui que le* Dictionnaire des Onomatopées ; *à l'entomologie, une* Dissertation sur l'usage des antennes chez les Insectes *l'ayant fait passer pour un grand naturaliste ; au roman, au conte, à la nouvelle, et c'est là qu'il a laissé des pages qui ne passeront point ; enfin, à la politique, à la critique, le nombre des Préfaces, Notices et Annotations de Nodier étant pour ainsi dire inconnu.*

Nodier réunit tous les contrastes : au doute il allie la croyance, à l'exaltation il joint la nonchalance, à des pages d'enthousiasme succèdent des tirades désenchantées ; le vieillard retrouve chez lui l'ironie désabusée et l'enfant la naïveté qui le charme.

La conclusion qui s'impose est, semble-t-il, que Nodier est, par excellence, un littérateur, c'est-à-dire un écrivain qui toute sa vie « buissonna » à travers livres et sujets. De parti, aucun ; le littérateur esquisse un poème, s'essaye au roman, s'égaye au pastiche et, parfois, comme ce fut le cas de Nodier, grapille l'érudition. C'est l'homme qui s'amuse de tout et cherche souvent à faire partager sa joie aux autres, qui aurait pu réussir

dans tout avec un peu de peine et de persévérance, mais qui trouve un bien plus grand plaisir à faire comme le papillon qui butine puis çà puis là, dont l'œuvre contient tout, sauf, comme dit Sainte-Beuve, le quartier général.

D'ailleurs il ne faut pas oublier que Nodier, assistant à la fin d'un siècle, ou pour mieux dire d'une époque, et au commencement d'une autre, alors que des formes, des idées, des conceptions littéraires disparaissaient et que les nouvelles n'étaient pas encore bien définies, s'est trouvé dans une situation fausse et comme ballotté entre deux courants. Quand il naquit à l'intelligence, le grand flux du XVIII^e^ siècle était déjà passé ; quand il arriva à l'âge mûr, le romantisme se cherchait encore, je veux dire qu'au temps de sa formation il n'eut sous les yeux que le marais littéraire du Consulat et de l'Empire et que, ne possédant pas le génie qui crée, il épousa successivement les diverses formes littéraires qui se présentaient devant lui. Voilà pourquoi il y a chez lui du Schiller (Jean Sbogar se pose en justicier comme Charles Moor des Brigands), *du Hoffmann (on n'a qu'à lire la* Fée aux miettes), *du Walter Scott dans* Trilby, *du Mérimée dans* Inès.

Le XVIII^e^ siècle agit sur lui, au temps où il composait ses premières œuvres, par Gœthe et Rousseau. Encore Gœthe se résuma-t-il toujours pour lui en Werther. *Ce fut là le livre qui forma sa jeunesse, qui modela son âme et Nodier fut plus Werther que Werther lui-même. Le* Peintre de Salzbourg, *un de ses permiers essais, en est la preuve la plus frappante. Même cadre, même composition, même journal de vie intime dramatisée par les événements de chaque jour. Imaginez trois Werther dans un livre et un Albert plus werthérien que son ami, et vous aurez une idée de ce roman de jeunesse.*

Quant à Rousseau, il est facile de voir que les paysages de la Nouvelle Héloïse *ont dû exciter son enthousiasme. Laissant là le théoricien et le philosophe, il a pris de lui ce qu'il avait de meilleur, c'est-à-dire l'inspiration directe de la nature. Ajoutons encore Bernardin de*

Saint-Pierre. Des discussions sur l'état social sur les conceptions philosophiques, sur les attaques religieuses de Voltaire, il n'a rien retenu. Non pas qu'il n'y eût du scepticisme chez Nodier, mais, ce scepticisme, il ne l'a pas tourné contre les croyances anciennes mais bien contre celles de son temps. Le mot de progrès n'amenait sur ses lèvres que des sarcasmes. Après 1830 *surtout, quand les folies sociales se donnèrent libre cours, quand le libertinage et le cynisme révolutionnaire ne connurent plus de bornes, sa verve s'amusa des espoirs insensés, des espérances superbes. Ne suppose-t-il pas dans* Hurlubleu *douze mille ans de progrès incessants. Seulement ici, soit par épuisement, soit pour toute autre cause, son humour est forcé et sa langue perd en brio et en clarté.*

Vinrent la Révolution, l'Empire et le marasme littéraire. Le classicisme agonise avec N. Lemercier ; Mme de Staël, « Blücher littéraire », comme l'appellera Musset, vient de faire son invasion, Chateaubriand, répétant Werther, ne parvient pas néanmoins à se poser en chef d'école, mais de tous côtés, en revanche, les traductions anglaises ou allemandes pullulent.

Déjà le bon Ducis, en donnant un Shakespeare émondé, avait emboîté le pas au premier mouvement romantique issu de Rousseau et continué par Bernardin de Saint-Pierre, quand la traduction de Wallenstein *par B. Constant en* 1809 *ouvrit la porte à l'influence étrangère. Dès lors, Schiller, Gœthe, Byron, Hoffmann, Shelley, Dante, s'installent chez nous ; ce sera bien pis encore quand Walter Scott aura établi son despotisme littéraire.*

Nodier, déjà werthérien, âme passionnée pleine d'imagination et de fantaisie, ennemi de la forme — mais non du style, — se jettera avec avidité sur toutes ces nouveautés. Romanesque, non pas seulement de goût, mais de naissance, il trouvera là un aliment pour son amour de l'exception et sa haine de la logique, il se gaudira de l'entorse donnée au sens commun, se délectera de voir l'impossible pris pour la vérité.

Enfin Nodier, tout à son aise, pourra être Nodier.

Foin de la méthode et de la discussion suivie, chaque fois qu'on croit le prendre sur le fait, il s'échappe par la tangente. L'Allemagne et l'Angleterre lui ont donné le droit de négliger le sujet principal, d'aller dans les sentiers, d'y faire des trouvailles imprévues, d'y chercher des raretés d'exception qui constitueront ces fameux hors-d'œuvre, ces « quatre mendiants » de la littérature comme les appelle Sainte-Beuve.

Et comme les faits s'accorderont bien avec son état d'esprit ! Ne verra-t-il pas la Révolution, vingt ans d'épopée, l'invasion ! Ne sera-t-il pas persécuté — il y insiste avec une persistance suspecte — proscrit ; il se poussera du col, se fera conspirateur, rêvera de prison, d'échafaud, d'exil, en tâtera juste assez pour en « saouler son âme » sans trop de risques, et quand on recherchera l'auteur d'un pamphlet, avec ostentation bravant le pouvoir, il s'écriera : C'est moi !

Donc Nodier, romantique dans l'âme, appartenait déjà au romantisme bien avant Mme de Staël; mais, étant sans programme, n'ayant pas le génie nécessaire à un maître d'école, il le fut, comme tant d'autres d'ailleurs à cette époque, sans principes et individuellement.

C'est ainsi qu'il faut entendre Sainte-Beuve quand il dit de Nodier qu'il fut un précurseur. Il n'avait pas le talent d'un Hugo et n'écrivit pas la Préface de Cromwell ; *il ne fut par un initiateur et encore moins un inventeur.*

Par d'autres côtés, Nodier se rattachait encore à son époque : on sait les passions grandiloquentes, les outrances de jugement et de mots du romantisme naissant. Avant qu'il ne fût venu à une nette conscience de lui-même, il se plut à des batailles folles, démolissant pour démolir, s'exaltant dans des crises touchant souvent à la fureur, quand ce n'était pas au grotesque. Nodier ne fit jamais le départ du vrai et du faux, de l'exagération et de la raison. C'est ainsi que la passion chez lui n'est que trop souvent échevelée et que, voulant parler d'amour, il ne peint que l'exaltation, qui très souvent devient sensualité et morbidesse.

Ce n'est pas à dire qu'il se complut à la description physique des passions ; il fit plus, il spiritualisa la sensualité. Nul mieux que lui n'excellera à décrire le frémissement voluptueux que le frôlement d'une robe fait courir dans l'être. C'est avec sensualité qu'il parlera de la lumière se jouant sur une chevelure ou du contact de deux joues qui se touchent. En raffiné qu'il est, il sait fort bien que les commencements et les apprêts de l'amour valent mieux que la passion elle-même.

Malheureusement ces finesses dégénèrent souvent jusqu'à la maladie. La plupart de ses héros sont des malades quand ils ne sont pas des fous et périssent de mort violente. L'insensé, voilà selon lui l'amant sincère, le poète par excellence, le philosophe dont l'intuition va plus loin que celle de l'homme sain. Son chef-d'œuvre en ce sens, c'est la Fée aux Miettes *où il a peint avec habileté les rêves d'un fou qui raconte ce qu'il croit être son histoire pleine de cette logique décousue et sophistique qui est le propre des aliénés.*

Il aurait été vraiment étonnant qu'un tel écrivain n'ait pas été superstitieux. Aussi le fut-il à souhait. Non seulement son œuvre est pleine de lutins, d'elfes, d'esprits, mais il est douteux que lui-même n'ait pas tremblé devant eux. Il s'effrayait du nombre treize, lui attribuant une foule incalculable de malheurs. Un jour, on le trouva devant la porte de la chambre de Madame Nodier malade, une bougie à la main et n'osant entrer. C'est qu'il avait aperçu un certain insecte, un blaps *et que le* blaps, *paraît-il, est un présage de mort.*

Mais tous ces défauts sont rachetés par une qualité maîtresse, la pureté du style. Personne n'a plus apprécié que Nodier le prix d'une cadence, la chute d'une phrase, et n'a mieux pesé la valeur des mots sourds ou violents. Par le choix si juste qu'il fait de ses images, par la suprême élégance de sa langue, même au milieu des pires folies, il garde quelque chose de la pureté classique. L'Arioste de la phrase, comme le nommait Sainte-Beuve, a laissé des pages exquises qui ne périront pas ; malheureusement, curieux, papillonnant, il n'a

pas su se condenser dans une œuvre unique. Il eût sans doute pris place à côté de nos plus gracieux poètes s'il n'avait pas, comme La Fontaine, à qui on l'a quelquefois comparé, préféré le nonchaloir dans les vers au soin châtié qui distingue sa prose. Il y a un écho du bon fabuliste dans cet « Eloge du sommeil », qui contraste avec son esprit toujours en mouvement :

Comme un enchantement d'espérance et de joie
Il vient avec sa cour et ses charmes gracieux,
Où, sous des réseaux d'or et des voiles de soie,
S'enchaînent des esprits inconnus dans les cieux.
— Soit que, dans un soleil où le jour n'a point d'ombre,
Il me promène errant sur un firmament bleu,
Soit qu'il marche suivi des sylphides sans nombre
Qui jettent dans la nuit leurs aigrettes de feu :
— L'une tombe en riant et danse dans la plaine,
Et l'autre dans l'azur parcourt un blanc sillon ;
L'une au Zéphyr du soir emprunte son haleine,
A l'astre du berger l'autre vole un rayon.

Il y avait en lui dix hommes de génie, disait Lamartine. Quoiqu'il se soit dispersé et comme volatilisé, il est possible d'extraire de son œuvre immense un volume qui ne contiendra rien qui ne soit excellent.

C. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE CHARLES NODIER

Usage des Antennes, 1798. — *Pensées de Shakespeare*, 1801. — *Bibliographie entomologique*, 1801. — *Les Proscrits*, 1802. — *Dernier Chapitre de mon Roman*, 1803. — *Le Peintre de Salzbourg*, 1803. — *Essais d'un jeune Barde*, 1804. — *Les Tristes*, 1806. — *Stella*, 1808. — *Dictionnaire des Onomatopées*, 1808. — *Questions de Littérature légale*, 1821-28. — *Histoire des Sociétés secrètes de l'Armée*, 1815. — *Jean Sbogar*, 1818. — *Thérèse Aubert*, 1819. — *Adèle*, 1820. — *Lord Ruthven*, 1820. — *Voyage pittoresque dans l'ancienne France* (avec *Taylor et Cailleux*), 1820. — *Smarra*, 1821. — *De Dieppe aux Montagnes d'Ecosse*. — *Bertram*, *trag.*, 1821. — *Le Délateur*, *drame*, 1821. — *Trilby*, 1822. — *Dictionnaire de Langue française*, 1823. — *Bibliothèque sacrée grecque latine*, 1826. — *Poésies*, 1827. — *Faust*, 1828. — *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, 1829-43. — *Histoire du Roi de Bohême*, 1830. — *Souvenirs*, 1831-32. — *Souvenirs de Jeunesse*, 1832. — *La Fée aux Miettes*, 1832. — *Mlle de Marsan*, 1832. — *Dernier Banquet des Girondins*, 1833. — *Contes*, 1835. — *La Seine et ses Bords*, 1836-37. — *Paris historique*, 1837-40. — *Inès de las Sierras*, 1837. — *Les quatre Talismans*, 1838. — *La Légende des Sœurs Béatrix*, 1838. — *La Neuvaine de la Chandeleur*. — *Nouvelles et Romans*, 1840. — *Trésor des Fèves et Fleur des Pois*, 1844. — *Expédition des Portes de Fer*, 1844.

Œuvres de Nodier, 12 vol., 1832-34.

OUVRAGES A CONSULTER

LOMÉNIE, *Charles Nodier*, 1842. — FRANCIS WEY, *Vie de Charles Nodier*, 1844. — MÉRIMÉE et ETIENNE, *Discours sur Nodier à l'Académie Française*, 1844. — SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II. — Mme MENESSIER-NODIER, *Charles Nodier, Souvenirs et épisodes de sa vie*, 1867. — REVUE DES DEUX-MONDES, *Articles de Montégut*, 1er et 15 Juin 1882.

CHOIX DES ŒUVRES

CONTES

JEAN-FRANÇOIS LES BAS-BLEUS

En 1793, il y avait à Besançon un idiot, un monomane, un fou, dont tous ceux de mes compatriotes qui ont eu le bonheur ou le malheur de vivre autant que moi se souviennent comme moi. Il s'appelait Jean-François Touvet, mais beaucoup plus communément, dans le langage insolent de la canaille et des écoliers, Jean-François *les Bas-Bleus*, parce qu'il n'en portait jamais d'autre couleur. C'était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, si je ne me trompe, d'une taille haute et bien prise, et de la plus noble physionomie qu'il soit possible d'imaginer. Ses cheveux noirs et touffus sans poudre, qu'il relevait sur le front, ses sourcils épais, épanouis et fort mobiles, ses grands yeux, pleins d'une douceur et d'une tendresse d'expression que tempérait seule une certaine habitude de gravité, la régularité de ses beaux traits, la bienveillance presque céleste de son sourire, composaient un ensemble propre à pénétrer d'affection et de respect jusqu'à cette populace grossière qui poursuit de stupides risées la plus touchante des infirmités de l'homme : « C'est Jean-François *les Bas-Bleus*, disait-on en se poussant du coude, qui appartient à une honnête famille de vieux Comtois, qui n'a jamais dit ni fait de mal à personne, et qui est, dit-on, devenu fou à force d'être savant. Il faut le laisser passer tranquille pour ne pas le rendre plus malade. »

Et Jean-François *les Bas-Bleus* passait en effet sans avoir pris garde à rien ; car cet œil que je ne saurais peindre n'était jamais arrêté à l'horizon, mais incessamment tourné vers le ciel, avec lequel l'homme dont je vous parle (c'était un visionnaire) paraissait entretenir une communication cachée, qui ne se faisait connaître qu'au mouvement perpétuel de ses lèvres.

Le costume de ce pauvre diable était cependant de nature à égayer les passants et surtout les étrangers. Jean-François était le fils d'un digne tailleur de la rue d'Anvers, qui n'avait rien épargné pour son éducation, à cause des grandes espérances qu'il donnait. Il avait été en effet le lauréat de toutes ses classes, et le savant abbé Barbélenet, le sage Quintilien de nos pères, s'informait souvent dans son émigration de ce qu'était devenu son élève favori ; mais on ne pouvait le contenter parce qu'il n'apparaissait plus rien de l'homme de génie dans l'état de déchéance et de mépris où Jean-François *les Bas-Bleus* était tombé. Le vieux tailleur, qui avait beaucoup d'autres enfants, s'était donc nécessairement retranché sur les dépenses de Jean-François et, bien qu'il l'entretînt toujours dans une exacte propreté, il ne l'habillait plus que de quelques vêtements de rencontre que son état lui donnait occasion d'acquérir à bon marché ou de *mise-bas* de ses frères cadets, réparées pour cet usage. Ce genre d'accoutrement, si mal approprié à sa grande taille, qui l'étriquait dans une sorte de fourreau prêt à éclater, et qui laissait sortir des manches étroites de son frac vert plus de la moitié de l'avant-bras, avait quelque chose de tristement burlesque. Son haut-de-chausses collé strictement à la cuisse, et soigneusement, mais inutilement tendu, rejoignait à grand' peine aux genoux les bas bleus dont Jean-François tirait son surnom populaire. Quant à son chapeau à trois cornes, coiffure fort ridicule pour tout le monde, la forme qu'il avait reçue de l'artisan et l'air dont Jean-François le portait, en faisaient sur cette tête si poétique et si majestueuse un absurde contresens. Je vivrais mille ans que je n'oublierais ni la tournure grotesque ni la pose singulière du petit chapeau à trois cornes de Jean-François *les Bas-Bleus*.

Une des particularités les plus remarquables de la folie de ce bon jeune homme, c'est qu'elle n'était sensible que dans

les conversations sans importance, où l'esprit s'exerce sur des choses familières. Si on l'abordait pour lui parler de la pluie, du beau temps, du spectacle, du journal, des causeries de la ville, des affaires du pays, il écoutait avec attention et répondait avec politesse ; mais les paroles qui affluaient sur ses lèvres se pressaient si tumultueusement qu'elles se confondaient, avant la fin de la première période, en je ne sais quel galimatias inextricable, dont il ne pouvait débrouiller sa pensée. Il continuait cependant, de plus en plus inintelligible, et substituant de plus en plus à la phrase naturelle et logique de l'homme simple le babillage de l'enfant qui ne sait pas la valeur des mots, ou le radotage du vieillard qui l'a oubliée.

Et alors on riait ; et Jean-François se taisait sans colère, et peut-être sans attention, en relevant au ciel ses beaux et grands yeux noirs, comme pour chercher des inspirations plus dignes de lui dans la région où il avait fixé toutes ses idées et tous ses sentiments. Il n'en était pas de même quand l'entretien se résumait avec précision en une question morale et scientifique de quelque intérêt. Alors les rayons si divergents, si éparpillés de cette intelligence malade se resserraient tout à coup en faisceau, comme ceux du soleil dans la lentille d'Archimède, et prêtaient tant d'éclat à ses discours, qu'il est permis de douter que Jean-François eût jamais été plus savant, plus clair et plus persuasif dans l'entière jouissance de sa raison. Les problèmes les plus difficiles des sciences exactes, dont il avait fait une étude particulière, n'étaient pour lui qu'un jeu, et la solution s'en élançait si vite de son esprit à sa bouche, qu'on l'aurait prise bien moins pour le résultat de la réflexion et du calcul, que pour celui d'une opération mécanique, assujettie à l'impulsion d'une touche ou à l'action d'un ressort.

Un soir du commencement de l'automne qu'il faisait sombre, et que le temps se disposait à l'orage, la rue d'Anvers, qui est d'ailleurs peu fréquentée, paraissait tout à fait déserte, à un seul homme près. C'était Jean-François assis sans mouvement et les yeux au ciel, comme d'habitude. On n'avait pas encore retiré son escabeau. Je m'approchai doucement pour ne pas le distraire ; et, me penchant vers son oreille, quand il me sembla qu'il m'avait entendu : — Comme te voilà seul,

lui dis-je sans y penser ; car je ne l'abordais ordinairement qu'au nom de l'aoriste ou du logarithme, de l'hypothénuse ou du trope, et de quelques autres difficultés pareilles de ma double étude. Et puis, je me mordis les lèvres en pensant que cette réflexion niaise, qui le faisait retomber de l'empyrée sur la terre, le rendait à son fatras accoutumé, que je n'entendais jamais sans un violent serrement de cœur.

— Seul ! me répondit Jean-François en me saisissant par le bras. Il n'y a que l'insensé qui soit seul, et il n'y a que l'aveugle qui ne voie pas et il n'y a que le paralytique dont les jambes défaillantes ne puissent pas s'appuyer et s'affermir sur le sol...

Nous y voilà, dis-je, en moi-même pendant qu'il continuait à parler en phrases obscures, que je voudrais bien me rappeler, parce qu'elles avaient peut-être plus de sens que je ne l'imaginais alors. Le pauvre Jean-François est parti, mais je l'arrêterai bien. Je connais la baguette qui le tire de ses enchantements.

— Il est possible, en effet, m'écriai-je, que les planètes soient habitées, comme l'a pensé M. de Fontenelle, et que tu entretiennes un secret commerce avec leurs habitants, comme M. le comte de Gabalis. Je m'interrompis avec fierté après avoir déployé une si magnifique érudition.

Jean-François sourit, me regarda de son doux regard, et me dit :

— Sais-tu ce que c'est qu'une planète ?

— Je suppose que c'est un monde qui ressemble plus ou moins au nôtre.

— Et ce que c'est qu'un monde, le sais-tu ?

— Un grand corps qui accomplit régulièrement de certaines révolutions dans l'espace.

— Et l'espace, t'es-tu douté de ce que ce peut être ?

— Attends, attends, repris-je, il faut que je me rappelle nos définitions... L'espace ? un milieu subtil et infini, où se meuvent les astres et les mondes.

— Je le veux bien. Et que sont les astres et le monde relativement à l'espace ?

— Probablement de misérables atomes, qui s'y perdent comme la poussière dans les airs.

— Et la matière des astres et des mondes, que penses-tu qu'elle soit auprès de la matière subtile qui remplit l'espace ?

— Que veux-tu que je te réponde ?... Il n'y a point d'expression possible pour comparer des corps si grossiers à un élément si pur.

— A la bonne heure ! Et tu comprendrais, enfant, que le Dieu créateur de toutes choses, qui a donné à ces corps grossiers des habitants imparfaits sans doute, mais cependant animés, comme nous le sommes tous deux, du besoin d'une vie meilleure, eût laissé l'espace inhabité ?...

— Je ne le comprendrais pas ! répliquai-je avec élan. Et je pense même qu'ainsi que nous l'emportons de beaucoup en subtilité d'organisation sur la matière à laquelle nous sommes liés, ses habitants doivent l'emporter également sur la subtile matière qui les enveloppe. Mais comment pourrais-je les connaître ?

— En apprenant à les voir, répondit Jean-François, qui me repoussait de la main avec une extrême douceur.

Au même instant, sa tête retomba sur le dos de son escabelle à trois marches ; ses regards reprirent leur fixité, et ses lèvres, leur mouvement.

La conversation de Jean-François m'avait laissé une impression dont je m'épouvantais de temps en temps ; la nature s'animait pourtant sur mon passage, comme si ma sympathie pour elle avait fait jaillir des êtres les plus sensibles quelque étincelle de divinité. Si j'avais été plus savant, j'aurais compris le panthéisme. Je l'inventais. Mais j'obéissais aux conseils de mon père ; j'évitais même la conversation de Jean-François *les Bas-Bleus,* ou je n'approchais de lui que lorsqu'il ne s'alambiquait pas dans une de ces phrases éternelles qui semblaient n'avoir pour objet que d'épouvanter la logique et d'épuiser le dictionnaire. Quant à Jean-François *les Bas-Bleus,* il ne me reconnaissait pas, ou ne me témoignait en aucune manière qu'il me distinguât des autres écoliers de mon âge, quoique j'eusse été le seul à le ramener, quand cela me convenait, aux conversations suivies et aux définitions insensées.

Il s'était à peine passé un mois depuis que j'avais eu cet entretien avec le visionnaire, et, pour cette fois, je suis parfai-

tement sûr de la date. C'était le jour même où recommençait l'année scolaire, après six semaines de vacances qui couraient depuis le 1er septembre, et par conséquent le 16 octobre 1793. Il était près de midi, et je revenais du collège plus gaiement que je n'y étais rentré, avec deux de mes camarades qui suivaient la même route pour retourner chez leurs parents, et qui pratiquaient à peu près les mêmes études que moi, mais qui m'ont laissé fort en arrière.

En arrivant à un certain carrefour où nous nous séparions pour prendre des directions différentes, nous fûmes frappés à la fois de l'attitude contemplative de Jean-François *les Bas-Bleus*, qui était arrêté comme un terme au plus juste milieu de cette place, immobile, les bras croisés, l'air tristement pensif, et les yeux imperturbablement fixés sur un point élevé de l'horizon occidental. Quelques passants s'étaient peu à peu groupés autour de lui, et cherchaient vainement l'objet extraordinaire qui semblait absorber son attention.

— Que regarde-t-il donc là-haut ? se demandaient-ils entre eux. Le passage d'une volée d'oiseaux rares, ou l'ascension d'un ballon ?

— Je vais vous le dire, répondis-je pendant que je me faisais un chemin dans la foule, en l'écartant du coude à droite et à gauche.

— Apprends-nous cela, Jean-François, continuai-je ; qu'as-tu remarqué de nouveau ce matin dans la matière subtile de l'espace où se meuvent tous les mondes ?...

— Ne le sais-tu pas comme moi ? répondit-il en déployant le bras, et en décrivant du bout du doigt une longue section de cercle depuis l'horizon jusqu'au zénith. Suis des yeux ces traces de sang, et tu verras Marie-Antoinette, reine de France qui va au ciel.

Alors les curieux se dissipèrent en haussant les épaules, parce qu'ils avaient conclu de sa réponse qu'il était fou, et je m'éloignai de mon côté, en m'étonnant seulement que Jean-François *les Bas-Bleus* fût tombé si juste sur le nom de la dernière de nos reines, cette particularité positive rentrant dans la catégorie des faits vrais dont il avait perdu la connaissance.

Mon père réunissait deux ou trois de ses amis à dîner, le premier jour de chaque quinzaine. Un de ses convives qui est

étranger à la ville, se fit attendre assez longtemps.

— Excusez-moi, dit-il en prenant place ; le bruit s'était répandu d'après quelques lettres particulières, que l'infortunée Marie-Antoinette allait être envoyée en jugement, et je me suis mis en retard pour voir arriver le courrier du 13 octobre. Les gazettes n'en disent rien.

— Marie-Antoinette, reine de France, dis-je avec assurance, est morte ce matin sur l'échafaud peu de minutes avant midi, comme je revenais du collège.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria mon père, qui a pu te dire cela ?

Je me troublai, je rougis, j'avais trop parlé pour me taire.

Je répondis en tremblant :

— C'est Jean-François *les Bas-Bleus*.

Je ne m'avisai pas de relever mes regards vers mon père. Son extrême indulgence pour moi ne me rassurait pas sur le mécontentement que devait lui inspirer mon étourderie.

— Jean-François *les Bas-Bleus ?* dit-il en riant. Nous pouvons heureusement nous tranquilliser sur les nouvelles qui nous viennent de ce côté. Cette cruelle et inutile lâcheté ne sera pas commise. — Quel est donc, reprit l'ami de mon père, ce Jean-François *les Bas-Bleus* qui annonce les événements à cent lieues de distance, au moment où ils doivent s'accomplir ? un somnambule, un convulsionnaire, un élève de Mesmer ou de Cagliostro ?

— Quelque chose de pareil, répliqua mon père, mais de plus digne d'intérêt ; un visionnaire de bonne foi, un maniaque inoffensif, un pauvre fou qui est plaint autant qu'il méritait d'être aimé. Sorti d'une famille honorable, mais peu aisée, de braves artisans, il en était l'espérance et il promettait beaucoup. La première année d'une petite magistrature que j'ai exercée ici était la dernière de ses études ; il fatigua mon bras à le couronner, et la variété de ses succès ajoutait à leur valeur car on aurait dit qu'il lui en coûtait peu de s'ouvrir toutes les portes de l'intelligence humaine. La salle faillit crouler sous le bruit des applaudissements, quand il vint recevoir enfin un prix sans lequel tous les autres ne sont rien, celui de la bonne conduite et des vertus d'une jeunesse exemplaire. Il n'y avait pas un père qui n'eût été fier de le compter parmi ses enfants, pas un riche, à ce qu'il semblait, qui ne se fût réjoui

de le nommer son gendre. Je ne parle pas des jeunes filles que devaient occuper tout naturellement sa beauté d'ange et son heureux âge de dix-huit à vingt ans. Ce fut là ce qui le perdit ; non que sa modestie se laissât tromper aux séductions d'un triomphe, mais par les justes résultats de l'impression qu'il avait produite. Vous avez entendu parler de la belle madame de Sainte-A... Elle était alors en Franche-Comté où sa famille a laissé tant de souvenirs et où ses sœurs se sont fixées. Elle y cherchait un précepteur pour son fils, tout au plus âgé de douze ans, et la gloire qui venait de s'attacher à l'humble nom de Jean-François détermina son choix en sa faveur. C'était, il y a quatre ou cinq ans, le commencement d'une carrière honorable pour un jeune homme qui avait profité de ses études, et que n'égaraient pas de folles ambitions. Par malheur (mais à partir de là, je ne vous dirai plus rien que sur la foi de quelques renseignements imparfaits), la belle dame qui avait ainsi récompensé le jeune talent de Jean-François était mère aussi d'une fille, et cette fille était charmante. Jean-François ne put la voir sans l'aimer ; cependant, pénétré de l'impossibilité de s'élever jusqu'à elle il paraît avoir cherché à se distraire d'une passion invincible, qui ne s'est trahie que dans les premiers moments de sa maladie, en se livrant à des études périlleuses pour la raison aux rêves des sciences occultes et aux visions d'un spiritualisme exalté ; il devint complètement fou, et, renvoyé de Corbeil, séjour de ses protecteurs, avec tous les soins que demandait son état, aucune lueur n'a éclairci les ténèbres de son esprit depuis son retour dans sa famille. Vous voyez qu'il y a bien peu de fond à faire sur ses rapports, et que nous n'avons aucun motif de nous en alarmer.

Cependant on apprit le lendemain que la reine était en jugement et, deux jours après, qu'elle ne vivait plus.

Un matin (c'était, je crois, le 3 messidor), j'étais entré dans la chambre de mon père pour l'embrasser, selon mon usage, avant de commencer mon excursion journalière à la recherche de papillons.

— Ne plaignons plus le pauvre Jean-François d'avoir perdu la raison, dit-il en me montrant le journal. Il vaut mieux pour lui être fou que d'apprendre la mort tragique de sa bienfai-

trice, de son élève, et de la jeune demoiselle qui passe pour avoir été la première cause du dérangement de son esprit. Ces innocentes créatures sont aussi tombées sous la main du bourreau.

— Serait-il possible ! m'écriai-je... Hélas ! je ne vous avais rien dit de Jean-François, parce que je sais que vous craignez pour moi l'influence de certaines idées mystérieuses dont il m'a entretenu.... mais il est mort !

— Il est mort ! reprit vivement mon père ; et depuis quand ?

— Depuis trois jours, le 29 prairial. Il avait été immobile, dès le matin, au milieu de la place, à l'endroit même où je le rencontrai, au moment de la mort de la reine. Beaucoup de monde l'entourait à l'ordinaire, quoiqu'il gardât le plus profond silence, car sa préoccupation était trop grande pour qu'il pût en être distrait par aucune question. A quatre heures enfin, son attention parut redoubler. Quelques minutes après, il éleva les bras vers le ciel avec une étrange expression d'enthousiasme ou de douleur, fit quelques pas en prononçant les noms des personnes dont vous venez de parler, poussa un cri et tomba. On s'empressa autour de lui, on se hâta de le relever, mais ce fut inutilement. Il était mort.

— Le 29 prairial, à quatre heures et quelques minutes ? dit mon père en consultant son journal. C'est bien l'heure et le jour !... Ecoute, continua-t-il après un moment de réflexion, et les yeux fixement arrêtés sur les miens, ne me refuse pas ce que je vais te demander !... Si jamais tu racontes cette histoire, quand tu seras homme, ne la donne pas pour vraie, parce qu'elle t'exposerait au ridicule.

— Y a-t-il des raisons qui puissent dispenser un homme de publier hautement ce qu'il reconnaît pour la vérité ? repartis-je avec respect.

— Il y en a une qui les vaut toutes, dit mon père en secouant la tête. La vérité est inutile.

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET

Ce conte si poignant dans sa simplicité faisait l'admiration de George Sand.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait péniblement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait *la Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à la besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : — Femme je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.

Brisquet disait tous les jours la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les bras : — Mon Dieu, qu'il est attardé !...

Et puis elle sortait encore en criant : — Eh ! Brisquet !

Et la Bichonne lui sautait aux épaules, comme pour lui dire : — N'irai-je pas ?

— Paix ! lui dit Brisquette. — Ecoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent.

— Et crie fort : Brisquet ! Brisquet !...

— Paix ! la Bichonne !

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : — Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. — As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? mon Dieu ! Sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menais la Bichonne ? lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : — Biscotin, Biscotine ! on ne lui répondait pas.

Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa

le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'EST ICI QU'EST LA BICHONNE,
LE PAUVRE CHIEN DE BRISQUET.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

TRILBY

OU LE LUTIN D'ARGAIL

Nouvelle écossaise.

Il n'y a personne parmi vous, mes chers amis, qui n'ait entendu parler des *drows* de Thulé et des *elfs* ou lutins familiers de l'Ecosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes. C'est d'ailleurs un démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, souvent doux et serviable, qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement la demeure des grands et les fermes opulentes qui réunissent un grand nombre de serviteurs ; une destination plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillants parasites de la fortune, il se joue à contrarier les vieilles femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à troubler de rêves incompréhensibles, mais gracieux, le sommeil des jeunes filles. Il se plaît particulièrement dans les étables,

et il aime à traire pendant la nuit les vaches et les chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du jour, et ne peuvent comprendre par quelle merveille les jattes rangées avec ordre regorgent de si bonne heure d'un lait écumeux et appétissant ; ou bien il caracole sur les chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les longs anneaux de leurs crins flottants, lustre leur croupe polie, ou lave d'une eau pure comme le cristal leurs jambes fines et nerveuses. Pendant l'hiver il préfère à tout les environs de l'âtre domestique et les pans couverts de suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les fentes de la muraille, à côté de la cellule harmonieuse du grillon. Combien de fois n'a-t-on pas vu Trilby, le joli lutin de la chaumière de Dougal, sautiller sur le rebord des pierres calcinées avec son petit *tartan* de feu et son *plaid* ondoyant couleur de fumée, en essayant de saisir au passage les étincelles qui jaillissaient des tisons et qui montaient en gerbes brillantes au-dessus du foyer ! Trilby était le plus jeune, le plus galant, le plus mignon des follets. Vous auriez parcouru l'Ecosse entière, depuis l'embouchure du Solway jusqu'au détroit de Pentland, sans en trouver un seul qui pût lui disputer l'avantage de l'esprit et de la gentillesse. On ne racontait de lui que des choses aimables et des caprices ingénieux. Les châtelaines d'Argail et de Lennox en étaient si éprises que plusieurs d'entre elles se mouraient du regret de ne pas posséder dans leurs palais le lutin qui avait enchanté leurs songes, et le vieux laird de Lutha aurait sacrifié, pour pouvoir l'offrir à sa noble épouse, jusqu'à la claymore rouillée d'Archibald, ornement gothique de sa salle d'armes ; mais Trilby se souciait peu de la claymore d'Archibald, et des palais et des châtelaines. Il n'eut pas abandonné la chaumière de Dougal pour l'empire du monde, car il aimait la brune Jeannie, l'agaçante batelière du lac Beau, et il profitait de temps en temps de l'absence du pêcheur pour raconter à Jeannie les sentiments qu'elle lui avait inspirés. Quand Jeannie, avait vu s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse profonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir dans les brumes de l'eau et du ciel la lumière errante du bateau voyageur qui portait son mari et les espérances d'une pêche heureuse, elle regar-

dait encore le seuil de la maison, puis rentrait en soupirant, attisait les charbons à demi-blanchis par la cendre, et faisait pirouetter son fuseau de cytise en fredonnant le cantique de saint Dunstan, ou la ballade du revenant d'Aberfoïl, et dès que ses paupières, appesanties par le sommeil, commençaient à voiler ses yeux fatigués, Trilby, qu'enhardissait l'assoupissement de sa bien-aimée, sautait légèrement de son trou, bondissait avec une joie d'enfant dans les flammes, en faisant danser autour de lui un nuage de paillettes de feu, se rapprochait plus timide de la fileuse endormie, et quelquefois rassuré par le souffle égal qui s'exhalait de ses lèvres à intervalles mesurés, s'avançait, reculait, revenait encore, s'élançait jusqu'à ses genoux en les effleurant comme un papillon de nuit du battement de ses ailes invisibles, allait caresser sa joue, se rouler dans les boucles de ses cheveux, se suspendre sans y penser, aux anneaux d'or de ses oreilles ; ou se reposer sur son sein en murmurant d'une voix plus douce que le soupir de l'air à peine ému, quand il meurt sur une feuille de tremble : « Jeannie, ma belle Jeannie, écoute un moment celui qui t'aime et qui pleure de t'aimer, car tu ne réponds pas à sa tendresse. Prends pitié de Trilby, du pauvre Trilby. Je suis le follet de la chaumière. C'est moi Jeannie, ma belle Jeannie, qui soigne le mouton que tu chéris, et qui donne à sa laine un poli qui le dispute à la soie et à l'argent. C'est moi qui supporte le poids de tes rames pour l'épargner à tes bras, et qui repousse au loin l'onde qu'elles ont à peine touchée. C'est moi qui soutiens ta barque lorsqu'elle se penche sous l'effort du vent, et qui la fais cingler contre la marée comme sur une pente facile. Les poissons bleus du lac Long et du lac Beau, ceux qui font jouer aux rayons du soleil sous les eaux basses de la rade les saphirs de leurs dos éblouissants, c'est moi qui les ai apportés des mers lointaines du Japon, pour réjouir les yeux de la première fille que tu mettras au monde, et que tu verras s'élancer à demi de tes bras en suivant leurs mouvements agiles et les reflets variés de leurs écailles brillantes. Les fleurs que tu t'étonnes de trouver le matin sur ton passage dans la plus triste saison de l'année, c'est moi qui vais les dérober pour toi à des campagnes enchantées dont tu ne soupçonnes pas l'existence, et où j'ha-

biterais, si je l'avais voulu, de riantes demeures, sur des lits de mousse veloutée que la neige ne couvre jamais, ou dans le calice embaumé d'une rose qui ne se flétrit que pour faire place à des roses plus belles. Quand tu respires une touffe de thym enlevée au rocher, et que tu sens tout à coup tes lèvres surprises d'un mouvement subit, comme l'essor d'une abeille qui s'envole, c'est un baiser que je te ravis en passant. Les songes qui te plaisent le mieux, ceux dans lesquels tu vois un enfant qui te caresse avec tant d'amour, moi seul je te les envoie. Oh ! réalise le bonheur de nos rêves ! Jeannie, ma belle Jeannie, enchantement délicieux de mes pensées, objet de souci et d'espérance, de trouble et de ravissement prends pitié du pauvre Trilby, aime un peu le follet de la chaumière.

Jeannie aimait les jeux du follet et ses flatteries caressantes et les rêves qu'il lui apportait dans le sommeil. Longtemps elle avait pris plaisir à cette illusion sans en faire confidence à Dougal, et cependant la physionomie si douce et la voix si plaintive de l'esprit du foyer se retraçaient souvent à sa pensée, dans cet espace indécis entre le repos et le réveil où le cœur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'est efforcé d'éviter pendant le jour. Il lui semblait voir Trilby se glisser dans les replis de ses rideaux, ou l'entendre gémir et pleurer sur son oreiller. Quelquefois même, elle avait cru sentir le pressement d'une main agitée. Elle se plaignit enfin à Dougal de l'opiniâtreté du démon qui n'était pas inconnu au pêcheur lui-même, car ce rusé avait cent fois enchaîné son hameçon ou lié les mailles de son filet aux herbes insidieuses du lac. Dougal l'avait vu au-devant de son bateau, sous l'apparence d'un poisson énorme, séduire d'une indolence trompeuse l'attente de sa pêche nocturne, et puis plonger, disparaître, effleurer le lac sous la forme d'une mouche ou d'une phalène, et se perdre sur le rivage avec l'*Hop-Clover* (1) dans les moissons profondes de la luzerne. C'est ainsi que Trilby égarait Dougal, et prolongeait longtemps son absence.

---

(1) Trèfle des houblons.

Pendant que Jeannie, assise à l'angle du foyer, racontait à son mari les hardiesses du follet malicieux, qu'on se représente la colère de Trilby, et son inquiétude, et ses terreurs ! Les tisons lançaient des flammes blanches qui dansaient sur eux sans les toucher ; les charbons étincelaient de petites aigrettes pétillantes, le farfadet se roulait dans une cendre enflammée et la faisait voler autour de lui en tourbillons ardents.

— Voilà qui est bien, dit le pêcheur. J'ai passé ce soir le vieux Ronald, le moine centenaire de Balva, qui lit couramment dans les livres d'église, et qui n'a pas pardonné aux lutins d'Argail les dégâts qu'ils ont fait l'an dernier dans son presbytère. Il n'y a que lui qui puisse nous débarrasser de cet ensorcelé de Trilby, et le reléguer jusque dans les rochers d'Inisfaïl, d'où nous viennent ces méchants esprits.

***

Un ermite chasse le follet qui ne pourra rentrer dans la chaumière que si Jeannie le lui permet. « Autrement, ajoute-t-il, je punirai ta rébellion en te liant pour mille ans dans le tronc du bouleau le plus noueux du cimetière ». Bientôt tout dans la maison tombe dans une profonde tristesse.

Dougal lui-même, était devenu inquiet et rêveur. Il y a des privilèges attachés aux maisons qu'habitent les follets. Elles sont préservées des accidents de l'orage et des ravages de l'incendie, car le lutin attentif n'oublie jamais, quand tout le monde est livré au repos, de faire sa ronde nocturne autour du domaine hospitalier qui lui donne un asile contre le froid des hivers. Il resserre les chaumes du toit à mesure qu'un vent obstiné les divise, ou bien il fait rentrer dans ses gonds ébranlés une porte agitée par la tempête. Obligé à nourrir pour lui la chaleur agréable du foyer, il détourne de temps en temps la cendre qui s'amoncelle ; il ranime d'un souffle léger une étincelle qui s'étend peu à peu sur un charbon prêt à s'éteindre, et finit par embraser toute sa noire surface. Il ne lui en faut pas plus pour se réchauffer ; mais il paye généreusement le loyer de ce bienfait, en veillant à ce qu'une flamme furtive ne vienne pas à se développer pendant le

sommeil insouciant de ses hôtes ; il interroge du regard tous les recoins du manoir, toutes les fentes de la cheminée antique ; il retourne le fourrage dans la crèche, la paille sur la litière ; et sa sollicitude ne se borne pas aux soins de l'étable ; il protège aussi les habitants pacifiques de la basse-cour et de la volière auxquels la Providence n'a donné que des cris pour se plaindre, et qu'elle a laissés sans armes pour se défendre. Souvent le chatpard, altéré de sang, qui était descendu des montagnes en amortissant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine, en contenant son miaulement de tigre, en voilant ses yeux ardents qui brillent dans la nuit comme des lumières errantes ; souvent la martre voyageuse, qui tombe inattendue sur sa proie, qui la saisit sans la blesser, l'enveloppe comme une coquette d'embrassements gracieux, l'enivre de parfums enchanteurs et lui imprime sur le cou un baiser qui donne la mort ; souvent le renard même a été trouvé sans vie à côté du nid tranquille des oiseaux nouveau-nés, tandis qu'une mère immobile dormait la tête cachée sous l'aile, en rêvant à l'heureuse histoire de sa couvée tout éclose, où il n'a pas manqué un seul œuf. Enfin l'aisance de Dougal avait été fort augmentée par la pêche de ces jolis poissons bleus qui ne se laissaient prendre que dans ses filets ; et depuis le départ de Trilby les poissons bleus avaient disparu. Aussi n'arrivait-il plus au rivage sans y être poursuivi de reproches de tous les enfants du clan de Mac-Farlane, qui lui criaient : — C'est affreux, méchant Dougal ! c'est vous qui avez enlevé tous les jolis petits poissons du lac Long et du lac Beau ; nous ne les verrons plus sauter à la surface de l'eau, en faisant semblant de mordre à nos hameçons, ou s'arrêter immobiles comme des fleurs couleur du temps, sur les herbes roses de la rade. Nous ne les verrons plus nager à côté de nous quand nous nous baignons, et nous diriger loin des courants dangereux, en détournant rapidement leur longue colonne bleue ; et Dougal poursuivait sa route en murmurant ; il se disait même quelquefois : — C'est peut-être, en effet, une chose bien ridicule que d'être jaloux d'un lutin ; mais le vieux moine de Balva en sait là-dessus plus que moi.

Dougal enfin ne pouvait se dissimuler le changement qui

s'était fait depuis quelque temps dans le caractère de Jeannie, naguère encore si serein et si enjoué ; et jamais il ne remontait par la pensée au jour où il avait vu sa mélancolie se développer, sans se rappeler au même instant les cérémonies de l'exorcisme et l'exil de Trilby. A force d'y réfléchir, il se persuada que les inquiétudes qui l'obsédaient dans son ménage et la mauvaise fortune qui s'obstinait à le poursuivre à la pêche pourraient bien être l'effet d'un sort....

*
* *

Jeannie et Dougal se rendent au monastère de Balva au temps de la vigile de Saint Colombain afin de conjurer la mauvaise destinée.

Dougal, moins préoccupé, parce qu'il était bien plus fixé sur l'objet de son voyage, calculait ce que devait lui rapporter à l'avenir, la pêche mieux entendue de ces poissons bleus dont il avait cru ne voir jamais finir l'espèce ; et comme s'il avait pensé que le seul projet d'une pieuse visite au sépulcre du saint abbé pouvait avoir ramené ce peuple vagabond dans les eaux basses du golfe, il les sondait inutilement du regard, en parcourant le petit détour de l'extrémité du lac Long, vers les délicieux rivages de Tarbet, campagnes enchantées dont le voyageur même qui les a traversées le cœur vide de ces illusions de l'amour qui embellissent tous les pays n'a jamais perdu le souvenir. C'était un peu moins d'un an après le rigoureux bannissement du follet. L'hiver n'était point commencé, mais l'été finissait. Les feuilles, saisies par le froid matinal, se roulaient à la pointe des branches inclinées, et leurs bouquets bizarres, frappés d'un rouge éclatant ou jaspés d'un fauve doré, semblaient orner la tête des arbres de fleurs plus fraîches ou de fruits plus brillants que les fleurs et les fruits qu'ils ont reçus de la nature. On aurait cru qu'il y avait des bouquets de grenades dans les bouleaux et que des grappes mûres pendaient à la pâle verdure des frênes, surprises de briller entre les fines découpures de leur feuillage léger. Il y a dans ces jours de décadence de l'automne quelque chose d'inexplicable qui ajoute à la solennité

de tous les sentiments. Chaque pas que fait le temps imprime alors sur les champs qui se dépouillent, ou au front des arbres qui jaunissent, un nouveau signe de caducité plus grave et plus imposant, On entend sortir du fond des bois une sorte de rumeur menaçante qui se compose du cri des branches sèches, du frôlement des feuilles qui tombent, de la plainte confuse des bêtes de proie que la prévoyance d'un hiver rigoureux alarme sur leurs petits, de rumeurs, de soupirs de gémissements, quelquefois semblables à des voix humaines, qui étonnent l'oreille et saisissent le cœur. Le voyageur n'échappe pas, même à l'abri des temples, aux sensations qui le poursuivent. Les voûtes des vieilles églises rendent les mêmes bruits que les profondeurs des vieilles forêts, quand le pied du passant solitaire interroge les échos sonores de la nef, et que l'air extérieur qui se glisse entre les ais mal joints ou qui agite le plomb des vitraux rompus, marie des accords bizarres au sourd retentissement de sa marche. On dirait quelquefois le chant grêle d'une jeune vierge cloîtrée qui répond au mugissement majestueux de l'orgue ; et ces impressions se confondent si naturellement en automne, que l'instinct même des animaux y est souvent trompé. On a vu des loups errer sans défiance, à travers les colonnes d'une chapelle abandonnée, comme entre les fûts blanchissants des hêtres ; une volée d'oiseaux étourdis descend indistinctement sur le faîte des grands arbres, ou sur le clocher pointu des églises gothiques. A l'aspect de ce mât élancé, dont la forme et la matière sont dérobées à la forêt natale, le milan resserre peu à peu les orbes de son vol circulaire et s'abat sur sa pointe aiguë comme sur un plat d'armoiries. Cette idée aurait pu prémunir Jeannie contre l'erreur d'un pressentiment douloureux, quand elle arriva sur les pas de Dougal, à la chapelle de Glenfallach, vers laquelle ils s'étaient dirigés d'abord, parce que c'est là qu'était marqué le rendez-vous des pèlerins. En effet, elle avait vu de loin un corbeau à ailes démesurées s'abaisser sur la flèche antique, et s'y arrêter avec un cri prolongé qui exprimait tant d'inquiétude et de souffrance qu'elle ne put s'empêcher de le regarder comme un présage sinistre. Plus timide en s'approchant davantage, elle égarait ses yeux

autour d'elle avec un saisissement involontaire, et son oreille s'effrayait au faible bruit des vagues sans vent qui viennent expirer au pied du monastère abandonné.

C'est ainsi que de ruines en ruines, Dougal et Jeannie parvinrent aux rives étroites du lac Kattrinn ; car, dans ce temps reculé, les bateliers étaient plus rares, et les stations du pèlerin plus multipliées. Enfin, après trois jours de marche, ils découvrirent de loin les sapins du Balva, dont la verdure sombre se détachait avec une hardiesse pittoresque entre les forêts desséchées ou sur le fond des mousses pâles de la montagne. Au-dessous de son revers aride, et comme penchées à la pointe d'un roc perpendiculaire d'où elles semblaient se précipiter vers l'abîme, on voyait noircir les vieilles tours du monastère, et se développer au loin les ailes des bâtiments à demi écroulés.

Les pèlerins arrivèrent enfin au parvis de la vieille église, où un des plus anciens ermites de la contrée était ordinairement chargé d'attendre leurs offrandes, et de leur présenter des rafraîchissements et un asile pour la nuit. De loin, la blancheur éblouissante du front de l'anachorète, l'élévation de sa taille majestueuse qui n'avait pas fléchi sous le poids des ans, la gravité de son attitude immobile et presque menaçante, avaient frappé Jeannie d'une réminiscence mêlée de respect et de terreur. Cet ermite, c'était le sévère Ronald, le moine centenaire de Balva.

Pendant que le reste des pèlerins se reposaient sur les pierres du vestibule, ou se distribuaient, chacun suivant sa dévotion particulière, dans les nombreuses chapelles de l'église souterraine, Ronald se signa et s'assit. Dougal l'imita : Jeannie obsédée d'une inquiétude invincible, essayait de tromper l'attention obstinée du saint prêtre en laissant errer la sienne sur les nouveaux objets de curiosité qui s'offraient à ses regards dans ce séjour inconnu. Elle observait avec une curiosité vague le cintre immense des voûtes antiques, la majestueuse élévation des pilastres, le travail bizarre et recherché des ornements et la multitude de portraits poudreux qui se suivaient dans les cadres délabrés sur les innombrables panneaux de boiseries. C'était la première fois que Jeannie entrait dans une galerie de peinture, et que ses yeux

étaient surpris par une imitation presque vivante de la figure de l'homme, animée au gré de l'artiste de toutes les passions de la vie. Elle contemplait émerveillée cette succession de héros écossais, différents d'expression et de caractère, et dont la prunelle mobile, toujours fixée sur ses mouvements, semblait la poursuivre de tableaux en tableaux, les uns avec l'émotion d'un intérêt impuissant et d'un attendrissement inutile, les autres avec la sombre rigueur de la menace et regard foudroyant de la malédiction. L'un d'eux, dont le pinceau d'un artiste plus hardi avait, pour ainsi dire, devancé la résurrection, et qu'une combinaison, peu connue alors d'effets et de couleurs, paraissait avoir jeté hors de la toile, effraya tellement Jeannie de l'idée de le voir se précipiter de sa bordure d'or et traverser la galerie comme un spectre, qu'elle se réfugia en tremblant vers Dougal et tomba interdite sur la banquette que Ronald lui avait préparée.

⁂

C'était le portrait du pieux Magnus Mac-Ferlane qui semblait s'élancer de la toile où le peintre l'avait représenté, pour anéantir les amis secrets des lutins. Jeannie découvre aussi un autre tableau où sont justement les traits de Trilby Mac-Ferlane. Jeannie revient l'âme pleine du souvenir de Trilby.

Le lendemain d'un jour où la batelière avait conduit jusque vers le golfe de Clyde la famille du laird de Roseneis, elle retournait vers l'extrémité du lac Long à la merci de la marée qui faisait siller son bateau à une égale distance des syrtes d'Argail et de Lennox, sans qu'elle eût besoin de recourir au jeu fatigant de ses rames ; debout sur la barge étroite et mobile, elle livrait aux vents ses longs cheveux noirs dont elle était si fière, et son cou d'une blancheur que le soleil avait faiblement nuancée sans la flétrir s'élevait avec un éclat singulier au-dessus de sa robe rouge des manufactures d'Ayr. Son pied nu, imposé sur un des côtés du frêle bâtiment, lui imprimait à peine un balancement léger qui repoussait et rappelait la vague agitée, et l'onde excitée par cette résistance presque insensible, revenait bouillonnante,

s'élevait en blanchissant jusqu'au pied de Jeannie, et roulait autour de lui son écume fugitive. La saison était encore rigoureuse, mais la température s'était sensiblement adoucie depuis quelque temps, et la journée paraissait à Jeannie une des plus belles dont elle eût conservé le souvenir. Les vapeurs qui s'élèvent ordinairement sur le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la forme d'un rideau de crêpe, avaient peu à peu élargi les losanges flottants de leurs réseaux de brouillards. Celles que le soleil n'avait pas encore tout à fait dissipées se berçaient sur l'occident comme une trame d'or tissue par les fées du lac pour l'ornement de leurs fêtes. D'autres étincelaient de points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'étaient de petits nuages humides où l'oranger, la jonquille, le vert pâle, luttaient suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air contre l'azur, le pourpre et le violet. A l'évanouissement d'une brume errante, à la disposition d'une côte abandonnée par le courant et dont l'abaissement subit laissait un libre passage à quelque vent de travers, tout se confondait dans une nuance indéfinissable et sans nom qui étonnait l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'on aurait pu s'imaginer qu'on venait d'acquérir un sens ; et pendant ce temps-là les décorations variées du rivage se succédaient sous les yeux de la voyageuse. Il y avait des coupoles immenses qui couraient au-devant d'elle en brisant sur leurs flancs circulaires tous les traits du soleil couchant, les unes éclatantes comme le cristal, les autres d'un gris mat et presque effacé comme le fer, les plus éloignées à l'ouest cernées à leur sommet d'auréoles d'un rose vif qui descendaient en pâlissant peu à peu sur les flancs glacés de la montagne, et venaient expirer à sa base dans des ténèbres faiblement colorées qui participaient à peine du crépuscule. Il y avait des caps d'un noir sombre qu'on aurait pris de loin pour des écueils inévitabes, mais qui reculaient tout à coup devant la proue et découvraient de larges baies favorables aux nautoniers. L'écueil redouté fuyait, et tout s'embellissait après lui de la sécurité d'une heureuse navigation. Jeannie avait vu de loin les barques errantes des pêcheurs renommés du lac Goyle. Elle avait

jeté un regard sur les bâtiments fragiles de Portincaple. Elle contemplait encore avec une émotion qui se renouvelait tous les jours sans s'affaiblir cette foule de sommets qui se poursuivent, qui se pressent, qui se confondent, ou ne se détachent les uns des autres que par des effets inattendus de lumière, surtout dans la saison où disparaissent sous le voile monotone des neiges, et la soie argentée des sphaignes, et la marbrure foncée des granits, et les écailles nacrées des récifs. Elle avait cru reconnaître à sa gauche, tant le ciel était transparent et pur, les dômes du Ben-More et du Ben-Néathan ; à sa droite, la pointe âpre du Ben-Lomond se distinguait par quelques saillies obscures que la neige n'avait pas couvertes, et qui hérissaient de crêtes foncées la tête chauve du roi des montagnes. Le dernier plan de ce tableau rappelait à Jeannie une tradition fort répandue dans ce pays, et que son esprit, plus disposé que jamais aux émotions vives et aux idées merveilleuses, se retraçait alors sous un aspect nouveau. A la pointe même du lac, monte vers le ciel la masse énorme du Ben-Arthur, surmontée de deux noirs rochers de basalte dont l'un paraît penché sur l'autre comme l'ouvrier sur le socle où il a déposé les matériaux de son travail journalier. Ces pierres colossales furent apportées des cavernes de la montagne sur laquelle régnait Arthur le géant, quand des hommes audacieux vinrent élever aux bords du Forth les murailles d'Edimbourg. Arthur, banni de ses hautes solitudes par la science d'un peuple téméraire, fit un pas jusqu'à l'extrémité du lac Long, et imposa sur la plus haute montagne qui s'offrit devant lui les ruines de son palais sauvage. Assis sur un de ses rochers et la tête appuyée sur l'autre, il tournait des regards furieux sur les remparts impies qui usurpaient ses domaines et qui le séparaient pour toujours du bonheur et même de l'espérance ; car on dit qu'il avait aimé sans succès la reine mystérieuse de ces rivages, une de ces fées que les anciens appelaient des nymphes et qui habitent des grottes enchantées où l'on marche sur des tapis de fleurs marines, à la clarté des perles et des escarboucles de l'Océan. Malheur au bateau aventureux qui effleurait en courant la surface du lac immobile, quand la longue figure du géant, vague comme une vapeur du soir, s'élevait tout à

coup entre les deux rochers de la montagne, appuyait ses pieds difformes sur leurs sommets inégaux, et se balançait au gré des vents en étendant sur l'horizon des bras ténébreux et flottants qui finissaient par l'embrasser d'une large ceinture. A peine son manteau de nuages avait mouillé ses derniers plis dans le lac, un éclair jaillissait des yeux redoutables du fantôme, un mugissement pareil à la foudre grondait dans sa voix terrible, et les eaux bondissantes allaient ravager leurs bords...

Cependant les ombres d'une nuit si précoce, dans une saison où tout le règne du jour s'accomplit en quelques heures, commençaient à remonter le lac, à gravir les hauteurs qui l'enveloppent, à voiler les sommets les plus élevés.

La lassitude, le froid, l'exercice d'une longue contemplation ou d'une réflexion sérieuse, avaient abattu les forces de Jeannie, et, assise dans un épuisement inexplicable à la poupe de son bateau, elle le laissait dériver du côté des boulingrins d'Argail vers la maison de Dougal, en dormant à demi, quand une voix partie de la rive opposée lui annonça un voyageur. La pitié seule qu'inspire un homme égaré sur une côte où n'habitent pas sa femme et ses enfants, et qui va leur laisser compter beaucoup d'heures d'attente et d'angoisses, dans l'espérance toujours déçue de son retour, si l'oreille du batelier se ferme par hasard à sa prière ; cet intérêt que les femmes surtout portent à un proscrit, à un infirme, à un enfant abandonné, pouvait seul forcer Jeannie à lutter contre le sommeil dont elle était accablée, pour retourner sa proue, depuis si longtemps battue des eaux, vers les joncs marins qui bordent le golfe des montagnes. Qui aurait pu le contraindre à traverser le lac à cette heure, disait-elle, si ce n'était le besoin d'éviter un ennemi, ou de rejoindre un ami qui l'attend ? Oh ! que ceux qui attendent ce qu'ils aiment ne soient jamais trompés dans leur espérance ; qu'ils obtiennent ce qu'ils ont désiré !....

Et les lames si larges et si paisibles se multipliaient sous la rame de Jeannie, qui les frappait comme un fléau. Les cris continuaient à se faire entendre, mais tellement grêles et cassés, qu'ils ressemblaient plutôt à la plainte d'un fantôme qu'à la voix d'une créature humaine, et la paupière

de Jeannie, soulevée avec effort du côté du rivage, ne lui dévoilait qu'un horizon sombre dont rien de vivant n'animait la profonde immobilité. Si elle avait cru apercevoir d'abord une figure penchée sur le lac, et qui étendait contre elle des bras suppliants, elle n'avait pas tardé à reconnaître dans le prétendu étranger une souche morte qui balançait sous le poids des frimas deux branches desséchées. S'il lui avait semblé un instant qu'elle voyait circuler une ombre à peu de distance de son bateau, parmi les brumes tout à fait descendues, c'était la sienne que la dernière lumière du crépuscule horizontal peignait sur le rideau flottant, et qui se confondait de plus en plus avec les immenses ténèbres de la nuit. Sa rame, enfin, frappait déjà les fûts sifflants des roseaux du rivage, quand elle en vit sortir un vieillard si courbé sous le poids des ans qu'on aurait dit que sa tête appesantie cherchait un appui sur ses genoux, et qui ne maintenait l'équilibre de son corps chancelant qu'en se confiant à un jonc fragile qui cependant le supportait sans fléchir ; car ce vieillard était nain, et le plus petit, selon toute apparence, qu'on eût jamais vu en Ecosse. L'étonnement de Jeannie redoubla, lorsque, tout caduc qu'il paraissait, il s'élança légèrement dans la barque, et prit place en face de la batelière d'une manière qui ne manquait ni de souplesse ni de grâce.

— Mon père, lui dit-elle, je ne vous demande point où vous vous proposez de vous rendre, car le but de votre voyage doit être trop éloigné pour que vous puissiez espérer d'y arriver cette nuit.

— Vous êtes dans l'erreur, ma fille, lui répondit-il ; je n'en ai jamais été si près, et depuis que je suis dans cette barque il me semble que je n'aie plus rien à désirer pour y parvenir même quand une glace éternelle la saisirait tout à coup au milieu du golfe.

— Cela est étonnant, reprit Jeannie. Un homme de votre taille et de votre âge serait connu dans tout le pays s'il y faisait son habitation, et à moins que vous ne soyez le petit homme de l'île de Man dont j'ai entendu souvent parler à ma mère, et qui a enseigné aux habitants de nos parages l'art de tresser avec des roseaux de longs paniers, dont les

poissons (retenus par quelque pouvoir magique) ne peuvent jamais retrouver l'issue, je répondrais que vous n'avez point de toit sur les côtes de la mer d'Irlande.

— Oh ! j'en avais un, ma chère enfant, qui était bien voisin de ce rivage, mais on m'en a cruellement dépossédé !

— Je comprends alors, bon vieillard, le motif qui vous ramène sur les côtes d'Argail. Il faut y avoir laissé de bien tendres souvenirs pour quitter dans cette saison et à cette heure avancée les riants rivages du lac Lomond, bordé d'habitations délicieuses, où abonde un poisson plus exquis que celui de nos eaux marinés, et un wiskey plus salutaire pour votre âge que celui de nos pêcheurs et de nos matelots. Pour revenir parmi nous, il faut aimer quelqu'un dans cette région des tempêtes, que les serpents eux-mêmes désertent à l'approche des hivers. Ils se glissent vers le lac Lomond, le traversent en désordre comme un clan de maraudeurs qui vient de lever l'impôt noir, et cherchent à se réfugier sous quelques rochers exposés au midi. Les pères, les époux, les amants ne craignent pas cependant d'aborder des contrées rigoureuses quand ils s'attendent à y rencontrer les objets auxquels ils sont attachés ; mais vous ne pourriez songer sans folie à vous éloigner cette nuit des bords du lac Long.

— Ce n'est pas là mon intention, dit l'inconnu. J'aimerais cent fois mieux y mourir !

— Quoique Dougal soit fort réservé sur la dépense, continua Jeannie qui n'abandonnait pas sa pensée, et qui n'avait prêté qu'une légère attention aux interruptions du passager, quoiqu'il souffre, ajouta-t-elle avec un peu d'amertume, que la femme et les filles de Coll Cameron, qui est moins aisé que nous, me surpassent dans les fêtes du clan, il y a toujours dans sa chaumière du pain d'avoine et du lait pour les voyageurs ; et j'aurais bien plus de plaisir à vous voir épuiser notre bon wiskey qu'à ce vieux moine de Balva qui n'est jamais venu chez nous que pour y faire du mal.

— Que m'apprenez-vous, mon enfant ? reprit le vieillard en affectant le plus grand étonnement ; c'est précisément vers la chaumière de Dougal le pêcheur que mon voyage est dirigé ; c'est là, s'écria-t-il, en attendrissant encore sa voix tremblante, que je dois revoir tout ce que j'aime, si je

n'ai pas été trompé par des renseignements infidèles. La fortune m'a bien servi de me faire trouver ce bateau !...

— Je comprends, dit Jeannie en souriant. Grâces soient rendues au petit homme de l'île de Man ! Il a toujours aimé les pêcheurs.

— Hélas ! je ne suis pas celui que vous pensez ; un autre sentiment m'attire dans votre maison. Apprenez, ma jolie dame, car ces lumières boréales qui baignent le front des montagnes, ces étoiles qui tombent du ciel en se croisant et qui blanchissent tout l'horizon, ces sillons lumineux qui glissent sur le golfe et qui étincellent sous votre rame ; la clarté qui s'avance, qui s'étend et vient trembler jusqu'à nous depuis ce bateau éloigné, tout cela m'a permis de remarquer que vous étiez fort jolie ; apprenez, vous disais-je donc, que je suis le père d'un follet qui habite maintenant chez Dougal le pêcheur ; et si j'en crois ce qu'on m'a raconté, si j'en crois surtout votre physionomie et votre langage, je comprendrais à peine à l'âge où je suis parvenu qu'il eût pu choisir une autre demeure. Il n'y a que peu de jours que j'en suis informé, et je ne l'ai pas vu, le pauvre enfant, depuis le règne de Fergus. Cela tient à une histoire que je n'ai pas eu le temps de vous raconter ; mais jugez de mon impatience ou plutôt de mon bonheur, car voici le rivage.

Jeannie imprima au bateau un mouvement de retour et jeta sa tête en arrière en appuyant une main sur son front.

— Eh bien ! dit le vieillard, nous n'abordons pas ?

— Aborder ! répondit Jeannie en sanglotant. Père infortuné ! Trilby n'y est plus !...

— Il n'y est plus ! et qui l'en aurait chassé ? Auriez-vous été capable, Jeannie, de l'abandonner à ces méchants moines de Balva, qui ont causé tous nos malheurs ?

— Oui, oui, dit Jeannie avec l'accent du désespoir en repoussant le bateau du côté d Arroqhar. Oui, c'est moi qui l'ai perdu, qui l'ai perdu pour toujours !...

— Vous, Jeannie, vous si charmante et si bonne ! Le misérable enfant ! Combien il a dû être coupable pour mériter votre haine !...

— Ma haine ! reprit Jeannie en laissant tomber sa main

sur la rame et sa tête sur sa main : Dieu seul peut savoir combien je l'aimais !...

— Tu l'aimais ! s'écria Trilby en couvrant ses bras de baisers (car ce voyageur mystérieux était Trilby lui-même, et je suis fâché d'avouer que si mon lecteur éprouve quelque plaisir à cette explication, ce n'est probablement pas celui de la surprise !) tu l'aimais ! ah ! répète que tu l'aimais ! ose le dire à moi, le dire pour moi, car ta résolution décidera de ma perte ou de mon bonheur. Accueille-moi Jeannie, comme un ami, comme ton esclave, comme ton hôte, comme tu accueillais du moins ce passager inconnu. Ne refuse pas à Trilby un asile secret dans ta chaumière !...

Et en parlant ainsi, le follet s'était dépouillé du travestissement bizarre qu'il avait emprunté la veille aux Shoupeltins du Shetland. Il abandonnait au cours de la marée ses cheveux de chanvre et sa barbe de mousse blanche, son collier varié d'algue et de criste marine qui se rattachait d'espace en espace à des coquillages de toutes couleurs, et sa ceinture enlevée à l'écorce argentée du bouleau. Ce n'était plus que l'esprit vagabond du foyer, mais l'obscurité prêtait à son aspect quelque chose de vague qui ne rappelait que trop à Jeannie les prestiges singuliers de ses derniers rêves, les séductions de cet amant dangereux du sommeil qui occupait ses nuits d'illusions si charmantes et si redoutées, et le tableau mystérieux de la galerie du monastère.

— Oui, ma Jeannie, murmurait-il d'une voix douce mais faible comme celle de l'air caressant du matin quand il soupire sur le lac ; rends-moi le foyer d'où je pouvais t'entendre et te voir, le coin modeste de la cendre que tu agitais le soir pour réveiller une étincelle, le tissu aux mailles invisibles qui court sous les vieux lambris, et qui me prêtait un hamac, flottant dans les nuits tièdes de l'été. Ah ! il le faut, Jeannie je ne t'importunerai plus de mes caresses. je ne te dirai plus que je t'aime, je n'effleurerai plus ta robe, même quand elle cédera en volant vers moi au courant de la flamme et de l'air. Si je me permets de la toucher une seule fois, ce sera pour l'éloigner du feu près d'y atteindre quand tu t'endormiras en filant. Et je te dirai plus, Jeannie, car je vois que mes prières ne peuvent te décider, accorde-moi pour le moins

une petite place dans l'étable : je conçois encore un peu de bonheur dans cette pensée ; je baiserai la laine de ton mouton parce que je sais que tu aimes à la rouler autour de tes doigts ; je tresserai les fleurs les plus parfumées de la crèche pour lui en faire des guirlandes, et lorsque tu rempliras l'aire d'une nouvelle litière de paille fraîche, je la presserai avec plus d'orgueil et de délices que les riches tapis des rois ; je te nommerai tout bas : Jeannie, Jeannie !.... et personne ne m'entendra, sois-en sûre, pas même l'insecte monotone qui frappe dans la muraille à intervalles mesurés, et dont l'horloge de mort interrompt seule le silence de la nuit. Tout ce que je veux, c'est d'être là, et de respirer un air qui touche à l'air que tu respires ; un air où tu as passé, qui a participé de ton souffle.

Jeannie s'aperçut qu'elle s'était trop éloignée du rivage ; mais Trilby comprit son inquiétude et se hâta de la rassurer en se réfugiant à la pointe du bateau.

— Va, Jeannie, lui dit-il, regagne sans moi les rives d'Argail, où je ne puis pénétrer sans la permission que tu me refuses. Abandonne le pauvre Trilby sur une terre d'exil pour y vivre condamné à la douleur éternelle de ta perte ; rien ne lui coûtera si tu laisses tomber sur lui un regard d'adieu ! Malheureux ! que la nuit est profonde !

Un feu follet brilla sur le lac.

— Le voilà, dit Trilby ; mon Dieu, je vous remercie, j'aurais accepté votre malédiction à ce prix !

— Ce n'est pas ma faute, dit Jeannie, je ne m'attendais point, Trilby, à cette lumière étrange, et si mes yeux ont rencontré les vôtres... si vous avez cru y lire l'expression d'un consentement dont, en vérité, je ne prévoyais pas les conséquences, vous le savez, l'arrêt du redoutable Ronald porte une autre condition. Il faut que Dougal lui-même vous envoie à la chaumière. Et d'ailleurs votre bonheur même n'est-il pas intéressé à son refus et au mien ? Vous êtes aimé, Trilby, vous êtes adoré des nobles dames d'Argail, et vous devez avoir trouvé dans leurs palais...

— Les palais des dames d'Argail ! reprit vivement Trilby. Oh ! depuis que j'ai quitté la chaumière de Dougal, quoique ce fût au commencement de la plus mauvaise saison de l'année,

mon pied n'a pas foulé le seuil de la demeure de l'homme ; je n'ai pas ranimé mes doigts engourdis à la flamme d'un foyer pétillant. J'ai eu froid, Jeannie, et combien de fois, las de grelotter au bord du lac, entre les branches des arbustes desséchées qui plient sous le poids des frimas, je me suis levé en bondissant, pour réveiller un reste de chaleur dans mes membres transis, jusqu'au sommet des montagnes ! combien de fois je me suis enveloppé dans les neiges nouvellement tombées et roulé dans les avalanches, mais en les dirigeant de manière à ne pas nuire à une construction, à ne pas compromettre l'espérance d'une culture, à ne pas offenser un être animé ! L'autre jour, je vis en courant une pierre sur laquelle un fils exilé avait écrit le nom de sa mère ; ému, je m'empressai de détourner l'horrible fléau, et je me précipitai avec lui dans un abîme de glace où n'a jamais respiré un insecte. — Seulement si le cormoran, furieux de trouver le golfe emprisonné sous une muraille de glace qui lui refuse le tribut de sa pêche accoutumée, le traversait en criant d'impatience pour aller ravir une proie plus facile au Firth de Clyde ou au Sund du Jura, je gagnais, tout joyeux, le nid escarpé de l'oiseau voyageur, et sans autre inquiétude que de le voir abréger la durée de son absence, je me réchauffais entre ses petits de l'année, trop jeunes encore pour prendre part à ses expéditions de mer, et qui, bientôt familiarisés avec leur hôte clandestin, car je n'ai jamais manqué de leur porter quelque présent, s'écartaient à mon approche pour me laisser une petite place parmi eux au milieu de leur lit de duvet. Ou bien, à l'imitation du mulot industrieux qui se creuse une habitation souterraine pour passer l'hiver, j'enlevais avec soin la glace et la neige amoncelées dans un petit coin de la montagne qui devait être exposé le lendemain aux premiers rayons du soleil levant ; je soulevais avec précaution le tapis des vieilles mousses qui avaient blanchi depuis bien des années sur le roc, et au moment d'arriver à la dernière couche, je me liais de leurs fils d'argent comme un enfant de ses langes, et je m'endormais protégé contre le vent de la nuit sous mes courtines de velours ; heureux, surtout, quand je m'avisais que tu avais pu les fouler en allant payer la dîme du grain ou du poisson. Voilà, Jeannie,

les superbes palais que j'ai habités, voilà le riche accueil que j'ai reçu depuis que je suis séparé de toi, celui de l'escarbot frileux que j'ai quelquefois, sans le savoir, dérangé au fond de sa retraite, ou de la mouette étourdie qu'un orage subit forçait à se réfugier près de moi dans le creux d'un vieux saule miné par l'âge et le feu dont les noires cavités et l'âtre comblé de cendres marque le rendez-vous habituel des contrebandiers. C'est là, cruelle, le bonheur que tu me reproches. Mais, que dis-je ? Ah ! ce temps de misère n'a pas été sans bonheur ! Quoiqu'il me fût défendu de parler, même de m'approcher de toi sans ta permission, je suivais du moins ton bateau du regard, et des follets moins sévèrement traités, compatissants à mes chagrins, m'apportaient quelquefois ton souffle et tes soupirs ! Si le vent du soir avait chassé de tes cheveux les débris d'une fleur d'automne, l'aile d'un ami complaisant la soutenait dans l'espace jusqu'à la cime du rocher solitaire, jusque dans la vapeur du nuage errant où j'étais relégué, et la laissait tomber en passant sur mon cœur. Un jour même, t'en souvient-il ? le nom de Trilby avait expiré sur ta bouche, un lutin s'en saisit et vint charmer mon oreille de cet appel involontaire. Je pleurais alors en pensant à toi, et les larmes de ma douleur se changèrent en larmes de joie : est-ce près de toi qu'il m'était réservé de regretter les consolations de mon exil ?

***

La barque de Dougal qui s'approche met un terme au dialogue amoureux.

Au détour d'un petit promontoire qui lui avait caché un moment le reste du lac, la barque de Jeannie se trouva si près de la barque de Dougal que, malgré l'obscurité, il aurait infailliblement remarqué Trilby, si le lutin ne s'était précipité dans les flots à l'instant même où le pêcheur préoccupé y laissait tomber son filet. — En voici bien d'une autre, dit-il en le retirant, et en dégageant de ses mailles une boîte d'une forme élégante et d'une matière précieuse qu'il crut reconnaître à sa blancheur si éclatante et à son poli si doux pour de l'ivoire incrusté de quelque métal brillant, et enrichi

de grosses escarboucles orientales, dont la nuit ne faisait qu'augmenter la splendeur.

— Imagine-toi, Jeannie, que depuis le matin je ne cesse de remplir mes filets des plus beaux poissons bleus que j'aie jamais pêchés dans le lac ; et, pour surcroît de bonne fortune je viens d'en tirer un trésor ; car si j'en juge par le poids de cette boîte et par la magnificence de ses ornements, elle ne contient rien moins que la couronne du roi des îles ou les joyaux de Salomon. Empresse-toi donc de la porter à la chaumière, et reviens en hâte vider nos filets dans le réservoir de la rade, car il ne faut pas négliger les petits profits, et la fortune ne me fera jamais oublier que je suis un simple pêcheur.

La batelière fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de ses idées. Il lui semblait qu'un nuage flottait devant ses yeux et obscurcissait sa pensée, ou que, transportée d'illusion en illusion par un songe inquiet, elle subissait le poids du sommeil et de l'accablement au point de ne pouvoir se réveiller. En arrivant à la chaumière, elle commença par déposer la boîte avec précaution, puis s'approcha du foyer, détourna la cendre encore ardente, et s'étonna de trouver des charbons enflammés comme à la veillée d'une fête. Le grillon chantait de joie sur le bord de sa grotte domestique et la flamme vola vers la lampe qui tremblait dans la main de Jeannie, avec tant de rapidité que la chambre en fut subitement éclairée. Jeannie pensa d'abord que sa paupière était frappée enfin à la suite d'un long rêve par la clarté du matin ; mais ce n'était pas cela. Les charbons étincelaient comme auparavant ; le grillon joyeux chantait toujours, et la boîte mystérieuse se trouvait toujours à l'endroit où elle venait d'être placée, avec ses compartiments de vermeil, ses chaînes de perles et ses rosaces de rubis — Je ne dormais pas ! dit Jeannie... je ne dormais pas ! — Fortune déplorable ! continua-t-elle en s'asseyant près de la table et en laissant retomber sa tête sur le trésor de Dougal. Que m'importe les vaines richesses que renferme cette cassette d'ivoire ? Les moines de Balva pensent-ils avoir payé à ce prix la perte du malheureux Trilby : car je ne puis douter qu'il ait disparu sous les flots, et qu'il faille renoncer à le

revoir jamais ! Trilby ! Trilby ! dit-elle en pleurant, et un soupir lui répondit. Elle regarda autour d'elle, elle prêta l'oreille pour s'assurer qu'elle s'était trompée. En effet, on ne soupirait plus. — Trilby est mort ! s'écria-t-elle, Trilby n'est pas ici ! D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une maligne joie, quel parti Dougal tirera-t-il de ce meuble qu'on ne peut ouvrir sans le briser ? qui lui apprendra le secret de la serrure fée qui doit rouler sur ces émeraudes ? Il faudrait savoir les mots magiques de l'enchanteur qui l'a construite, et vendre son âme à quelque démon pour en pénétrer le mystère. — Il ne faudrait qu'aimer Trilby et que lui dire qu'on l'aime, repartit une voix qui s'échappait de l'écrin merveilleux. Condamné pour toujours si tu refuses, sauvé pour toujours si tu consens, voilà ma destinée.

Malgré les pressantes prières de Trilby, Jeannie refuse de manquer à son serment de ne plus recevoir le follet chez elle.

Bientôt apparaît le moine de Balva qui annonce que le dernier des esprits a été vaincu et que les montagnes sont désormais délivrées des follets.

Jeanne suivait les longues murailles du cimetière qui, à cette heure inaccoutumée, n'est fréquenté que par les bêtes de rapine, ou tout au plus par de pauvres enfants orphelins qui viennent pleurer leur père. Au bruit confus de ce gémissement qui ressemblait à une plainte du sommeil, une torche s'exhaussa de l'intérieur jusqu'à l'élévation des murs de l'enceinte funèbre et versa sur la longue tige des arbres les plus voisins des lumières effrayantes. L'aube du Nord, qui avait commencé à blanchir l'horizon polaire depuis le coucher du soleil, déployait lentement son voile pâle à travers le ciel et sur toutes les montagnes, triste et terrible comme la clarté d'un incendie éloigné auquel on ne peut porter du secours. Les oiseaux de nuit surpris dans leurs chasses insidieuses, resserraient leurs ailes pesantes et se laissaient rouler étourdis sur les pentes du Cobler, et l'aigle épouvanté criait de terreur à la pointe de ses rochers, en contemplant cette aurore inaccoutumée qu'aucun astre ne suit et qui n'annonce pas le matin.

Jeannie avait souvent ouï parler des mystères des sorcières, et des fêtes qu'elles se donnaient dans la dernière demeure des morts, à certaines époques des lunes d'hiver. Quelquefois même, quand elle rentrait fatiguée sous le toit de Dougal, elle avait cru remarquer cette lueur capricieuse qui s'élevait et retombait rapidement ; elle avait cru saisir dans l'air des éclats de voix singuliers, des rires glapissants et féroces, des chants qui paraissaient appartenir à un autre monde, tant ils étaient grêles et fugitifs. Elle se souvenait de les avoir vues, avec leurs tristes lambeaux souillés de cendre et de sang, se perdre dans les ruines de la clôture inégale, ou s'égarer comme la fumée blanche et bleue du soufre dévoré par la flamme, dans les ombres des bois et dans les vapeurs du ciel. Entraînée par une curiosité invincible, elle franchit le seuil redoutable qu'elle n'avait jamais touché que de jour pour aller prier sur la tombe de sa mère. — Elle fit un pas et s'arrêta. — Vers l'extrémité du cimetière, qui n'était d'ailleurs ombragé que de cette espèce d'ifs dont les fruits, rouges comme des cerises tombées de la corbeille d'une fée, attirent de loin tous les oiseaux de la contrée ; derrière l'endroit marqué pour une dernière fosse qui était déjà creusée et qui était encore vide, il y avait un grand bouleau qu'on appelait L'ARBRE DU SAINT, et qui était un objet de vénération pour le peuple, parce que l'on prétendait que Saint Colombain, jeune encore, et avant qu'il fût revenu des illusions du monde, y avait passé toute une nuit dans les larmes en luttant contre le souvenir de ses profanes amours. Ce bouleau était depuis un objet de vénération pour le peuple et si j'avais été poète, j'aurais voulu que la postérité en conservât le souvenir.

Jeannie écouta, retint son souffle, baissa la tête pour entendre sans distraction, fit encore un pas, écouta encore. Elle entendit un double bruit semblable à celui d'une boîte d'ivoire qui se brise ou d'un bouleau qui éclate, et au même instant elle vit la longue réverbération d'une clarté éloignée courir sur la terre, blanchir à ses pieds et s'éteindre sur ses vêtements. Elle suivit timidement jusqu'à son origine le rayon qui l'éclairait ; il aboutissait à L'ARBRE DU SAINT et devant L'ARBRE DU SAINT il y avait un homme debout

dans l'attitude de l'imprécation, un homme prosterné dans l'attitude de la prière. Le premier brandissait un flambeau qui baignait de lumière son front impitoyable, mais serein. L'autre était immobile. Elle reconnut Ronald et Dougal. Il y avait encore une voix, une voix éteinte comme le dernier souffle de l'agonie, une voix qui sanglotait faiblement le nom de Jeannie, et qui s'évanouit dans le bouleau. — Trilby ! cria Jeannie... et laissant derrière elle toutes les fosses, elle s'élança dans celle qui l'attendait sans doute, car personne ne trompe sa destinée. — Jeannie, Jeannie ! dit le pauvre Dougal. — Dougal ! répondit Jeannie en étendant vers lui sa main tremblante, et en regardant tour à tour Dougal et L'ARBRE DU SAINT, Daniel, mon bon Daniel, mille ans ne sont rien sur la terre... rien, reprit-elle en soulevant péniblement sa tête ; puis elle la laissa retomber et mourut. Ronald, un moment interrompu, reprit sa prière où il l'avait laissée.

LE SONGE D'OR

LE KARDOUON

Le Kardouon est, comme tout le monde le sait, le plus joli, le plus subtil et le plus accort des lézards Le kardouon est vêtu d'or comme un grand seigneur ; mais il est timide et modeste, et il vit seul et retiré ; c'est ce qui l'a fait passer pour savant. Le kardouon n'a jamais fait de mal à personne et il n'y a personne qui n'aime le kardouon. Les jeunes filles sont toutes fières quand il les regarde au passage avec des yeux d'amour et de joie, en redressant son cou bleu chatoyant de rubis entre les fentes d'une vieille muraille, ou en faisant étinceler sous les feux du soleil les reflets innombrables du tissu merveilleux dont il est habillé.

Elles se disent entre elles : « Ce n'est pas toi, c'est moi que le kardouon a regardée aujourd'hui, c'est moi qu'il trouve la plus belle, et qui serai son amoureuse. »

Le kardouon n'y pense pas. Le kardouon cherche çà et là de bonnes racines pour fêtoyer ses camarades et s'en goberger avec eux sur une pierre resplendissante à la pleine chaleur du midi.

Un jour, le kardouon trouva dans le désert un trésor, tout composé de pièces à fleur de coin si jolies et si polies, qu'on aurait cru qu'elles venaient de gémir et de sauter en bondissant sous le balancier. Un roi qui se sauvait s'en était débarrassé là pour aller plus vite.

« Vertu de Dieu ! dit le kardouon, voici, ou je me trompe fort, quelque précieuse denrée qui me vient à point pour mon hiver ! Ce doivent être au pire des tranches de cette carotte fraîche et sucrée qui réveille toujours mes esprits quand la solitude m'ennuie ; seulement je n'en vis jamais d'aussi appétissantes. »

Et le kardouon se glissa vers le trésor, non directement, parce que ce n'est pas sa manière, mais en traçant de prudents détours ; tantôt la tête levée, le museau à l'air, le corps tout d'une venue, la queue droite et verticale comme un pieu ; tantôt arrêté, indécis, penchant tour à tour chacun de ses yeux vers le sol pour y appliquer sa fine oreille de kardouon, et chacune de ses oreilles pour en relever son regard ; examinant la droite, la gauche, écoutant partout, voyant tout, se rassurant de plus en plus, filant un trait comme un brave kardouon, se retirant sur lui-même en palpitant de terreur, comme un pauvre kardouon qui se sent poursuivi loin de son trou, et puis, tout heureux et tout fier, relevant son dos en cintre arrondissant ses épaules à tous les jeux de la lumière, roulant les plis de son riche caparaçon, hérissant les écailles dorées de sa cotte de mailles, verdoyant, ondoyant, fuyant, lançant aux vents la poussière sous ses doigts, et la fouettant de sa queue. C'était, sans contredit, le plus beau des kardouons.

Quand il fut arrivé au trésor, il y plongea deux perçants regards, se raidit comme un bâton, se redressa sur ses deux pieds de devant, et tomba sur la première pièce d'or qui s'offrit à ses dents.

Il s'en cassa une.

Le kardouon silla de dix pieds en arrière, retourna plus réfléchi, mordit plus modestement.

« Elles sont diablement sèches, dit-il. Oh ! que les kardouons qui amassent ainsi des tranches de carottes pour leur postérité sont coupables de ne pas les tenir dans un endroit humide où elles conservent leur qualité nourrissante ! Il faut convenir, ajouta-t-il intérieurement, que l'espèce du kardouon n'est guère avancée ! Quant à moi, qui dînai l'autre jour, et qui ne suis pas, grâce au ciel, pressé d'un méchant repas comme un kardouon du commun, je vais transporter cette provende sous le grand arbre du désert, parmi des herbes humectées de la rosée du ciel et de la fraîcheur des sources ; je m'endormirai à côté sur un sable doux et fin que la première aube vient échauffer ; et, quand une maladroite d'abeille qui se lève, tout étourdie, de la fleur où elle a dormi, m'éveillera de ses bourdonnements, en tourbillonnant comme une folle, je commencerai le plus beau déjeuner de prince qu'ait jamais fait un kardouon. »

Le kardouon dont je parle était un kardouon d'exécution. Ce qu'il avait dit, il le fit ; c'est beaucoup. Dès le soir, tout le trésor, transporté pièce à pièce, rafraîchissait inutilement sur un beau tapis de mousses aux longues soies qui fléchissaient sous son poids. Au-dessus, un arbre immense étendait ses branches luxuriantes de verdure et de fleurs, comme pour inviter les passants à goûter un agréable sommeil sous son ombrage.

Et le kardouon fatigué s'endormit paisiblement en rêvant racines fraîches.

Ceci est l'histoire du kardouon.

XAÏLOUN

Le lendemain survint dans le même endroit le pauvre bûcheron Xaïloun, qui fut grandement attiré par le mélodieux glouglou des eaux courantes, et par le frais et riant froufrou de la feuillée. Ce lieu de repos flatta tout d'abord la paresse naturelle de Xaïloun, qui était encore loin de la forêt, et qui, selon son usage, ne se souciait pas autrement d'y arriver.

Comme il y a peu de personnes qui aient connu Xaïloun de

son vivant, je vous dirai que c'était un de ces enfants disgraciés de la nature, qu'elle semble n'avoir produits que pour vivre. Il était assez mal fait de sa personne, et fort empêché de son esprit ; au demeurant, simple et bonne créature, incapable de faire le mal, incapable d'y penser et même incapable de le comprendre ; de sorte que sa famille n'avait vu en lui depuis l'enfance qu'un sujet de tristesse et d'embarras...

— Oh ! oh ! dit-il en arrivant sous l'arbre aux larges ramées, en voilà vraiment bien d'un autre... Mon cousin le kardouon qui s'est endormi sous ces ombrages, au confluent de toutes les sources, quoique cela ne soit pas dans ses habitudes ! — Une belle occasion, s'il en fut jamais, de causer d'affaire avec lui à son réveil. — Mais que diable garde-t-il là, et que prétend-il faire de toutes ces petites drôleries de plomb jaune, si ce n'est qu'il les ait préparées pour rajeunir ses habits ? C'est peut-être qu'il est de noces. Foi de Xaïloun, il y a des dupeurs aussi au bazar des kardouons, car cette ferraille est fort grossière à la voir, et il n'y a pas une des pièces du vieux pourpoint de mon cousin qui ne vaille mille fois mieux. J'attendrai cependant qu'il m'en dise son avis, s'il est d'une humeur plus parlante que de coutume ; car je dormirai commodément à cette place, et, comme j'ai le sommeil léger, je me réveillerai aussitôt que lui.

A l'instant où Xaïloun allait se coucher, il fut soudainement frappé d'une idée.

— La nuit est fraîche, dit-il, et mon cousin le kardouon n'est pas exercé comme moi à coucher sur le bord des sources et à l'abri des forêts. L'air du matin n'est pas salutaire.

Xaïloun ôta son habit et l'étendit doucement sur le kardouon, en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas le réveiller. Le kardouon ne se réveilla point.

Quand il eut fait cela, Xaïloun s'endormit profondément en rêvant à l'amitié du kardouon.

Ceci est l'histoire de Xaïloun.

LE FAQUIR ABHOC

Le lendemain survint dans le même endroit le faquir Abhoc, qui feignait d'aller en pèlerinage, mais qui cherchait dans le fait quelque bonne chape-chute de faquir.

Comme il s'approchait de la source pour se reposer, il aperçut le trésor, l'enveloppa du regard, et en supputa promptement la valeur sur ses doigts.

— Grâce inespérée, s'écria-t-il, que le Dieu très puissant et très miséricordieux accorde enfin à ma société après tant d'années d'épreuves, et qu'il a daigné mettre, pour m'en rendre la conquête plus facile, sous la simple garde d'un innocent lézard de murailles et d'un pauvre garçon imbécile ?

Je dois vous dire que le faquir Abhoc connaissait parfaitement de vue Xaïloun et le kardouon.

— Que le ciel soit loué en toutes choses ! ajouta-t-il en s'asseyant quelques pas plus loin. Adieu la robe de faquir, les longs jeûnes et les rudes mortifications de corps. Je vais changer de pays et de vie, et acheter, au premier royaume où je me trouverai bien, quelque bonne province qui me rapporte de gros revenus. Une fois établi dans mon palais, je ne m'occupe désormais que de me réjouir au milieu de mes jolies esclaves, parmi les fleurs et les parfums, et que de bercer mollement mes esprits au son de leurs instruments de musique, en sablant des vins exquis dans la plus large de mes coupes d'or. Je me fais vieux, et le bon vin égaye les cœurs de vieillards. — Il me paraît seulement que ce trésor sera lourd à porter, et il siérait mal en tous cas à un grand seigneur terrien comme je suis, qui a une multitude de domestiques et une milice innombrable, de s'abaisser à un office de portefaix, même quand je ne devrais pas être vu. Pour que le prince du peuple attire à soi le respect de ses sujets, il faut qu'il se soit accoutumé à se respecter lui-même. On croirait d'ailleurs que ce manant n'a pas été envoyé ici à d'autre fin que de me servir, et, comme il est plus robuste qu'un bœuf, il transportera aisément tout mon or jusqu'à la ville prochaine, où je lui ferai présent de ma défroque et de quelque basse monnaie à l'usage des petites gens.

Après cette belle allocution intérieure, le faquir Abhoc, bien certain que son trésor n'avait rien à redouter du kardouon ni du misérable Xaïloun, qui était aussi loin que le kardouon d'en connaître la valeur, se laissa entraîner sans résistance aux douceurs du sommeil, et il s'endormit fièrement en rêvant de sa province, de son harem peuplé des plus rares beautés de l'Orient et de son vin de Schiraz écumant dans des coupes d'or.

Ceci est l'histoire du faquir Abhoc.

LE DOCTEUR ABHAC

Le lendemain survint dans le même endroit le docteur Abhac, qui était un homme très versé dans toutes les lois, et qui avait perdu sa route en méditant sur un texte embrouillé, dont les juristes donnaient déjà cent trente-deux interprétations différentes. Il était sur le point de saisir la cent trente-troisième, quand l'aspect du trésor la lui fit oublier tout net, en transportant sa pensée sur le terrain scabreux de l'invention, de la propriété et du fisc. Elle s'anéantit si bien dans sa mémoire, qu'il ne l'aurait pas retrouvée en cent ans. C'est une grande perte.

— Il appert, dit le docteur Abhac, que c'est le kardouon qui a découvert le trésor, et celui-ci n'excipera pas, j'en réponds, de son droit d'invention pour réclamer sa part légale, dans le partage. Ledit kardouon est donc évincé de fait. Quant au fisc et à la propriété, je tiens que le lieu est vague, commun, propre à chacun et à tous, de façon que l'Etat et le particulier n'y ont rien à voir, ce qui est d'une heureuse opportunité dans l'occurrence actuelle, ce confluent d'eaux errantes marquant, si je ne me trompe, une délimitation litigieuse entre deux peuples belliqueux, et des guerres longues et sanglantes ayant à surgir du conflit possible de deux juridictions. Je ferais donc un acte innocent, légitime, et même provide, en emportant le trésor, de céans, si je pouvais m'en charger d'un voyage. — Quant à ces deux aven-

turiers, dont l'un me paraît être un malotru de boquillon et l'autre un méchant faquir, gens sans nom, sans aveu et sans poids, il est probable qu'ils ne se sont couchés ici que pour procéder demain à un partage amiable, parce qu'ils ne savent ni textes ni commentaires, et qu'ils se sont estimés d'égale force. — Mais ils ne s'en tireront pas sans procès, ou j'y perdrai ma réputation. Seulement, comme le sommeil me gagne, à cause de la grande contention d'esprit que cette affaire m'a donnée, je vais prendre acte de possession en mettant quelques-unes de ces pièces dans mon turban, pour qu'il conste ostensiblement et péremptoirement en la cour, si la cause y est évoquée, de l'antériorité de mon droit ; celui qui possède la chose par appétence d'avoir, tradition d'avoir eu, et première occupation, étant présumé propriétaire, ainsi qu'il est écrit.

Après quoi le docteur Abhac s'endormit magistralement, en rêvant procédure et or.

Ceci est l'histoire du docteur Abhac.

LE ROI DES SABLES

Le lendemain, au déclin du jour, survint dans le même endroit un fameux bandit dont l'histoire ne conserve pas le nom, mais qui était dans toute la contrée la terreur des caravanes, auxquelles il imposait d'énormes tributs, et qu'on appelait, pour cette raison, le *Roi des Sables*, si les Mémoires de cette époque reculée sont fidèles. Jamais il n'était entré si avant dans le désert, parce que cette route n'était guère fréquentée des voyageurs, et l'aspect de cette source et de ces ombrages réjouit son cœur, ordinairement si peu sensible aux beautés de la nature, de manière qu'il avisa de s'y arrêter un moment.

— Je n'ai pas été mal inspiré vraiment, murmura-t-il entre ses dents en apercevant le trésor. Le kardouon veille ici, suivant l'usage immémorial des lézards et des dragons, à la garde de cet amas d'or dont il n'a que faire, et ces trois insi-

gnes écornifleurs sont venus de compagnie pour se le partager. Si je me charge de tout ce butin pendant qu'ils dorment, je ne manquerai pas de réveiller le kardouon, qui réveillera ces misérables, car il a toujours l'œil au guet, et j'aurai affaire au lézard, au bûcheron, au faquir et à l'homme de loi, qui sont gens âpres à la curée et capables de la défendre. La prudence m'enseigne qu'il vaut mieux feindre de dormir à côté d'eux tant que les ténèbres ne sont pas tout à fait tombées, puisqu'il paraît qu'ils se sont proposés de passer ici la nuit, et je profiterai ensuite de l'obscurité pour les tuer un à un d'un bon coup de kangiar. Ce lieu est si fréquenté, que je ne crains pas d'être empêché demain au transport de ces richesses, et je me propose même de ne pas partir sans avoir déjeuné de ce kardouon, dont la chair est fort délicate, à ce que j'ai ouï dire à mon père.

Et il s'endormit à son tour, en rêvant assassinats, pillage et kardouons cuits sur la braise.

Ceci est l'histoire du *Roi des Sables*, qui était un voleur, et qu'on nommait ainsi pour le distinguer des autres.

LE SAGE LOCKMAN

Le lendemain survint dans le même endroit le sage Lockman, le philosophe et le poète ; Lockman, l'amour des humains, le précepteur des peuples et le conseiller des rois ; Lockman, qui cherchait souvent les solitudes les plus écartées pour y méditer sur le nature et sur Dieu.

Et Lockman marchait d'un pas tardif, parce qu'il était affaibli par son grand âge, car il avait atteint, le même jour, le trois centième anniversaire de sa naissance.

Lockman s'arrêta au spectacle qu'offraient alors les environs de l'arbre du désert, et il réfléchit un instant·

« Le tableau que votre divine bonté montre à mes regards, s'écria-t-il enfin, renferme, ô sublime Créateur de toutes choses, d'ineffables enseignements, et mon âme est accablée, en le contemplant, d'admiration pour les leçons qui résultent de vos œuvres, et de compassion pour les insensés qui ne vous connaissent point.

« Voilà un trésor, comme s'expriment les hommes, qui a peut-être coûté bien des fois à son maître le repos de l'esprit et de l'âme.

« Voilà le kardouon qui a trouvé ces pièces d'or, et qui éclairé par le faible instinct dont vous avez pourvu son espèce les a prises pour des tranches de racines desséchées par le soleil

« Voilà le pauvre Xaïloun, dont l'éclat des vêtements du kardouon avait ébloui les yeux, parce que son intelligence ne pouvait pas percer, pour remonter jusqu'à vous, les ténèbres qui l'enveloppaient comme les langes d'un enfant au berceau, et adorer, dans ce magnifique appareil, la main toute-puissante qui en décore à son gré les plus viles de ces créatures.

« Voilà le faquir Abhoc, qui s'est fié à la timidité naturelle du kardouon et à l'imbécillité de Xaïloun pour rester seul possesseur de tant de biens et se rendre opulent sur ses vieux jours.

« Voilà le docteur Abhac, qui a compté sur le débat que devait exciter, au réveil, le partage de ces trompeuses vanités de sa fortune pour se faire médiateur entre les prétendants, et s'attribuer double part.

« Voilà le *Roi des Sables*, qui est venu le dernier, en roulant des idées fatales et des projets de mort, à la manière accoutumée de ces hommes déplorables que votre grâce souveraine abandonne aux passions de la terre, et qui se promettait peut-être d'égorger les premiers venus pendant la nuit, autant que j'en peux juger par la violence désespérée avec laquelle sa main s'est fermée sur son kangiar.

« Et tous cinq se sont endormis pour toujours sous l'ombre empoisonnée de l'upas, dont un souffle de votre colère a jeté ici les semences funestes du fond des forêts de Java. »

Quand il eut dit ce que je viens de dire, Lockman se prosterna, et il adora Dieu.

Et quand Lockman se fut relevé, il passa la main dans sa barbe et il continua :

« Le respect qui est dû aux morts, reprit-il, nous défend de laisser leurs dépouilles en proie aux bêtes du désert. Le vivant juge le vivant, mais le mort appartient à Dieu. »

Et il détacha de la ceinture de Xaïloun la serpe du bûcheron pour creuser trois fosses.

Dans la première fosse il mit le faquir Abhoc.

Dans la seconde fosse il mit le docteur Abhac.

Dans la troisième fosse il enterra le *Roi des Sables.*

« Quant à toi, Xaïloun, continua Lockman, je t'emporterai hors de l'influence mortelle de l'arbre-poison, pour que tes amis, s'il t'en reste sur la terre depuis la mort du kardouon, puissent venir te pleurer sans danger à l'endroit où tu reposeras; et je le ferai ainsi, mon frère, parce que tu as étendu ton manteau sur le kardouon endormi pour le préserver du froid. »

Ensuite Lockman emporta Xaïloun bien loin de là, et il lui creusa une fosse dans un petit ravin tout fleuri que les sources du désert baignaient souvent sans jamais l'inonder, sous des arbres dont les frondes flottantes au vent n'épanchaient autour d'elles que de la fraîcheur et des parfums.

Et quand cela fut fini, Lockman passa une seconde fois la main dans sa barbe ; et après y avoir réfléchi, Lockman alla chercher le kardouon, qui était mort sous l'arbre-poison de Java.

Après quoi Lockman creusa une cinquième fosse pour le kardouon au-dessus de celle de Xaïloun, sur un petit revers mieux exposé au soleil, dont les rayons naissants éveillent la gaieté des lézards.

Dieu me préserve, dit Lockman, de séparer dans la mort ceux qui se sont aimés !

Et quand il eut parlé ainsi, Lockman passa une troisième fois sa main dans sa barbe ; et après avoir réfléchi, Lockman retourna jusqu'au pied de l'arbre upas.

Après quoi il creusa une fosse très profonde et il y enterra e trésor.

— Cette précaution, dit-il en souriant dans son âme, peut sauver la vie d'un homme ou celle d'un kardouon.

Après quoi Lockman reprit son chemin avec une grande fatigue pour venir se coucher près de la fosse de Xaïloun, et il se sentit défaillir avant d'y arriver, à cause de son grand âge.

Et quand Lockman fut arrivé à la fosse de Xaïloun, il défaillit tout à fait, se laissa tomber sur la terre, éleva son âme vers Dieu, et mourut.

Ceci est l'histoire du sage Lockman.

L'ESPRIT DE DIEU

Le lendemain survint dans l'air un de ces esprits de Dieu que vous n'avez jamais vu que dans vos songes, qui planait, remontait, semblait se perdre parfois dans l'azur éternel, redescendait encore, et se balançait à des hauteurs que la pensée ne peut mesurer, sur de larges ailes bleues, comme un papillon géant.

Alors il aperçut le poète qui s'était endormi dans la mort comme dans un rêve joyeux, et dont tous les traits riaient de paix et de félicité.

— Mon Lockman aussi, dit l'esprit, a voulu rajeunir pour se rapprocher de nous, quoiqu'il n'ait passé qu'un petit nombre de saisons parmi les hommes, qui n'ont pas eu le temps de profiter de ses leçons. Viens cependant, mon frère, viens avec moi, réveille-toi de la mort pour me suivre ; allons au jour éternel, allons à Dieu !...

Au même instant il appliqua un baiser de résurrection sur le front de Lockman, le souleva légèrement de son lit de mousse, et le précipita dans le ciel si profond que l'œil des aigles se fatigua de les chercher, avant de s'être tout à fait ouvert à leur départ.

Ceci est l'histoire de l'ange.

LA FIN DU SONGE D'OR

Ce que je viens de raconter s'est passé il y a des siècles infinis, et depuis ce temps-là le nom du sage Lockman n'est jamais sorti de la mémoire des hommes.

Et depuis ce temps-là l'upas étend toujours ses rameaux dont l'ombre donne la mort, entre des sources qui coulent toujours.

Ceci est l'histoire du monde.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS

(Conte des Fées)

Tout ce que la vie a de positif est mauvais,
Tout ce qu'elle a de bon est imaginaire.
BRUSCAMBILLE.

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui étaient bien vieux, et qui n'avaient jamais eu d'enfants : c'était un grand chagrin pour eux, parce qu'ils prévoyaient que, dans quelques années, ils ne pourraient plus cultiver leurs fèves et les aller vendre au marché. Un jour qu'ils sarclaient leur champ de fèves (c'était tout ce qu'ils possédaient avec une petite chaumière, je voudrais bien en avoir autant) ; un jour, dis-je, qu'ils sarclaient pour ôter les mauvaises herbes, la vieille découvrit dans un coin, sous les touffes les plus drues, un petit paquet fort bien troussé qui contenait un superbe garçon de huit à dix mois, comme il paraissait à son air, mais qui avait bien deux ans pour la raison, car il était déjà sevré. Tant il y a qu'il ne fit point de façons pour accepter des fèves bouillies qu'il porta aussitôt à sa bouche d'une manière fort délicate. Quand le vieux fut arrivé du bout de son champ aux acclamations de la vieille, et qu'il eut regardé à son tour le bel enfant que le bon Dieu leur donnait, le vieux et la vieille se mirent à s'embrasser en pleurant de joie ; et puis ils firent hâte de regagner la chaumine, parce que le serein qui tombait pouvait nuire à leur garçon.

Une fois qu'ils furent rendus au coin de l'âtre, ce fut bien un autre contentement, car le petit leur tendait les bras avec des rires charmants, et les appelait *maman* et *papa*, comme s'il ne s'en était jamais connu d'autres. Le vieux le prit donc sur son genoux, et l'y fit sauter doucement,

comme les demoiselles qui se promènent à cheval, en lui adressant mille paroles agréables, auxquelles l'enfant répondait à sa manière, pour ne pas être en reste avec le vieux dans une conversation si honnête. Et, pendant ce temps, la vieille allumait un joli feu clair de gousses de fèves sèches qui éclairait toute la maison, afin de réjouir les petits membres du nouveau venu par une douce chaleur, et de lui préparer une excellente bouillie de fèves où elle délaya une cuillerée de miel qui en fit un manger délicieux. Ensuite elle le coucha dans ses beaux langes de fine toile qui étaient fort propres, sur la meilleure couchette de paille de fèves qu'il y eût à la maison ; car, de la plume et de l'édredon, ces pauvres gens n'en connaissaient pas l'usage. Le petit s'y endormit très bien.

Quand le petit fut endormi, le vieux dit à la vieille : Il y a une chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment nous appellerons ce bel enfant, car nous ne connaissons pas ses parents, et nous ne savons pas d'où il vient. — La vieille, qui avait de l'esprit, quoique ce ne fût qu'une simple femme de campagne, lui répondit sur-le-champ : Il faut l'appeler Trésor des Fèves, parce que c'est dans notre champ de fèves qu'il nous est venu, et que c'est un véritable trésor pour la consolation de nos vieux jours. — Le vieux convint qu'on ne pouvait rien imaginer de mieux.

Je ne vous dirai pas en détail comment se passèrent tous les jours suivants et toutes les années suivantes, ce qui allongerait beaucoup l'histoire. Il suffit que vous sachiez que les vieux vieillirent toujours, tandis que Trésor des Fèves devenait à vue d'œil plus fort et plus beau. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup grandi, car il n'avait que deux pieds et demi à douze ans ; et quand il travaillait dans son champ de fèves, qu'il tenait en grande affection, vous l'auriez à grand'peine aperçu de la route ; mais il était si bien pris dans sa petite taille, si avenant de figure et de façons, si doux et cependant si résolu en paroles, si brave dans son sarrau bleu de ciel à rouge ceinture, et sous sa fine toque des dimanches au panache de fleurs de fèves, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer comme un vrai miracle de nature, en sorte qu'il y avait nombre de gens qui le croyaient génie ou fée.

Il faut avouer que bien des choses donnaient crédit à cette supposition du moyen peuple. D'abord la chaumine et son champ de fèves, où une vache n'eût trouvé que brouter quelques années auparavant, étaient devenus un des bons domaines de la contrée, sans que l'on pût dire comment ; car de voir des pieds de fèves qui poussent, qui fleurissent, qui passent fleur, et des fèves qui mûrissent dans leur gousse, il n'y a vraiment rien de plus ordinaire ; mais de voir un champ de fèves qui grandit sans qu'on n'y ait rien ajouté par acquisition ou par empiètement méchamment fait sur le terrain d'autrui, c'est ce qui passe la portée de l'entendement. Cependant le champ de fèves allait toujours grandissant et grandissant, grandissant à vent, grandissant à bise, grandissant à matin, grandissant à ponant ; et les voisins avaient beau mesurer leur terre, leur compte s'y trouvait toujours avec le bénéfice d'une sexterée ou deux, de manière qu'ils en vinrent à penser naturellement que tout le pays était en croissance. D'un autre côté, les fèves donnaient si fort, que la chaumine n'aurait pu contenir sa récolte, si elle ne s'était notablement élargie ; et cependant elles avaient manqué partout à plus de cinq lieues à la ronde, ce qui les rendait hors de prix, à cause du grand usage qu'on en faisait à la table des rois et des seigneurs. Au milieu de cette abondance, Trésor des Fèves suffisait à toutes choses, retournant la terre, triant les semences, émondant les plants, sarclant, fouissant, serfouant, moissonnant, écossant, et, de surcroît, entretenant soigneusement les haies et les échaliers ; après quoi, il employait le temps qui lui restait à recevoir les acheteurs et à régler les marchés ; car il savait lire, écrire et calculer sans avoir appris : c'était une véritable bénédiction.

Une nuit que Trésor des Fèves dormait, le vieux dit à la vieille : — Voilà Trésor des Fèves qui a porté un grand avantage à notre bien, puisqu'il nous a mis en état de passer, sans rien faire, quelques années qui nous restent à vivre encore. En lui donnant par testament l'héritage de tout ceci, nous n'avons fait que lui rendre ce qui lui appartient ; mais nous serions ingrats envers cet enfant si nous n'avisions à lui procurer un rang plus convenable dans le monde que celui de marchand de fèves. C'est bien dommage qu'il soit trop

modeste pour avoir un brevet de savant dans les universités, et un tantinet trop petit pour être général.

— C'est dommage, dit la vieille, qu'il n'ait pas étudié pour apprendre le nom de cinq ou six maladies en latin ; on le recevrait médecin tout de suite.

— Quant aux procès, continua le vieux, j'ai peur qu'il n'ait trop d'esprit et de raison pour en jamais débrouiller un seul.

— J'ai toujours eu en idée, reprit la vieille, qu'il épouserait Fleur des Pois quand il serait d'âge.

— Fleur des Pois, dit le vieillard en hochant la tête, est bien trop grande princesse pour épouser un pauvre enfant trouvé, qui n'aura vaillant qu'une chaumine et un champ de fèves. Fleur des Pois, ma mie, est un parti pour le sous-préfet ou pour le procureur du roi et peut-être pour le roi lui-même s'il devenait veuf. Nous parlons ici de choses sérieuses, et vous n'êtes pas raisonnable.

— Trésor des Fèves l'est plus que nous deux ensemble, répondit la vieille, après avoir un brin réfléchi. C'est d'ailleurs lui que l'affaire concerne, et il serait de mauvaise grâce de la pousser plus avant sans le consulter. — Là-dessus le vieux et la vieille s'endormirent profondément.

Le jour commençait à poindre quand Trésor des Fèves sauta de son lit pour aller au champ, selon sa coutume. Qui fut étonné ? ce fut lui, de ne trouver que ses habits de fête au bahut où il avait rangé les autres en se couchant. — C'est cependant jour ouvrable ou jamais, si le calendrier n'est pas en défaut, dit-il à part lui ; et il faut que ma mère ait quelque saint à chômer, dont je n'ouïs parler de ma vie, pour m'avoir préparé durant la nuit mon beau sarrau et ma toque de cérémonie. Qu'il soit fait pourtant comme elle l'entend, car je ne voudrais pas la contrarier en rien dans son grand âge, et quelques heures perdues se retrouveront aisément sur ma semaine en me levant plus tôt et en rentrant plus tard. Sur quoi, Trésor des Fèves s'habilla aussi galamment qu'il le put, après avoir prié Dieu pour la santé de ses parents et la prospérité de ses fèves.

Comme il se disposait à sortir, afin d'avoir au moins un coup d'œil à donner à ses échaliers avant le réveil de la vieille

et du vieux, il rencontra la vieille sur l'huis, qui apportait un bon brouet tout fumant, et le plaça sur sa petite table avec une cuiller de bois :

— Mange, mange, lui dit-elle, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert, comme tu l'aimais quand tu étais encore tout enfant ; car tu as du chemin, mon mignon, et beaucoup de chemin à faire aujourd'hui.

— Voilà qui est bien, dit Trésor des Fèves en la regardant d'un air étonné ; mais où donc m'envoyez-vous ?

La vieille s'assit sur une escabelle qui était là, et les deux mains sur ses genoux :

— Dans le monde, répondit-elle en riant, dans le monde, mon petit trésor ! Tu n'as jamais vu que nous, et deux ou trois méchants regrattiers auxquels tu vends tes fèves pour fournir aux dépenses de la maisonnée, digne garçon que tu es ; et comme tu dois être un jour un grand monsieur, si le prix des fèves se soutient, il est bon, mon mignon, que tu fasses des connaissances dans la belle société. Il faut te dire qu'il y a une grande ville, à trois quarts de lieues d'ici, où l'on rencontre à chaque pas des seigneurs en habit d'or, et des dames en robe d'argent, avec des bouquets de roses tout autour. Ta jolie petite mine si gracieuse et si éveillée ne manquera pas de les frapper d'admiration ! et je serai bien trompée si tu passes le jour sans obtenir quelque profession honorable où l'on gagne beaucoup d'argent sans travailler, à la Cour ou dans les bureaux. Mange donc, mange, mignon, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert.

Comme tu connais mieux la valeur des fèves que celle de la monnaie, continua la vieille, tu vendras au marché ces six litrons de fèves choisies à la grande mesure. Je n'en ai pas mis davantage pour ne pas te charger ; avec cela, les fèves sont si chères au temps présent, que tu serais bien empêché d'en rapporter le prix, quand on te payerait tout en or. Aussi nous entendons, ton père et moi, que tu en emploieras moitié à t'esbaudir honnêtement, comme il convient à ton âge, ou en achats de quelques joyaux bien ouvrés, propres à te récréer, le dimanche, tels que montre d'argent à breloques de rubis ou d'émeraude,

bilboquets d'ivoire et toupies de Nuremberg. Le reste du montant, tu le verseras à la caisse.

Pars donc, mon petit trésor, puisque tu as fini ton brouet, et avise de ne pas t'attarder en courant après les papillons, car nous mourrions de douleur si tu ne rentrais avant la nuit. Garde aussi les chemins battus, crainte des loups.

— Vous serez obéie, ma mère, dit Trésor des Fèves en embrassant la vieille, quoique j'aimasse mieux pour mon plaisir passer la journée au champ. Quant aux loups, je n'en ai cure avec ma serfouette.

Disant cela, il pendit hardiment sa serfouette à sa ceinture, et partit d'un pas délibéré.

— Reviens de bonne heure, lui cria longtemps la vieille, qui regrettait déjà de l'avoir laissé partir.

Trésor des Fèves marcha, marcha, faisant des enjambées terribles comme un homme de cinq pieds, et regardant de ci, de là, les choses d'apparence inconnue qui se trouvaient sur sa route ; car il n'avait jamais pensé que la terre fût si grande et si curieuse. Cependant, quand il eut marché plus d'une heure, ce qu'il jugeait à la hauteur du soleil, et comme il s'étonnait de n'être pas encore rendu à la ville au train qu'il était allé, il lui sembla qu'on le récriait :

— Bou, bou, bou, bou, bou, bou, tui ! arrêtez, monsieur Trésor des Fèves, on vous en prie !

— Qui m'appelle ? dit Trésor des Fèves, en mettant fièrement la main sur sa serfouette.

— De grâce, arrêtez-ci, monsieur Trésor des Fèves ! Bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, tui ! c'est moi qui vous parle.

— Est-il vrai ? dit Trésor des Fèves en dressant son regard jusqu'au sommet d'un vieux pin caverneux et demi-mort, sur lequel un maître hibou se berçait lourdement au souffle du vent ; et qu'avons-nous à démêler ensemble, mon bel oiseau ?

— Ce serait merveille que vous me reconnussiez, répliqua le hibou, car je ne vous ai obligé qu'à votre insu, comme doit faire un hibou délicat, modeste et homme de bien, en mangeant un à un, à mes risques et périls, les canailles de rats qui grignotaient, bon an mal an, la moitié de votre récolte ; mais c'est ce qui fait que votre champ vous rapporte aujour d'hui

de quoi acheter quelque part un joli royaume, si vous savez vous contenter. Quant à moi, victime malheureuse et désintéressée du dévouement, je n'ai pas au crochet un misérable rat maigre pour mes bons jours, mes yeux s'étant tellement affaiblis à votre service, que j'ai peine à me diriger même de nuit. Je vous appelais donc, généreux Trésor des Fèves, pour vous prier de m'octroyer un de ces bons litrons de fèves que vous portez pendus à votre bâton, et qui suffirait à soutenir ma triste existence jusqu'à la majorité de mon aîné que vous pouvez compter pour féal.

— Ceci, monsieur du hibou, s'écria Trésor des Fèves en détachant du bout de son bâton un des trois litrons de fèves qui lui appartenaient, c'est la dette de la reconnaissance, et j'ai plaisir à l'acquitter.

Le hibou s'abattit dessus, le saisit des serres et du bec, et d'un tire-d'ailes il l'emporta sur son arbre.

— Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, monsieur du hibou, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

— Vous y entrez, mon ami, dit le hibou ; et il alla se percher ailleurs.

Puis, c'est la chevrette qui vient réclamer sa récompense pour avoir émondé la haie ; le loup n'y manque point aussi prétextant qu'il a entrepris de persuader à tous ses confrères de ne se nourrir désormais que de légumes. A tous deux Trésor des Fèves donne un litron de fèves si bien que les trois litres dont il a droit de disposer se trouvent ainsi dépensés.

— Voilà ton litron de fèves ! s'écria-t-il en détachant du bout de son bâton le dernier des litrons que sa mère lui avait donnés pour ses menus plaisirs, mais sans fermer sa serfouette.

C'est le reste de ma fortune, ajouta-t-il ; mais je n'y ai point de regret, et je te serai reconnaissant, ami loup, si tu en fais le bon usage que tu m'as dit.

Le loup y enfonça ses crocs et l'emporta d'un trait vers sa tanière.

— Oh ! que vous partez donc vite ! reprit Trésor des

Fèves. Oserai-je vous demander, messire loup, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie ?

— Tu y es depuis longtemps, répondit le loup en riant de travers, et tu y resterais bien mille ans, sans voir autre chose que ce que tu as vu.

Trésor des Fèves se remit alors en chemin, allégé de ses trois litrons et cherchant toujours du regard les murailles de la ville, qui ne se montraient jamais. Il commençait à céder à la lassitude et à l'ennui, quand des cris perçants, qui partaient d'un petit sentier détourné, réveillèrent son attention. Il courut au bruit.

— Qu'est-ce, dit-il, la serfouette à la main, et qui a besoin de secours ? Parlez, car je ne vous vois pas.

— C'est moi, monsieur Trésor des Fèves ; c'est Fleur des Pois, répondit une petite voix pleine de douceur, qui vous prie de la délivrer de l'embarras où elle se trouve ; il ne faut que vouloir, et il ne vous en coûtera guère.

— Eh ! vraiment, madame, je n'ai point coutume de regarder à ce qu'il m'en coûtera pour obliger ! Vous pouvez disposer de ma fortune et de mon bien, continua-t-il, à l'exception de ces trois litrons de fèves que je porte pendus à mon bâton, parce qu'ils ne m'appartiennent pas, mais à mon père et à ma mère, et que j'ai donné tout à l'heure ceux qui étaient miens à un vénérable hibou, à un saint homme de loup qui prêche comme un ermite, et à la plus intéressante des chevrettes de montagne. Il ne me reste pas une seule fève que j'aie licence de vous offrir.

— Vous vous moquez ! reprit Fleur des Pois un peu piquée. Qui vous parle de vos fèves, seigneur ? Je n'ai que faire de vos fèves, grâce à Dieu ; et on ne sait ce que c'est dans mon office. Le service que je vous demande, c'est de mettre le doigt sur le bouton de ma calèche pour en enlever la capote, sous laquelle je suis près d'étouffer.

— Je ne demanderais pas mieux, madame, s'écria Trésor des Fèves, si j'avais l'honneur de voir votre calèche, mais il n'y a pas ombre de calèche dans ce sentier, qui me paraît d'ailleurs peu voyable aux équipages. Cependant je ne mettrai pas longtemps meshuy à la découvrir, car je vous entends de bien près.

— Eh quoi ! dit-elle en s'éclatant de rire, vous ne voyez pas ma calèche ! vous avez failli l'écraser en courant comme un étourdi ! Elle est devant vous, aimable Trésor des Fèves, et il est facile de la reconnaître à son apparence élégante, qui a quelque chose de celle d'un pois chiche.

— Tellement l'apparence d'un pois chiche, rumina Trésor des Fèves en s'accrouptonnant, que je me serais laissé prendre avant d'y voir autre chose qu'un pois chiche.

Un coup d'œil suffit pourtant à Trésor des Fèves pour remarquer que c'était un fort gros pois chiche, plus rond qu'orange, et plus jaune que citron, porté sur quatre petites roues d'or et muni d'un joli porte-manteau qui était fait d'une petite gousse de pois, verte et lustrée comme maroquin.

Il se hâta de mettre la main sur le bouton et la porte s'ouvrit. Fleur des Pois en jaillit comme une graine de balsamine et tomba leste et joyeuse sur ses talons. Trésor des Fèves se releva émerveillé, car il n'avait jamais rien imaginé de si beau que Fleur des Pois. C'était en effet le minois le plus accompli qu'un peintre puisse inventer : des yeux longs comme des amandes, violets comme des betteraves, aux regards pointus comme des alènes, et une bouche fine et moqueuse qui ne s'entr'ouvrait à demi que pour laisser voir des dents blanches comme albâtre et luisantes comme émail. Sa robe courte, un peu bouffante, panachée de flammes roses, comme les fleurs qui viennent aux pois, parvenait à peine à moitié de ses jambes faites au tour, chaussées d'un bas de soie blanc aussi tendu que si on y avait employé le cabestan, et terminées par des pieds si mignons, qu'on ne pouvait les voir sans envier le bonheur du cordonnier qui les avait de sa main emprisonnés dans le satin...

Pendant que Trésor des Fèves se complaisait à la regarder (et je vous réponds que j'y aurais pris plaisir moi-même), elle le fixait des traits acérés de ses yeux, le liait des petits plis de son sourire, tellement qu'il aurait voulu mourir de la joie de la voir ainsi, et qu'il y serait peut-être encore si elle ne l'avait averti.

— C'est trop vous avoir retenu, lui dit-elle, car je sais que le commerce des fèves est fort affaireux par le temps qui court ; mais ma calèche, ou plutôt la vôtre, vous fera regagner

les moments perdus. Ne m'offensez pas, je vous prie, du refus d'un si mince cadeau. J'ai des millions de calèches pareilles dans les greniers du château, et quand j'en veux une nouvelle, je la trie sur le volet au milieu d'une poignée, et je donne le reste aux souris.

— Le moindre des bienfaits de Votre Altesse ferait la gloire et le bonheur de ma vie, répondit Trésor des Fèves ; mais elle ne pense pas que je suis encore chargé de provisions. Or, je conçois à merveille, si bien mesurées que soient mes fèves, qu'il y aurait moyen de faire entrer assez commodément votre calèche dans un de mes litrons ; mais mes litrons dans votre calèche, c'est une chose impossible.

— Essaye, dit Fleur des Pois en riant et en se balançant à ses fleurs ; essaye, et ne t'émerveille pas du tout, comme un enfant qui n'a rien vu. — En effet, Trésor des Fèves n'éprouva aucune difficulté à placer les trois litrons dans la caisse de la voiture ; elle en aurait contenu trente et davantage. Il fut un peu mortifié.

— Je suis prêt à partir, madame, reprit-il en se plaçant lui-même sur un coussin bien rembourré dont l'ampleur lui permettait de s'accommoder fort agréablement dans toutes les positions, jusqu'à s'y coucher tout du long s'il lui en avait pris envie. Je dois à la tendresse de mes parents de ne pas leur laisser d'inquiétude sur ce que je suis devenu à notre première séparation, et je n'attends plus que votre cocher, Alors j'abandonnerai ces lieux avec l'éternel regret de vous avoir vue sans espérer de vous revoir.

— Bon ! repartit Fleur des Pois, sans avoir l'air de prendre garde à cette dernière partie du discours de Trésor des Fèves, qui tirait fort à conséquence ; bon ! ma calèche n'a ni cocher ni brancards, ni attelage : elle marche à la vapeur, et il n'y a pas d'heure où elle ne fasse aisément cinquante mille lieues. Je te demande si tu seras en peine de retourner chez toi quand cela te conviendra. Il suffira que tu retiennes bien le geste et le mot dont je me servirai pour la mettre en route. — Le porte-manteau contient différents objets qui peuvent te servir en voyage, et qui t'appartiennent sans réserve. En l'ouvrant à la manière dont tu ouvrirais une gousse de pois verts, tu y trouveras trois écrins de la forme et de la juste

grosseur d'un pois, suspendu chacun d'un fil léger qui les soutient dans leur étui comme des pois en cosse, de telle façon qu'il ne puisse se heurter dommageablement dans les déménagements et le transport : c'est un travail merveilleux. Ils céderont à la pression de ton doigt comme le soufflet de ma calèche, et tu n'auras plus qu'à en semer le contenu en terre dans un trou fait à la pointe de ta serfouette, pour voir poindre, trésir, éclore tout ce que tu auras souhaité. N'est-ce pas miracle, cela ? Retiens bien seulement que, le troisième épuisé, il ne me reste rien à t'offrir, car je n'ai à moi que trois pois verts, comme tu n'avais que trois litrons de fèves, et la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Es-tu disposé à te mettre en route maintenant ?

Sur le signe affirmatif de Trésor des Fèves, qui ne se sentait pas la force de parler, Fleur des Pois fit claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, en criant : Partez, pois chiche !

Et le pois chiche était à plus de quinze cents kilomètres du champ musqué de Fleur des Pois, que les yeux de Trésor des Fèves la cherchaient encore inutilement. — Hélas ! dit-il.

C'est que ce serait faire tort à la célérité du pois chiche que de dire qu'il parcourait l'espace avec la célérité d'une balle d'arquebuse. Les bois, les villes, les montagnes, les mers disparaissaient incomparablement plus vite sur son passage que les ombres chinoises de Séraphin (1) sous la baguette du fameux magicien Rotomago.

Les horizons les plus lointains se dessinaient à peine dans une immense profondeur, qu'ils s'étaient précipités sur le pois chiche, et que Trésor des Fèves se serait efforcé en vain de les retrouver derrière lui. Pendant qu'il se retournait, crac, ils n'y étaient plus. Enfin il avait plusieurs fois repris l'avance sur le soleil ; plusieurs fois il l'avait rejoint au retour pour le devancer encore, dans de brusques alternatives de jour et de nuit, quand Trésor des Fèves se douta qu'il avait laissé de côté la ville qu'il allait voir, et le marché où il portait vendre ses litrons.

---

(1) Directeur d'un théâtre d'ombres chinoises.

— Les ressorts de cette voiture sont un peu gais, imagina-t-il soudain ; car on n'oublie pas qu'il était doué d'un esprit très subtil. Elle est partie à l'étourdie avant que Fleur des Pois eût achevé de s'expliquer sur ma destination, et il n'y a pas de raison pour que ce voyage finisse dans tous les siècles des siècles, cette aimable princesse, qui est assez évaporée, comme le comporte sa jeunesse, ayant bien pensé à me dire en quelle sorte on mettait sa calèche en route, mais non pas ce qu'il fallait faire pour l'arrêter.

Effectivement Trésor des Fèves s'était servi sans succès de toutes les interjections mal sonnantes qu'il eût jamais recueillies, pudeur gardée, de la bouche blasphématoire des voiturins et des muletiers, gens de pauvre éducation et de méchant langage. La diantre de calèche allait toujours, elle n'allait que de plus belle ; et, pendant qu'il fouillait dans sa mémoire pour varier ses apostrophes de plus d'euphémismes que n'en pourrait enseigner la rhétorique, madame la calèche coupait des latitudes à la course, et passait sur le ventre de dix royaumes qui n'en pouvaient mais.

— Le diable t'emporte, chienne de calèche ! s'écriait Trésor des Fèves : et le diable obéissant ne manquait pas d'emporter la calèche des tropiques aux pôles, ou des pôles aux tropiques, et de la ramener par tous les cercles de la sphère, sans égard au changement insalubre des températures. Il y avait de quoi rôtir ou se morfondre avant peu, si Trésor des Fèves n'avait pas été doué, ainsi que nous l'avons dit souvent, d'une admirable intelligence.

— Voire, dit-il en lui-même, puisque Fleur des Pois l'a lancée à travers le monde, en lui disant : Partez, pois chiche !... on l'arrêterait peut-être en lui disant le contraire. Cela était extrêmement logique.

— Arrêtez, pois chiche ! cria Trésor des Fèves en faisant claquer le pouce de la main droite contre le doigt du milieu, comme il l'avait vu faire à Fleur des Pois.

Voyez si une académie tout entière aurait aussi bien trouvé ! Le pois chiche s'arrêta si juste, que vous ne l'auriez pas mieux arrêté en le fichant sur terre avec un clou. Il ne bougea.

— Trésor des Fèves descendit de son équipage, le ramassa précieusement, et le laissa couler dans une bougette de cuir

qu'il avait à sa ceinture pour y serrer les échantillons de ses fèves, mais après en avoir retiré le porte-manteau.

L'endroit où la calèche de Trésor des Fèves s'était ainsi butée à son ordre n'est pas décrit par les voyageurs. Bruce le place aux sources du Nil, M. Douville au Congo, et M. Caillié à Tombouctou. C'était une plaine sans bornes, si sèche, si rocailleuse et si sauvage, qu'il n'y avait pas un buisson sous lequel gîter, ni une mousse du désert pour reposer sa tête endormie, ni une feuille nourricière ou rafraichissante pour apaiser la faim et la soif. Trésor des Fèves ne s'inquiéta point. Il fendit proprement de l'ongle son porte-manteau, et il en détacha un des petits écrins dont Fleur des Pois lui avait fait la description.

Ensuite il l'ouvrit comme il avait fait de la calèche, et semant son contenu en terre, à la pointe de la serfouette : — Il en arrivera ce qui pourra, dit-il, mais j'aurais grand besoin d'un pavillon pour me couvrir cette nuit, ne fût-il que d'une plante de pois en fleur ; d'un petit régal pour me nourrir, ne fût-il que d'une purée de pois au sucre ; et d'un lit pour me coucher, ne fût-il que d'une plume de colibri. Aussi bien, je ne saurais revoir mes parents d'aujourd'hui, tant je me sens pressé d'appétit, et courbattu de la fatigue du voyage.

Trésor des Fèves n'avait pas fini de parler, qu'il vit sourdre du sable un superbe pavillon en forme de plante de pois, qui monta, grandit, s'épanouit au loin, s'appuya d'espace en espace, sur dix échalas d'or, se répandit de toutes parts en gracieuses tentures de feuillage parsemées de fleurs de pois, et s'arrondit en arcades innombrables, dont chacune supportait à la clef de son cintre un riche lustre de cristal chargé de bougies musquées. Tout le fond des arcades était garni de glaces de Venise, d'une hauteur démesurée, qui n'avaient pas le moindre défaut, et qui réfléchissaient les lumières à éblouir d'une lieue la vue d'un aigle de sept ans.

Sous les pieds de Trésor des Fèves, une feuille de pois, tombée d'accident de la voûte s'élargit en magnifique tapis diapré, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'une multitude d'autres. Bien plus, ce tapis était bordé de guéridons, de bois d'aloès, et de sandal, qui semblaient prêts à s'affaisser sous le poids des pâtisseries et des confitures, ou sur lesquels

des fruits glacés au marasquin cernaient élégamment dans leurs coupes de porcelaine surdorée une bonne jatte de purée de petits pois au sucre, marbrée à sa surface de raisins de Corinthe noirs comme le jais, de vertes pistaches, de dragées de coriandre et de tranches d'ananas.

Au milieu de toutes ces pompes, Trésor des Fèves ne fut cependant pas en peine de reconnaître son lit, c'est-à-dire la plume de colibri qu'il avait souhaitée, et qui scintillait dans un coin, comme une escarboucle tombée de la couronne du Grand Mogol, quoiqu'elle fût si petite qu'on l'aurait cachée d'un grain de mil. Trésor des Fèves pensa d'abord que ce sommier répondait peu au reste des commodités du pavillon ; mais à mesure qu'il regardait la plume de colibri, elle se mit à foisonner tellement qu'il eut bientôt des plumes de colibri à la hauteur de la main, couchette de molles topazes, de flexibles saphirs et d'opales élastiques, où un papillon aurait enfoncé en s'y posant. — Assez, dit Trésor des Fèves, assez, plume de colibri ! je dormirai trop bien comme cela.

Mais Trésor des Fèves, en regardant à son réveil une pendule qui marquait le quantième des années, s'aperçut qu'il avait vieilli de six ans.

A la pensée que ses vieux parents devaient être morts et Fleur des Pois mariée, il tombe par terre d'accablement et de douleur.

Quand il se releva, tout l'aspect de la plaine était changé. C'était jusqu'à l'horizon une mer sans bornes de brume ou de riante verdure, sur laquelle se roulaient comme des flots confus, au petit souffle des brises, de blanches fleurs à la carène de bateau et aux ailes de papillon, lavées de violet comme celles des fèves, ou de rose comme celle des pois ; et quand le vent courbait ensemble tous leurs fronts ondoyants, toutes ces nuances se confondaient dans une nuance inconnue, qui était plus belle mille fois que celle des plus beaux parterres.

Trésor des Fèves s'élança, car il avait tout revu, le champ agrandi, la chaumine embellie, son père et sa mère vivants, et qui accouraient au-devant de lui, bien qu'un peu cassés, de toute la force de leurs jambes, pour lui apprendre comment,

depuis le jour de son départ, ils n'avaient jamais manqué de recevoir de ses nouvelles tous les soirs avec quelques gracieusetés qui ameilleuraient leur vie, et de bonnes espérances de retour qui les avaient sauvés de mourir.

Trésor des Fèves, après les avoir tendrement embrassés, leur donna ses bras pour l'accompagner à son palais. A mesure qu'ils en approchaient, le vieux et la vieille s'ébahissaient de plus en plus, et Trésor des Fèves aurait craint de troubler leur joie. Il ne put cependant s'empêcher de dire en soupirant : Ah ! si vous aviez vu Fleur des Pois ? Mais il y a six ans qu'elle est mariée !

— Et que je suis mariée avec toi, dit Fleur des Pois en ouvrant la grille à deux battants. Mon choix était fait alors, t'en souvient-il ? Entrez ici, continua-t-elle en baisant le vieux et la vieille qui ne pouvaient se lasser de l'admirer, car elle était aussi grandie de six ans, et l'histoire indique par là qu'elle en avait seize. — Entrez ici chez votre fils : c'est un pays d'âme et d'imagination où l'on ne vieillit plus et où l'on ne meurt pas.

Il était difficile d'apprendre une meilleure nouvelle à ces pauvres gens.

Les fêtes du mariage s'accomplirent dans toute la splendeur requise entre de si grands personnages, et leur ménage ne cessa jamais d'être un parfait exemple d'amour, de constance et de bonheur.

C'est ainsi que finissent les contes de fées.

NOUVELLES

INÈS DE LAS SIERRAS

Trois officiers français Sergy, Boutraix, l'auteur de ce conte et un comédien du nom de Biscara arrivant à Barcelone un jour de foire aux chevaux, osent bien, les auberges étant pleines, aller passer la nuit dans un vieux château abandonné des environs, le château de Ghismondo. Le muletier Estevan leur raconte, chemin faisant, la terrible légende à laquelle cet endroit avait donné créance dans l'esprit populaire.

— Ce malheureux Ghismondo, dit-il, — et, se reprenant aussitôt comme s'il craignait d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — malheureux en effet, continua-t-il, pour avoir attiré sur lui l'inexorable colère de Dieu, car je ne lui veux d'ailleurs aucun mal !... Gismondo était à vingt-cinq ans le chef de famille de Las Sierras si renommé en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près ; mais l'année au juste est mentionnée dans les livres. C'était un beau et brave cavalier libéral, gracieux, longtemps bienvenu de tous, mais trop enclin à de méchantes compagnies, et qui ne sut pas se conserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit dans ses déportements, et qu'il se ruina presque entièrement par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu fort imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui était le seul débris de son riche patrimoine. Content d'échapper dans cette retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissaient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avaient porté trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la

fortifier, et il s'y confina pour le reste de ses jours, avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'âme avait devancé les années ; leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d'armes qui avaient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource était de s'associer à leur fortune. Une des premières expéditions de Ghismondo eut pour objet de se procurer une compagne, et, semblable à l'infâme oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa propre victime. Quelques-uns disent qu'Inès de Las Sierras, c'était le nom de sa nièce, souscrivit en secret à son enlèvement.

Qui pourra jamais expliquer les mystères du cœur des femmes ?

Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expéditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à ce rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auraient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avait suppléé par des impôts levés sur les passants, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de son château devinrent en peu de temps redoutables.

— N'est-ce que cela ? dit Boutraix. Ce que tu viens de dire est partout. C'était un des résultats nécessaires de la féodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage.

— Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, reprit l'*arriero*. La douce Inès, qui avait reçu une éducation chrétienne, fut tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grâce. A l'instant où l'heure de minuit vient de rappeler aux fidèles la naissance du Sauveur, elle pénétra contre son usage, dans la salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissaient sur leurs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étaient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtiments éternels qui en seraient la suite ; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguère encore avait battu

pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentiments humains. C'était, mes seigneurs, une entreprise au-dessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compagnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein.

— Le monstre, s'écria Sergy, aussi ému que s'il avait entendu le récit d'une histoire véritable.

— Cet incident horrible, continua Estevan, ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte ; et il était trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Ils emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, le cadavre dans son linceul.

Mais la vengeance céleste, poursuivit Estevan après une pause assez solennelle, mais l'infaillible justice de Dieu n'avait pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obscurcissaient la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissante d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui allait tomber ; mais pâle, ensanglantée, traînant le long habit des morts, et déployant vers lui une main flamboyante qu'elle vint imposer lourdement sur son cœur, à l'endroit même qu'elle avait inutilement pressé quelques heures auparavant. Lié par une puissance irrésistible, Ghismondo tenta en vain de se soustraire à l'effroyable apparition. Ses efforts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissements sourds et confus. L'implacable main restait clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûlait, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où disparut le fantôme. Ses complices reçurent la même visite et subirent le même supplice.

Le lendemain, et tous les lendemains qui le suivirent pendant une année presque éternelle, les trois maudits se trouvèrent au jour en s'interrogeant du regard sur le songe qu'ils avaient fait, car ils n'osaient se parler ; mais la communauté du péril et du gain les appelait bientôt à de nouveaux crimes ;

la licence de la nuit les appelait à de nouvelles orgies qu'ils prolongeaient davantage ; et l'heure du sommeil leur était redoutable ; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûlait toujours.

Revint enfin l'anniversaire du 24 décembre (c'est aujourd'hui, mes seigneurs !) et le repas du soir les réunissait comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnait à Mattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève dans la galerie du château : Me voila ! criait Inès, c'était elle. Ils la virent entrer, rejetant son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnement et de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivants ; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé, mais tout à coup sa main flamboya comme dans les mystères de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, l'écuyer et le page. Alors tout fut fini pour cette vie passagère, car leur cœur calciné avait fini de se réduire en cendres, et il ne renvoya plus de sang à leurs veines. Il était trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du festin ; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendemain, personne ne se réveilla.

Sergy avait paru profondément préoccupé pendant tout le récit, parce que les idées qu'il faisait naître se rapportaient à la matière ordinaire de ses rêveries ; Boutraix poussait de temps à autre un soupir expressif, mais qui n'exprimait guère que l'impatience et l'ennui ; le comédien Bascara murmurait entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui semblaient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de l'*arriero*, et un mouvement souvent renouvelé de sa main me fit soupçonner qu'il défilait les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admirais ces lambeaux poétiques de la tradition qui venaient se coudre naturellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que l'imagination éclairée par le goût ne dédaignerait pas toujours.

— Ce n'est pas tout, reprit Estevan, et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre

dangereux projet. Depuis la mort de Ghismondo et des siens, son détestable repaire, devenu odieux à tous les hommes, est resté en partage au démon. La route même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevoir. On sait seulement, à n'en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre à minuit (mes seigneurs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure), les croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer dans ces terribles secrets savent qu'alors le chevalier, l'écuyer et le page reviennent du sein des morts prendre place à l'orgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès, dans son linceul qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée Inès, qui boit et mange, qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant à chaque fois qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune fille leur montre sa blessure encore ouverte, les touche au cœur de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de l'enfer !

Les voyageurs arrivés et installés dans une salle délabrée du vieux château passent la nuit à y faire bonne chère.

— Minuit ! messieurs, minuit ! et Inès de Las Sierras n'est pas venue !

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un éclat de rire.

— Tête et mort ! dit Boutraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon ; — quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rouge bord à la santé de notre demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance !

— A Inès de Las Sierras ! cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras ! répétai-je en rapprochant mon verre à demi-vide de leurs verres déjà pleins.

— Me voilà ! cria une voix qui partait de la galerie des tableaux.

— Hein ? dit Boutraix en se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise ; mais qui l'a faite ?

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

— Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà ! me voilà ! reprit la voix. Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo !

— C'est une voix de femme, et de jeune femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main gauche sur la garde de nos épées et s'assit à la place d'Inès.

— Me voilà ! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban.

Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

— C'est une femme en effet, repris-je à demi-voix ; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera le mystère, s'il peut s'expliquer.

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous avait oubliés tout à fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais pas été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle ; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une

minute auparavant sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe ; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans ; mais les passions, le malheur — ou la mort — avaient imprimé à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux.

— Eh quoi ! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée ? Vous ne pensiez à mon arrivée, qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agréments alarme-t-elle la gaieté ? Le monde aurait-il changé à ce point depuis que j'en suis sortie ?

— Pardonnez, madame, répondit Sergy ; tant d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, repris-je aussitôt. Les sentiments que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter en nous un étonnement passager dont nous avons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne pouvait nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis si longtemps perdu leurs habitants, et ce lieu sauvage, cette heure avancée de la nuit, ce désordre inaccoutumé des éléments ne nous permettaient pas de l'espérer. Vous serez sans doute bienvenue, madame, partout où vous daignerez pa-

raître ; mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, qu'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de parler.

— Mon nom ? reprit-elle vivement ; ne le savez-vous pas ? Dieu m'est témoin que je ne suis venue qu'à votre appel !...

— A notre appel ! dit Boutraix en balbutiant et couvrant son visage de ses mains.

— En vérité, continua-t-elle en souriant, et je connais trop les bienséances pour en agir autrement. Je suis Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras ! cria Boutraix, plus consterné que s'il avait vu la foudre tomber auprès de lui. O justice éternelle !

Je la regardais fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahît la feinte et le mensonge.

— Madame, lui dis-je en affectant un peu plus de calme que je n'en avais réellement, les déguisements sous lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peut-être assez malséants pour ce saint jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hospitalité discrète et respectueuse ; nous nous prêterons même volontiers à reconnaître en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d'esprit, autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d'éclat qu'elle n'en eût jamais ; c'est le plus sûr de tous les prestiges ; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie, n'aurait pu être arraché à notre crédulité.

— Je suis loin de lui demander un pareil effort, répondit Inès avec dignité ; mais qui pourrait me contester le titre que je prends dans la propre maison de mes pères? Oh ! continua-t-elle en s'animant par degrés, j'ai payé assez cher ma première faute pour croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expiation ; mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourments qui me dévorent, si le nom d'Inès de Las Sierras n'est pas mon nom ! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès ! Quel

intérêt aurais-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher, et de quel droit repousseriez-vous l'aveu assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié ?...

Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours croissante, pendant que Boutraix, qui avait depuis quelque temps la tête appuyée sur ses bras accoudés, la laissait lourdement tomber sur la table.

— Tenez, seigneur ! dit-elle en arrachant de son bras un carcan d'or à demi rongé par les années, et en le jetant dédaigneusement devant moi, voilà le dernier présent de ma mère, et le seul joyau de son héritage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobre de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissements de la populace.

Les trois montagnes de sinople y étaient incrustées en fines émeraudes, et le nom de *Las Sierras*, gravé en vieilles lettres, s'y lisait distinctement encore sous la rouille du temps.

Je relevai le bracelet avec respect, et je lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d'exaltation où était parvenu son esprit, elle ne me remarqua point.

— S'il vous fallait d'autres preuves, reprit-elle avec une sorte de délire, le bruit de mes malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous ? Voyez ! ajouta-t-elle en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. C'est là que le poignard m'a frappée !

— Malheur ! malheur! cria Boutraix en soulevant sa tête, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil.

— Les hommes ! les hommes ! dit Inès du ton d'un mépris amer, ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur !...

Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pour rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émotion était à son comble, et je comprenais trop bien son ivresse pour la condamner.

Un nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu,

plus triste que le premier. Abandonnés, chacun de notre côté, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une terreur irréfléchie qui était devenue incapable de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisait les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation de ces hauts mystères sur lesquels je craignais de m'être formé, par le passé, des opinions téméraires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux que la mort a saisies au milieu de la vie, et dont les traits réfléchissent pour toujours l'expression du sentiment passager dans lequel elle les a surprises. La physionomie d'Inès paraissait beaucoup plus animée ; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchaînement inexplicable d'idées lui faisait prendre tour à tour, comme sous l'empire d'un songe, il aurait été impossible de déterminer celle qui la dominait, quand elle prit la parole en riant :

— Je ne me rappelle pas, dit-elle, ce que je vous priais de m'expliquer tout à l'heure, mais vous savez bien que ma pensée ne veut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aimais, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la faiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnez-moi d'avoir oublié trop longtemps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, ajouta-t-elle en se levant avec une grâce infinie et en nous présentant son verre, Inès de Las Sierras vous salue à son tour. A vous, noble chevalier ! le ciel vous soit favorable dans vos entreprises ! à vous, écuyer mélancolique, dont quelque peine secrète altère la gaîté naturelle ! puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange ! à vous, beau page, dont la tendre langueur annonce une âme occupée de soucis plus doux ! puisse l'heureuse femme qui a fixé votre amour y répondre par un amour digne de vous ; et si vous n'aimez pas encore, puissiez-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime ! à vous, mes seigneurs !...

— Oh ! j'aime et j'aime pour toujours ! s'écria Sergy. Qui pourrait vous avoir vue et ne pas vous aimer ? A Inès de Las Sierras ! à la belle Inès !

— A Inès de Las Sierras ! répétais-je en me levant de mon fauteuil.

— A Inès de Las Sierras ! murmura Boutraix sans changer de place et pour la première fois de sa vie, il porta une santé solennelle sans boire.

— A vous tous ! reprit Inès en rapprochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser.

Sergy s'en saisit, et y plongea une lèvre ardente ; je ne sais pourquoi j'aurais voulu le retenir, comme si j'avais pensé qu'il y bût la mort.

Quant à Boutraix, il était retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorbait toute son âme.

— Voilà qui est bien, dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Sergy, et en posant de temps à autre sur son cœur une main aussi incendiaire que celle dont nous avait parlé la légende d'Estevan. — Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux ! Ne pensez-vous pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique ?...

— Oh ! dit Boutraix, qui ne pouvait presque plus articuler autre chose, chanterait-elle ?...

— Chantez, chantez ! répondit Sergy en passant des doigts frémissants dans les cheveux d'Inès : c'est votre Sergy qui vous en prie.

— Je le veux bien, reprit Inès ; l'humidité des ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvait autrefois belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une *tertulia* bachique, où devraient ne résonner que des airs joyeux. Attendez, continua-t-elle en élevant ses yeux célestes vers la voûte et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance de la *Nina Matada*, qui sera nouvelle pour vous comme pour moi, car je la composerai en chantant.

Un cri d'enthousiasme succéda au chant d'Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but. Je remplis de nouveaux les verres, et je saluai Inès.

— Hélas dit-elle, je ne sais plus chanter, ou bien cette

salle a trahi ma voix. Autrefois il n'y avait pas un atome de l'air qui ne me répondit, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces harmonies toutes-puissantes que j'interrogeais, qui se mariaient à mes paroles, quand j'étais heureuse et aimée. O Sergy ! continua-t-elle en le regardant avec tendresse, il faut être aimée pour chanter !...

— Aimée ! cria Sergy en couvrant sa main de baisers, adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse ! S'il ne faut que le sacrifice sans réserve d'un cœur, d'une âme, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chante, Inès, chante encore, chante toujours !

— Je dansais aussi, reprit-elle en appuyant languissamment sa tête sur l'épaule de Sergy ; mais comment danser sans instrument ? — Merveille ! ajouta-t-elle tout à coup. Quelque démon favorable a glissé des castagnettes dans ma ceinture... Et elle les dégagea en riant.

— Jour irrévocable de la damnation, dit Boutraix, vous voilà donc venu ! Le mystère des mystères est accompli ! Le jugement dernier s'approche ! Elle dansera !...

Pendant que Boutraix achevait de parler, Inès s'était levée et débutait par des pas graves et lentement mesurés, où se déployaient avec une grâce imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeait de place et qu'elle se montrait sous des aspects nouveaux, notre imagination s'étonnait, comme si une belle femme de plus avait apparu à nos regards, tant elle savait enchérir sur elle-même dans l'inépuisable variété de ses poses et de ses mouvements. Ainsi, par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles langueurs de la volupté, puis au délire de la joie, puis je ne sais à quelle extase plus délirante encore, et qui n'a point de nom ; puis elle disparaissait alors dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'affaiblissait en proportion de son éloignement, et diminuait, diminuait toujours jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'entendre en cessant de la voir ; puis il revenait de loin, s'augmentait par degrés, éclatait tout à fait quand elle reparaissait subitement sous des torrents de lumière à l'endroit où elle était le moins attendue ; et alors elle se

rapprochait au point de nous effleurer de sa robe, en faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées qui babillaient comme des cigales, et en jetant çà et là, au travers de leur fracas monotone, quelques cris perçants, mais tendres, qui pénétraient l'âme. Ensuite, elle s'éloignait encore, s'enfonçant à demi dans l'ombre, paraissant et disparaissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos yeux, et cherchant à se laisser voir ; et ensuite on ne la voyait plus, on ne l'entendait plus, on n'entendait plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt ; et nous restions éperdus, palpitants d'admiration et de crainte, en attendant le moment où son voile, emporté par le mouvement de la danse, viendrait flotter et s'éclairer à la lumière des flambeaux, où sa voix nous avertirait du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisait vibrer en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenait, elle tournait sur elle-même, comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle s'élançait de la terre, comme s'il avait dépendu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendait, comme s'il avait dépendu d'elle de n'y pas toucher ; elle ne bondissait pas sur le sol ; vous auriez cru qu'elle ne faisait qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avait défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête, penchée avec l'expression d'une caressante impatience, et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paraissaient nous implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allais y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens.

— Reste, lui dit-il, ou je meurs !...

— Je pars, répondit-elle, et je meurs si tu ne viens !... Ame d'Inès, ne viendras-tu pas ?

Elle tomba demi-assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avait décidément cessé de nous voir.

— Ecoute, Sergy, continua Inès. En sortant de cet appartement, tu verras à ta droite un corridor long, étroit, obscur. (Je l'avais remarqué en entrant.) Tu le suivras longtemps avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche, marche toujours ! Tu ne te rebuteras pas des détours infinis qu'il doit

présenter à ta vue ; il n'y a pas moyen de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage vers les souterrains. Il en manque quelques-uns ; mais l'amour franchit aisément ces obstacles qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une faible femme. Marche, marche toujours ! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux, encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont depuis longtemps mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j'habite, je les enverrai aux créneaux avec tous leurs petits. Marche, marche toujours ! Mais, viens, et ne tarde pas... Viendras-tu ?

— Si j'irai ! s'écria Sergy. Oh ! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout !...

— Qui m'aime me suive, répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant.

Au même instant, elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus ; l'obscurité des parties éloignées de la salle nous l'avait cachée déjà pour toujours.

Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, était venu me seconder. Bascara lui-même se leva.

— Monsieur, dis-je à Sergy, comme votre aîné, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas !

Dans la seconde partie du conte, nous apprenons que cette apparition n'était autre que la fameuse chanteuse et danseuse Pedrina, dernière descendante dee Las Sierras, qui devenue folle, s'était pendant quelque temps réfugiée dans le château abandonné de ses aïeux.

FRANCISCUS COLUMNA

François Colonna, dernier descendant des Sciarra Colonna, pauvre orphelin, recueilli par un peintre célèbre dont il se montre déjà le digne élève, aime d'amour Polia, riche héritière des Poli de Trévise. A Venise, pendant les fêtes du carnaval, il a, pendant une promenade en gondole, un suprême entretien avec Polia.

La société ne permettant pas une telle mésalliance, François Colonna se réfugie dans un couvent où il s'adonne à la peinture et à la poésie. Quant à Polia, elle passera ses jours dans la solitude, loin de la société des hommes.

Le lendemain, Polia était à Trévise. Trois jours après, on sonnait au couvent des dominicains ce glas emblématique qui annonce la profession d'un nouveau religieux et sa mort éternelle au monde. Polia passa la journée dans son oratoire.

Francesco se soumit facilement à sa nouvelle destinée. Quelquefois il regardait son entretien avec Polia comme un rêve ; mais, plus souvent, il s'en retraçait les moindres détails avec un enthousiasme d'enfant, et il allait jusqu'à se féliciter d'avoir inspiré, dans son malheur, un amour qui ne craignait pas du moins les vicissitudes de la fortune et de l'âge. Il s'accoutuma en peu de jours à partager son temps entre les devoirs du religieux et les loisirs laborieux de l'artiste, peignant tantôt ces fresques pures et naïves qu'on admire encore dans le couvent des dominicains, quoique l'orgueilleuse insouciance de l'art moderne les ait laissé dégrader, tantôt rassemblant dans un livre, objet favori de ses études, toutes les impressions de son génie, et surtout de son amour. Il avait pris pour cadre de cet ouvrage vaste et bizarre, où il espérait revivre tout entier, la forme un peu vague d'un songe, et rien n'était plus propre, selon lui, à représenter, dans sa confusion apparente, l'enchaînement fortuit des idées d'un solitaire abandonné à sa pensée. On sait qu'à la faveur d'un des rares moments où il lui était permis d'échanger avec Polia quelques tendres paroles, il avait reçu l'assurance qu'elle accepterait la dédicace de cet

étrange poème,et il nous apprend lui-même qu'elle l'aida de ses conseils. C'est ainsi qu'il renonça tout à fait à la langue vulgaire dans laquelle il l'avait conçu et commencé (*lasciando il principiato stilo*), pour s'y livrer à cette langue savante où il n'eut ni modèles ni imitateurs, et que lui fournissaient au courant de la plume ses doctes préoccupations d'antiquaire. Une année s'était écoulée dans ces doux travaux mêlés de douces illusions, et Francesco venait de mettre la main à son ouvrage, quand la nouvelle la plus accablante qui pût navrer son cœur franchit les murailles des dominicains. Le jeune Antonio Grimani, depuis amiral et doge de la république, mais déjà le plus brillant de ses nobles et la plus haute de ses espérances, venait de demander la main de Polia, et on ajoutait que la main de Polia lui avait été accordée.

C'était le jour où Francesco devait présenter son livre à Polia. Il se raffermit sous le coup qui venait de le frapper, se rendit au palais et s'arrêta sur le seuil de l'appartement : « Venez, mon frère, dit Polia en l'apercevant ; venez nous communiquer ces secrètes merveilles de votre art, trésor que l'humilité chrétienne refuse au monde, et dont nous devons seule obtenir la confidence. » En même temps elle éloigna du geste ses femmes et ses gens, et Francesco resta seul devant elle.

Ses jambes défaillirent sous lui, une sueur froide inonda son front, ses artères battirent avec violence, son sein se gonfla comme s'il allait éclater.

Polia releva ses yeux du manuscrit sur le moine. La pâleur de Francesco, l'auréole sanglante qui ceignait ses yeux épuisés de larmes, le tremblement convulsif de ses mains livides et pendantes, lui révélèrent ce qui se passait dans le cœur de son amant. Elle sourit avec fierté.

« — Vous avez entendu parler, lui dit-elle, de mon prochain mariage avec le prince Antonio Grimani ?

« — Oui, madame, répondit Francesco.

« — Et, qu'avez-vous pensé, Francesco, de cette alliance ?...

« — Qu'aucun homme n'est digne d'en contracter une telle avec vous, mais que le prince Antonio y avait plus de droits que personne, et qu'elle paraît remplir les vœux de Venise... et les vôtres. Puisse-t-elle être heureuse à jamais !

« — Je l'ai refusée ce matin », reprit Polia.

Francesco la regarda, comme pour chercher dans les yeux de Polia si sa bouche n'avait pas trahi sa pensée.

« — Vous savez mieux que personne, continua Polia, que ma foi est engagée ailleurs, et qu'elle l'est irrévocablement ; mais je dois excuser vos soupçons, car la vôtre m'est assurée par le serment qui vous lie aux autels, et je ne vous ai jamais donné une pareille garantie. — Ecoutez, Francesco. — C'est demain l'anniversaire du jour qui a reçu vos premiers vœux, et c'est dans le dernier office du matin que vous les rendrez plus indissolubles et plus sacrés encore en les renouvelant devant le Seigneur. Avez-vous, depuis un an, changé de manière de penser sur la nature et la nécessité de ce sacrifice ?

« — Non, non, Polia ! s'écria Francesco en tombant à genoux.

« — C'est assez, poursuivit Polia. Je n'ai pas plus varié que vous. J'assisterai demain au dernier office du matin, et je m'y associerai de toutes les puissances de mon âme au vœu que vous allez répéter, afin que vous sachiez désormais, Francesco, qu'entre le cœur de Polia et l'inconstance, il y a aussi le parjure et le sacrilège. »

Francesco essaya de répondre ; mais, quand les paroles arrivèrent à ses lèvres, Polia avait disparu.

Le jeune moine eut presque autant de peine à supporter sa joie que son infortune,. Il sentit qu'il n'avait plus assez de force pour être heureux, car le ressort de sa vie, usé par tant d'émotions contraires, était près de se rompre.

Le lendemain, au dernier office du matin, quand les religieux entrèrent dans le chœur, Polia était assise à sa place ordinaire, au premier rang des bancs de la noblesse. Elle se leva et alla s'agenouiller au milieu des pavés de la grande nef.

Francesco l'avait aperçue. Il renouvela ses vœux d'une voix assurée, redescendit les degrés de l'autel, et se prosterna sur le parvis. Au moment de l'élévation, il s'y coucha tout entier, en jetant ses mains croisées au-devant de sa tête.

L'office achevé, Polia sortit de l'église ; les moines passèrent les uns après les autres, avec une profonde génuflexion, devant le sanctuaire ; mais Francesco ne quitta point sa position, et personne n'en fut étonné, car on l'avait vu souvent pro-

longer ainsi dans une extase immobile, la durée de la prière.

A l'office du soir, Francesco n'avait pas changé d'attitude. Un jeune frère descendit des stalles, s'approcha, se pencha vers lui et prit une de ses mains dans la sienne, en le tirant vers lui pour le rappeler aux devoirs accoutumés ; puis se releva, se signa, regarda le ciel, et, se tournant vers les moines assemblés : « Il est mort ! » dit-il.

Cet événement, un de ceux qui s'effacent si vite dans la mémoire d'une génération nouvelle, datait de plus de trente et un ans, quand par une soirée de l'hiver de 1498, une gondole s'arrêta devant la boutique d'Aldo Pio Manucci, que nous appelons l'*Ancien*. Un instant après, on annonça dans l'étude du savant imprimeur la visite de la princesse Hippolita Polia, de Trévise. Aldo courut au-devant d'elle, l'introduisit, la fit asseoir et resta frappé d'admiration et de respect devant cette beauté célèbre, qu'un demi-siècle d'existence et de douleurs avait rendue plus solennelle, sans rien ôter à son éclat.

« Sage Aldo, lui dit-elle, après avoir fait déposer sur sa table un sac de deux mille sequins et un riche manuscrit, comme vous serez, aux yeux de la postérité la plus reculée, le plus docte et le plus habile imprimeur de tous les âges, l'auteur du livre que je vous confie laissera la renommée du plus grand peintre et du plus grand poète de notre siècle qui s'éteint. Seule dépositairre de ce trésor, que je réclamerai quand votre art l'aura reproduit, je n'ai pas voulu priver tout à fait de sa possession les esprits favorisés du ciel qui savent goûter les conceptions du génie ; mais j'ai attendu, pour en multiplier les copies, le moment où je pourrais les demander à des presses immortelles. Vous savez maintenant, sage Aldo, ce que j'espère de vous : un chef-d'œuvre digne de votre nom et capable d'en perpétuer à lui seul la mémoire dans tout l'avenir. Quand cet or sera épuisé, j'en fournirai d'autre. » Ensuite Polia se leva et s'appuya des deux mains sur les femmes qui l'avaient accompagnée. Aldo la suivit jusqu'à sa gondole, en lui témoignant sa soumission par des gestes respectueux, mais sans lui adresser la parole, parce qu'il n'ignorait pas que, retirée depuis plus de trente ans dans une sollitude inviolable, elle avait renoncé au commerce et à la conversation des hommes.

Le livre dont il est question ici est intitulé : *la Hypneroto-*

machia di Poliphilo, cioè pugna d'amore in sogno, c'est-à-dire *les Combats d'amour en songe,* et non pas *le Combat du sommeil et de l'amour,* comme traduit M. Ginguené, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie.* Nous ne prétendons pas, Dieu nous en garde, conclure de là que M. Ginguené, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie,* ne savait pas l'italien. Nous avons plus d'indulgence pour les distractions du talent.

ROMANS

JEAN SBOGAR

Madame Alberti et sa sœur Antonia restées seules après la mort de leur mari et de leur père, se décident à quitter le château de Monteleone pour Trieste, craignant d'avoir à souffrir un jour des exploits du brigand Jean Sbogar.

LES BRIGANDS

L'Istrie, successivement occupée et abandonnée par des armées de différentes nations, jouissait d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple faible goûte entre deux conquêtes. Les lois n'avaient pas encore repris leur force, et la justice suspendue semblait respecter jusqu'à des crimes qu'une révolution pouvait rendre heureux. Dans les grandes anxiétés politiques, il y a une sorte de sécurité attachée à la bannière des scélérats ; elle peut devenir celle de l'Etat et du monde, et les hommes mêmes qui se croient vertueux la respectent par prudence. La multiplicité des troupes irrégulières levées au nom de l'indépendance nationale et presque à l'insu des rois, avait familiarisé les citoyens avec ces bandes armées qui descendaient à tout moment des montagnes, et qui se répandaient de là sur tous les bords du golfe. Presque toutes étaient animées des sentiments les plus généreux, conduites par le dévouement le plus pur ; mais par derrière elles se formaient du rebut de ces hommes violents, pour qui les désordres de la politique ne sont qu'un prétexte, une ligue redoutable à tous les gouvernements et désavouée de tous. Ennemie décidée des forces sociales, elle tendait ouvertement à la destruction de toutes les institutions établies. Elle proclamait la liberté et le bonheur, mais elle marchait accompa-

gnée de l'incendie, du pillage et de l'assassinat. Dix villages fumants attestaient déjà les horribles progrès des *Frères du bien commun.* C'est ainsi que s'était nommée d'abord, avant de se mettre au-dessus de toutes les lois, la troupe sanguinaire de Jean Sbogar.

Les brigands avaient paru à Santa-Croce, à Opschina, à Materia ; on assurait qu'ils occupaient même le château de Duino, et que c'était du pied de ce promontoire qu'ils se jetaient, à la faveur de la nuit, comme des loups affamés, sur tous les rivages du golfe, où ils portaient la désolation et la terreur. Les peuples épouvantés se précipitèrent bientôt sur Trieste. La *casa Monteleone* surtout était loin d'être un asile sûr. Un bruit s'était répandu qu'on avait vu Jean Sbogar lui-même errer, au milieu des ténèbres, sous les murailles du château. La renommée lui donnait des formes colossales et terribles. On prétendait que des bataillons effrayés avaient reculé à son seul aspect. Aussi n'était-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnaient. Le vulgaire le faisait petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disaient qu'il descendait de Scanderberg, le Pyrrhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui sont toujours amoureux de merveilles, ornaient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers ; mais on s'accordait à avouer qu'il était intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avait acquis le crédit d'une tradition des temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans celles d'un âge avancé, on l'appelait le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avait passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement.

Madame Alberti, qu'une imagination facile à ébranler disposait à accueillir les idées de Jean Sbogar depuis le moment où le nom de cet homme avait frappé ses oreilles pour la première fois, ne tarda pas à sentir la nécessité de quitter la *casa Monteleone* pour Trieste ; mais elle cacha ses motifs à Antonia, dont elle redoutait la sensibilité. Celle-ci avait entendu parler aussi des *Frères du bien commun* et de leur capi-

taine ; elle avait pleuré sur les crimes dont ils se rendaient coupables, quand le récit lui en était parvenu ; mais cette impression laissait peu de traces dans son esprit, parce qu'elle comprenait mal les méchants : il semblait qu'elle évitât de penser à eux pour n'être pas forcée de les haïr. Ce sentiment passait la mesure de ses forces.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique qui serrerait le cœur si l'imagination n'était pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride, embrassé par la mer ; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison ; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins, qui embaument l'air et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent aux voyageurs qui traversent le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres, dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué, dans un espace de peu d'étendue, plus de beautés faites pour séduire. Le Bosquet joint souvent même à tous ces charmes celui de la solitude ; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un cap, et sa lunette fixée sur l'horizon son plaisir est de chercher une voile éloignée, et, depuis le *Farnedo*, on n'aperçoit pas la mer. Madame Alberti y conduisait souvent son Antonia, parce que là, seulement, elle trouvait le tableau d'un monde étranger à celui où sa pupille

avait vécu jusqu'alors, et capable d'exciter dans sa jeune imagination le désir des sensations nouvelles. Pour une âme vive, le *Farnedo* est à mille lieues des villes ; et madame Alberti cherchait à développer en Antonia cet instinct de l'immensité qui atténue les impressions locales, et qui les rend moins durables et moins dangereuses. Elle avait déjà assez d'expérience de la vie pour savoir qu'être heureux ce n'est que se distraire.

La fête du Bosquet des chênes avait d'ailleurs le charme le plus piquant pour madame Alberti. Elevée comme un homme dont on veut faire un homme instruit, elle connaissait les poètes, et avait rêvé souvent ces danses d'Arcadie et de Sicile qui ont tant d'agréments dans leurs vers. Elle se les rappelait, au costume près, en voyant le berger istrien dans son habit flottant et léger, chargé de nœuds et de rubans, sous son large chapeau couronné de bouquets de fleurs, soulever en passant et remettre sur le gazon la jeune fille qui lui échappe, la tête voilée, sans avoir été reconnue, et qui se perd, dans un autre groupe, au milieu de ses compagnes, semblables entre elles. Souvent une voix s'élève tout à coup parmi les danseurs, celle d'un aventurier des Apennins, qui chante quelques strophes de l'Arioste ou du Tasse : c'est la mort d'Isabelle ou celle de Sophronie ; et chez cette nation qui jouit de toutes ses émotions, et qui est fière de toutes ses erreurs les illusions d'un poète sont des autorités qui demandent des larmes. Un jour, comme Antonia pénétrait à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connaissait point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenait régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archet grossier et qui en tirait un son rauque et monotone, mais très bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantait en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exilait de leur pays ; il improvisait des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Macarsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages ; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe ; de la belle Epidaure, toute couverte de lauriers-roses ; et de Salone, que Dioclétien préfé-

rait à l'empire du monde. A sa voix, les spectateurs d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressaient en sanglotant ; car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussaient des cris aigus, d'autres ramenaient contre eux leurs femmes et leurs enfants ; il y en avait qui embrassaient le sable et qui le broyaient entre leurs dents,comme si on avait voulu les arracher aussi à leur patrie. Antonia, surprise, s'avançait lentement vers le vieillard, et, en le regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il était aveugle comme Homère. Elle chercha sa main pour y déposer une pièce d'argent percée, parce qu'elle savait que ce don était précieux aux pauvres Morlaques, qui en ornent la chevelure de leurs filles. Le vieux poète la saisit par le bras et sourit, parce qu'il s'aperçut que c'était une jeune femme. Alors, changeant sur-le-champ de mode et de sujet, il se mit à célébrer les douceurs de l'amour et les grâces de la jeunesse. Il ne s'accompagnait plus de la *guzla*, mais il accentuait ses vers avec bien plus de véhémence, et rassemblait tout ce qu'il avait de forces, comme un homme dont la raison est dérangée par l'ivresse ou par une passion violente ; il frappait la terre de sas pieds, en ramenant vivement vers lui Antonia, presque épouvantée :

— Fleuris, fleuris, s'écriait-il, dans les bosquets parfumés de Pirano, et parmi les raisins de Trieste qui sentent la rose! Le jasmin lui-même, qui est l'ornement de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs, avant qu'elle se soit ouverte, quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sécherais si tu croissais, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar.

LE LIDO A VENISE

Peu après leur installation à Trieste, les deux femmes partent pour Venise où les appellent leurs intérêts.

Vivant à l'écart de la vie mondaine, elles consacraient à la promenade leurs heures de loisir.

Cette disposition mélancolique de l'esprit qui leur était commune les éloignait des lieux publics et des plaisirs bruyants auxquels les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passait ordinairement en promenades sur les Lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la Terre-Ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimaient à se retrouver, il n'en était aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitants de Venise appellent le *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les Lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité, qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence ; le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessus de ses dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'Etat, et quand on essaye de compter à part soi les innombrables victimes d'une tyrannie inquiète et jalouse que ces cachots ont dévorées.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croirait, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monuments. Cette

idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant ; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout à coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace ; la végétation disparaît enfin tout à fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, où plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupaient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

APOLOGIE DE LA REVOLTE

Antonia s'est éprise d'un certain Lothario, dont personne ne connaît l'origine mais dont tout Venise vante la charité. Un jour que diverses personnes s'entretenaient devant Antonia du bandit Jean Sbogar, Lothario prend sa défense avec vivacité et fait le procès de la société.

— Que le coupable est malheureux sur la terre, dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour se justifier ou pour attendrir la rigueur de leur jugement ! Il ne leur paraît qu'un monstre placé tout à fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain. Il n'a été jeté au rang des vivants que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parents. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu ! qu'une pareille supposition troublerait pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine! Ah! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce qui la froissait, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes pour se faire connaître à son passage et pour en laisser une marque.

— J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario et en appuyant sa main sur son épaule.

— La pensée d'Antonia, continua-t-il, est toujours une révélation du ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvaient navrer une âme énergique ; je conçois les ravages que la passion du bien même produirait quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est des hommes turbulents par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié ; mais tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné.

Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit.

— L'homme a appartenu à deux états bien différents, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier ; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une

autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce sentiment peut être affreux par ses résultats ; il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quelques moments entre des institutions également précaires qui n'ont plus le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de la noblesse, et de devenir le partage des derniers misérables.

Eh quoi ! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point ; lorsque, arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des jongleurs hypocrites qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles ; lorsque la société, si près de sa ruine, ne repose presque plus parmi les méchants que sur des intérêts, parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est capable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière..... il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre le progrès de la mort ! Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires.

Les sociétés ordinaires le repousseraient, car il leur parlerait un langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les Etats se sera retirée tout à fait. Alors ces méprisables brigands, l'objet du dégoût et de l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels.

Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple de tous les siècles. Qui ne verrait un effet très naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation, et qui la tue pour

la rajeunir ? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens ! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu ; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer ! Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez ! Qu'étaient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé ; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les faibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressait qu'aux rois et aux dieux ? Les prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicidé. J'ai vu, dans mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat.

ETAT DE NATURE

Lothario décrit à Antonia un état de nature et une conception de la société qui montrent chez Nodier le disciple de Rousseau.

— Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux de la Société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochait hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyais les villes et les hommes qui les habitent ; car je les haïssais, sans savoir combien un jour je devais les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'était étendu ; et, reculant toujours devant ses progrès qui indignaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus qu'à

m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténégro est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il ne participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres n'a point corrompues. Je savais la langue des Monténégrins. Je m'étais entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand des besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature en avaient amené par hasard dans nos villes. Je me faisais une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui, depuis tant de siècles, ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civilisés. En effet, leur situation est telle que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils y ont trouvé la mort qu'ils allaient y porter ; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre qui jouit de la pureté de ses sentiments naturels. Il était donc difficile d'y pénétrer ; j'y parvins cependant, à la faveur de vêtements semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'était point d'ailleurs des hommes que j'allais chercher, c'était une terre indépendante où n'avait jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres droits que la paternité. J'avais mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se suffire toujours, parce que, dans quelque moment d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu l'a fait seul de son espèce. Il ne fallait à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai longtemps sur la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme, dans lequel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement me faisait voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevais de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise et dont les bienfaits suffisent à une population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissais à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance d'une famille de laboureurs affamés, et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentiments qui se succédèrent en moi ? le soleil se couchait dans la plus belle saison de l'année, il se couchait à l'extrémité d'une vallée immense qu'ombrageaient de toutes parts des bocages de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses, et que couvraient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais entourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenait, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avait flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avait rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole ; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en était qu'à ce point, ou de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtait la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devaient être terribles, et que l'étranger qui en souillait le territoire ne pouvait attendre que la mort. Mon sang bouillonnait d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se serait glacé de terreur. — Ah ! malheur au profane, m'écriai-je, qui apporterait ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avais une mère, une sœur ou une maîtresse ! Il payerait cher l'injure qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle.

Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté, et maître d'un sol fertile qui demandait à peine quelques travaux que leur facilité et leurs succès changeaient toujours en plaisir.

Mon domaine sauvage était arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de temps en temps grossi par les orages, tombait en cascade du sommet de mes rochers et allait baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiraient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissais avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons; heureux quand je ravissais l'abeille saisie tout à coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportais, réchauffée par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle avait coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne. J'en avais dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste avait développé mes forces de manière à m'étonner moi même.

J'étais heureux, je le répète, heureux parce que j'étais libre parce que j'étais sûr de l'être. et je ne connais rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantait. comme tout me mettait hors de moi dans la contemplation de la nature ! Souvent cependant j'étais tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne viendrait dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvais alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablais le monde qui possédait ce trésor inconnu de toute la haine que j'aurais portée à un rival heureux. Je rêvais avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avaient laissé tomber sur moi un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentais avec une sorte de rage qu'il serait doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie..... Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions.

Je cherchais à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui était la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettais que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se réfugier frémissantes de terreur, sous la protec-

tion de mon bras, car je les voyais partout. Je ne fréquentais point d'ailleurs les autres bergers mérésites, qui ne se fréquentaient presque pas entre eux ; mais j'en étais connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avait fait quelquefois essayer sous leurs yeux.

La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu dans lequel je vivais, et dont aucune circonstance ne m'avait fait sortir, ce qu'on rapportait surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avaient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme les hommes civilisés.

Un jour, les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. Quelques détachements aventureux vinrent y mourir. Ils étaient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau inférieur où j'habitais est à peu près inaccessible. Qu'y viendrait chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins ? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étaient morts ; nous nous le âmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avais tout fait pour mourir, car la vie me lassait ; mais je perdis la connaissance avec le sang, et on m'entraîna au loin. Cela serait fort long et fort inutile à raconter.

Le mystère de la vie du prétendu Lothario s'éclaircit à la fin du roman. Antonia et sa sœur ayant été faites prisonnières par des bandits en revenant à Trieste sont conduites au château de Duino. Mme Alberti y meurt des suites d'une blessure et Antonia expire en apprenant que celui qu'elle aimait, Lothario, n'est autre que Jean Sbogar lui-même.

THÉRÈSE AUBERT

L'action se passe au temps de la Révolution. Un jeune royaliste, Adolphe de S..., après la déroute des blancs au Mans, s'est déguisé en femme et sous le nom d'Antoinette a trouvé un refuge à Sancy, auprès de Thérèse Aubert, fille d'un président de Tribunal. Les deux jeunes gens s'aiment et Adolphe jure un amour éternel à Thérèse. Mais celle-ci, hélas! meurt bientôt de la petite vérole.

SANCY

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seule personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérissée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genévriers, et des mousses de différentes couleurs sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année ; mais, au printemps, elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout à fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes, et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones dont la tige penchée se plaît dans les lieux obscurs, sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparaît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevait une croix de pierre que l'on avait déjà ébranlée, mais que l'on n'avait pu abattre. Elle se soutenait entre les pierres auxquelles sa base était liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paraissait depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajoutait à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de saules, et qui va un

quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits coteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre les contours agrestes et cependant harmonieux se plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords semés de hameaux annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers ; spectacle consolateur qui lui fait oublier un moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison était bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altérés par les premières influences de l'hiver, manquaient à la perfection de son ensemble mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que je m'en étais faite, et qui m'avait causé une sorte d'extase. En effet, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature ; elle m'avait quelque fois étonné, elle ne m'avait pas encore ravi. Mon cœur fortement dilaté ne s'était jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création ; et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne comblait pas les désirs immenses qu'il venait de concevoir. Il prenait possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençait à découvrir ; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnait de se retrouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandait si c'était là tout ce qui lui était donné, et il palpitait d'une impatience indéfinissable qui était pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serrait, mes paupières se mouillaient de larmes, je ne sais quel murmure bruissait à mes oreilles,

quelle clarté mobile et décevante éblouissait mes yeux. Depuis plus d'un an, j'avais vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvais à l'effet de la solitude, mais je comprenais mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des désordres qui approchaient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme où elle devait cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre de Thérèse à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit, l'univers était complet.

POETIQUE ADIEU

Nous montâmes le sentier de la Croix, au-dessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignait d'être un peu malade depuis deux jours, et je craignais qu'elle ne se fatiguât ; mais le temps était si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisait à de vieilles murailles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisait en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formaient une sorte de labyrinthe et qui aboutissait de bocage en bocage à une route de traverse, il y avait, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de délassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressait, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir ! Cet endroit était couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions promis de cueillir les premières fleurs, et dont nous venions de temps en temps épier les développements, moi pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les premiers tributs de la nouvelle

saison. Depuis l'éclaircissement que j'avais été obligé de donner à Thérèse, nous ne faisions plus de ces promenades, et il y avait déjà longtemps que nous n'avions vu la butte des rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble, et recula d'un pas. Je compris son étonnement, ou pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant, je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avait coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retombaient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai ; et, comme je remarquai qu'elle hésitait : — Vois-tu, lui dis-je, les églantines sont écloses; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier ! dit-elle... Je savais bien que notre position était changée, mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse ; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours et il était cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avais dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant : — Puisque c'est toi qui les a vues, donne-moi une de ces églantines ; je la garderai toute ma vie.

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda longtemps, me regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tombaient sous ses doigts, et, à mesure que je les saisissais je les appuyais sur ses lèvres, je les reprenais après elles et je les portais sur les miennes, tout humides encore du côté que ses lèvres avaient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût ; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avais ravie, elle refusa celle que je lui présentais. — Eh quoi ! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine ! Oh ! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien ; mais je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de

la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'ailleurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir. Un jour enfin... si je ne meurs pas à la guerre, tu m'accorderas des baisers plus doux...

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres et la mit entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se brisait, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur serait court et que je n'embrasserais Thérèse qu'une fois. Son teint était animé d'une manière extraordinaire ; sa main brûlait et tremblait en même temps ; j'aurais voulu me rendre compte de mon état. Je ne savais rien, mais la pensée de la mort ne m'effrayait pas comme elle doit effrayer les autres hommes. Il me semblait que cela serait très bien.

Pendant ce temps-là, les domestiques qui nous suivaient parvinrent au bas de l'avenue ; c'était le moment de partir. Il ne restait plus qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avais donnée. Je la détachai, je l'imprimai fortement sur sa bouche, et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille... Ma vue s'obscurcit, ma poitrine se gonfla, je perdis la respiration, la connaissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi, j'étais seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelais qu'il y avait un endroit d'où le sentier de la Croix se laissait apercevoir, et que j'espérais y voir Thérèse à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs, soit que Thérèse, animée de la même pensée, se fût arrêtée dans ce court intervalle du coteau, qui paraissait de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et détournée contre moi ; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvait parvenir jusqu'à elle ; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !*... comme si elle m'avait entendu ; et lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de m'avoir quitté trop vite, quand il me restait tant de choses à lui

expliquer, à travers la distance qui nous séparait. Si elle s'était au moins assise pour que je pusse la regarder encore !... Pour moi, je n'avais pas détourné ma vue un seul instant du petit espace que je l'avais vue franchir comme une ombre. Il me semblait qu'il était impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyais toujours qu'elle reviendrait là un moment, dans la seule intention de reconnaître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'était pas avancé ; cet endroit n'était pas loin de Sancy ; elle pouvait, elle devait revenir ; il y avait d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon cœur ; toute cette place, elle l'avait parcourue, elle l'avait occupée en différents moments ; tous ces contours de la montagne, ses pas les avaient suivis. Ces arbres l'avaient couverte de leur ombre, ces rochers avaient été effleurés de ses vêtements ; le ciel même, qui faisait le fond de ce tableau où elle m'avait apparu, était d'une pureté sans mélange. Il n'y avait pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle ; c'était le ciel, la lumière, l'air qu'elle avait touché.....

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'était pas tout à fait tombé. A peu de distance, j'avais remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la tere , parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir qui s'accumulaient vers le couchant commençaient à s'étendre de mon côté, et je me plaisais à voir ces nuages colorés des derniers feux du jour se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparaître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées semblaient multiplier par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avait passé sur sa tête, elle les avait vus, elle les regardait encore ;

BIBLIOTHECA

la même idée l'occupait peut-être, et mes yeux pouvaient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouissait entre nous et qui emportait avec elle nos derniers regards. Etais-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle aurait vu ?

Comme il faisait très beau, les jeunes filles ne manquaient pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étais assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnaient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avaient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenais cependant la douceur, et je regrettais, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un temps et dans un état où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêlait à ces plaisirs, car il y avait à chaque groupe quelques jeunes hommes de mon âge qui se disputaient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les paroles de ces chansons-là, mais il me semblait qu'elles ne vibreraient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillît, tant elles me révélaient de choses charmantes. Cependant, ce n'était rien en soi, ou plutôt cela serait impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'était, si je m'en souviens, une belle qui s'était endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchaient sans la trouver. C'étaient des filles de roi chassées de leurs palais qui se réveillaient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisaient plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étaient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les lauriers sont coupés, et qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amours.

ADÈLE

Gaston de Germancé, revenu d'exil avec les émigrés et à l'encontre de la plupart d'entre eux, libéré des préjugés sociaux, ferait volontiers sa femme d'Adèle, enfant naturel. Les machinations et les calomnies de M. de Montbreuse empêcheront cette union; Adèle ne pensant qu'à échapper aux tentatives de M. de Montbreuse, se suicide en entendant frapper à la porte de la tour où la tient cachée Gaston de Germancé.

Deux lettres de Gaston à son ami Edouard éclairciront ce caractère noble et libre.

LETTRE I

Que fais-je ici, et qui s'apercevrait de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil ? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivait mon nom ? La limite de mes obligations s'étend-elle au delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles ? Je m'en irai, car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même et de se recueillir dans des méditations imposantes, loin du chaos des affaires sociales, — bien loin — sur la pointe d'un mont qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le Créateur, en produisant son univers si accompli en beauté en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains, et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentiments, a voulu nous révéler par un objet de comparaison sensible le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les jugements que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour, où, bien jeune encore, mais déjà proscrit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi

sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage qui se prolonge sur les flancs de la Dôle ; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ses rochers le bruit depuis longtemps oublié d'une voix humaine, quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de votre bras étendu vous allez toucher l'azur solide du firmament, à cet endroit il se manifeste tout à coup un spectacle si peu vulgaire qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrais te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay il y a là sur la dernière crête de la montagne une pauvre maison qui paraît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle *le chalet des Faucilles*, parce que les sentiers qui en descendaient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourbaient sur eux-mêmes comme la faucille du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *Faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et la chevrette de montagne, surprise qu'une main servile ait osé embellir sa demeure, ne se hasarde plus dans ces voies de l'homme. Elle reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée, que vous êtes longtemps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails : à vos pieds, finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité, présente l'aspect d'une mer ; — sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaud, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ; — à votre horizon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses

de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes affectant aux feux du soleil l'éclat de divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes, comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets ; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendrait pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchait avec tant de magnificence et dans un ciel si pur ! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançaient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevaient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes, et déployaient devant lui, sur tous les objets le prestige de sa lumière ; puis, devenues plus denses et plus obscures, couronnaient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie ! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir ! Je mourrai lié à la chaîne odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre ! Edouard ! qu'on ne s'en flatte pas ! Je romprais plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune !

LETTRE II

Le 9 mai.

Je ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avait roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étais plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avait d'impardonnable, d'anti-social, dans toute la force du mot, que les mésalliances morales, et qu'elles étaient extrêmement difficiles, parce qu'il

est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakespeare, ou qu'elles soient abusées assez longtemps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le triste bonheur de se détromper ; que ce qu'on appelait d'ailleurs mésalliance, dans cette acceptation générale qui se rapporte seulement à la différence des états, ne pouvait choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribuerait à une classe déterminée des facultés spéciales, ou, pour mieux dire, exclusives ; que, comme je ne savais personne qui eût poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvait par des titres ou s'acquérait par des privilèges, je ne voyais pas pourquoi on interdirait à un homme sensible et délicat le droit de chercher, partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner ; que c'était une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner une femme intéressante, douée de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages de la nature et de l'éducation, serait privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société ; que si les grands talents imprimaient à ceux qui en étaient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs bien plus difficiles à pratiquer de la religion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'était pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits ; qu'en conséquence, je ne me permettrais jamais de blâmer une alliance du genre de celle dont on parlait, si je pouvais y reconnaître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractère, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnements avaient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contenta de me regarder sévèrement sans me parler, et je remarquai qu'il se tournait ensuite du côté d'Eudoxie avec un air d'intelligence dans lequel perçait je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquais trop ouvertement les idées, ne me sembla pas faire assez de

cas de mes raisonnements pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtaient plus d'agrément que de solidité. Adèle m'écoutait avec émotion, car ses joues étaient fort animées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adelaïde avait souri d'abord, puis sa physionomie avait pris un caractère plus grave, et je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire. Elle releva doucement mes paroles en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portais dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassais les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et propager les sophismes dont ils n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avait des vérités noblement senties dans ce que je venais de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables d'ailleurs par l'autorité qu'elles ont exercée sur nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale ; ajoutant, du ton d'une résignation modeste, et non d'une conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies sans les discuter, et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. — Et combien ne donnerais-je point pour qu'il n'en restât pas de souvenir, de cette faible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes ; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m'a soumis à un ordre particulier d'habitudes et d'obligations; qui a restreint, comprimé, brisé l'indépendance de mon cœur ; qui m'a interdit les affections les plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d'Adèle et du bonheur !

LA FÉE AUX MIETTES

Ceci est un conte fantastique sous forme d'autobiographie. Le jeune charpentier Michel, qui fut enfermé à l'hôpital des fous de Glasgow, raconte les incidents de son séjour dans ce milieu de lunatiques. Une petite vieille, très proprette, haute de deux pieds et demi, très savante, et que l'on appelait la Fée aux Miettes *parce qu'elle vivait de restes des déjeuners des écoliers, s'est prise d'amitié d'abord, d'amour ensuite pour le jeune ouvrier. Lui-même a fini par céder à ce sentiment et l'a épousée, après une série presque inépuisable d'aventures merveilleuses. La fée l'a récompensé de sa tendresse et de sa fidélité. Elle lui a révélé qu'elle n'était pas, comme il le croyait, une naine, mais la divine Belkis, dont les poètes chantèrent la beauté et qui fut, sous Salomon, il y a trois mille ans, la puissante reine de Saba. Cependant elle lui impose avant de s'unir à lui l'obligation de chercher la Mandragore qui chante, et le pauvre Michel la cherche vainement.*

Telle est, brièvement, l'analyse de la Fée aux Miettes, *mais, au vrai, ce livre défie toute analyse, car il n'est guère possible d'observer une trame et un ordre quelconques dans l'histoire de ce fiancé de la centenaire* Fée aux Miettes, *amoureux du portrait de Belkis, la reine de Saba, abandonné par un père et un oncle aussi fous que lui et qui semble lui-même agir au milieu d'une troupe de fous. De fous ! c'est du moins ainsi que l'humanité doit apparaître au cerveau malade de Michel, ce qui revient à dire que la* Fée aux Miettes *n'est que l'étude psychologique de la folie. N'est-ce pas là, semble-t-il, la secrète pensée de Nodier puisqu'il dit dans sa préface :*

« *C'est à mon grand regret que je me suis aperçu depuis longtemps qu'une histoire fantastique manquait de la meilleure partie de son charme quand elle se bornait à égayer l'esprit, comme un feu d'artifice, de quelques émotions passagères, sans rien laisser au cœur. Il me semblait que la meilleure partie de son effet était dans l'âme, et comme c'est là, en vérité, l'idée dont je me suis le plus sérieusement occupé toute ma vie il s'en va sans dire qu'elle devait infailliblement me conduire à*

faire une sottise, parce que c'est un résultat auquel je n'échappe jamais quand je raisonne. »

Il faut lire les chapitres qui suivent chacun pour eux-mêmes, comme des pages de haute fantaisie et de belle facture littéraire et faire fi de la trame chère à ceux qui possèdent la raison.

OU LA FÉE PARAIT

Si vous êtes jamais allé à Granville, Monsieur, vous devez avoir entendu parler de la naine qui couchait sous le porche de l'église, et qui mendiait à la porte ?

— Ce que vient d'en dire votre oncle, Michel, est tout ce que j'en sais ; et je ne pensais pas que cette malheureuse créature pût tenir une autre place dans votre histoire. C'est ce qui m'empêché de m'en informer.

La naine de Granville, reprit Michel, était une petite femme de deux pieds et demi au plus, dont la taille courte, et d'ailleurs assez svelte, était la moindre singularité. Personne ne lui avait connu ni origine ni parents; et quant à son âge, il était tel qu'il n'existait pas un vieillard à dix lieues à la ronde, qui se souvint de l'avoir connue plus jeune en apparence, plus huppée ou plus grandelette. Les gens instruits pensaient même qu'on ne pouvait expliquer naturellement les traditions populaires qui couraient à son sujet, qu'en supposant qu'il y avait eu successivement plusieurs femmes semblables à celle-ci, que la mémoire des habitants s'était accoutumée à confondre entre elles, à cause de l'analogie de leur physionomie et de leurs habitudes, et on citait en effet un titre de 1369, où le droit de coucher sous le porche du grand portail, et de présenter l'eau bénite aux fidèles pour en obtenir quelque légère aumône, lui était garanti en reconnaissance du don qu'elle avait fait à l'église de plusieurs belles reliques de la Thébaïde.

Cette méprise paraissait d'autant plus vraisemblable qu'on avait vu maintes fois la naine de Granville s'absenter des mois, pendant des saisons, pendant des années, et même pendant le cours d'une ou deux générations, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue ; et il fallait qu'elle eût considérablement voyagé, car elle parlait toutes les langues avec la même

facilité, la même propriété de termes, la même richesse d'élocution, que le français de Blois ou de Paris, qui n'était pas lui-même sa langue naturelle. Cette science de souvenirs dont elle ne faisait aucun étalage, car elle ne se servait d'ordinaire que de notre patois bas-normand, lui avait donné, comme vous pouvez croire, un immense crédit dans les écoles où elle venait journellement recueillir pour ses repas les débris de nos déjeuners, et cette dernière particularité, jointe aux idées superstitieuses et aux folles rêveries dont nos nourrices et nos domestiques nous berçaient depuis l'enfance, avait valu à la pauvre naine, parmi les jeunes garçons de mon âge, un surnom assez fantasque : on l'appelait la *Fée aux Miettes*. C'est ainsi que je vous en parlerai à l'avenir.

Ce qu'il y a de certain, monsieur, c'est qu'aucune difficulté de thème ou de version n'eût embarrassé la Fée aux Miettes ; elle se gardait bien de nous les expliquer sans nous les rendre aussi claires qu'elles l'étaient pour elle-même, de sorte que notre travail se trouvait infiniment meilleur et notre instruction aussi, puisque nous entendions parfaitement tout ce qu'elle nous faisait faire, et que nous pouvions appuyer par de bonnes autorités et de bons raisonnements tout ce que nous avions fait. Nous n'étions pas assez ingrats pour cacher les obligations que nous avions à la Fée aux Miettes ; mais nos respectables maîtres, qui ne voyaient en elle qu'une misérable mendiante, et qui l'honoraient cependant comme une digne femme, n'étaient pas fâchés de sentir notre émulation excitée par une illusion innocente.

— Oh ! oh ! s'écriaient-ils en riant, quand il arrivait une excellente composition cicéronienne qui enlevait d'emblée la première place — voici qui ressent la touche et l'inspiration de la Fée aux Miettes. — Et il n'y avait rien de plus vrai. J'ai souvent désiré de savoir si ce dicton s'était conservé à Granville.

— La Fée aux Miettes n'est donc plus à Granville, mon ami ?

— Non, monsieur, répondit Michel en soupirant et en élevant les yeux au ciel.

IL NE FAUT JAMAIS JETER SES BOUTONS AU REBUT SANS EN TIRER LE MOULE

L'année qui suivait aurait été douce, car il n'y a rien de plus doux que de gagner sa vie, si l'absence de mon père, et celle de mon oncle, qui me tenait lieu de père depuis longtemps, n'avaient laissé un vide profond dans mon cœur. Je regrettais souvent que celui-ci ne m'eût pas permis de le suivre dans ses recherches lointaines, malgré toutes mes prières, sous prétexte que j'étais réservé à autre chose, et que mon obéissance pouvait seule lui faire espérer que nous nous trouverions tous réunis un jour. Je pensais aussi à la Fée aux miettes, car elle m'avait également aimé.

La Saint-Michel revint sans que j'eusse amassé d'économies, parce que mes amis se faisaient sans cesse de nouveaux besoins que je ne comprenais pas toujours, mais auxquels je ne pouvais m'empêcher de compatir. Jasques Pellevey était vicaire, mais il vaquait deux ou trois bonnes cures dans le diocèse, et cela le forçait à de fréquents voyages à l'archevêché. Didier Orry, qui était de plusieurs années plus âgé que moi, commençait à penser au mariage, et il ne pouvait se flatter de réussir dans quelques espérances qu'il avait formées, s'il ne se faisait voir avec avantage à la préfecture. Quant à Nabot, qui m'avait rendu sincèrement son amitié depuis que nos rivalités d'école avaient cessé, il s'était adonné au jeu, et n'y était pas plus heureux qu'au collège. Il était de mon devoir de le dissuader de ce penchant, et je n'y épargnais pas mes efforts. Il était aussi de mon devoir de l'aider à réparer le mal qu'il se faisait, surtout quand les résultats de cette malheureuse passion menaçaient de compromettre sa réputation, et je n'y épargnais pas mon argent. Enfin, quand l'année expira, et avec elle les dernières ressources que la bonté de mon oncle m'avait ménagées, je fus réduit à celles de mon travail journalier, qui me fournissait à peine de quoi vivre assez pauvrement ; mais je m'y étais préparé, et je ne m'en trouvai pas plus malheureux.

Comme je m'étais perfectionné dans mon métier en le pratiquant, et que j'annonçais d'ailleurs cet esprit d'ordre

et d'activité qui tient lieu de l'intelligence des affaires, l'entrepreneur qui nous employait alors et dont les entreprises allaient mal, probablement parce qu'il avait trop entrepris à la fois, s'avisa je ne sais comment alors de m'en confier la direction ; je ne fus pas deux jours à cette nouvelle tâche, que je m'aperçus qu'il était malheureusement trop tard pour sauver sa fortune. Je ne profitai donc pas de l'augmentation de mon salaire, et je le laissai dans ses mains, en me contentant de prélever avec mes compagnons ce qui me revenait comme à eux pour le travail ordinaire de l'établissement que je n'avais pas quitté, car les conseils de mon oncle André m'étaient trop présents pour que j'eusse un moment le dessein de devenir autre chose qu'un artisan. Je passai par conséquent cette seconde année sans pouvoir mettre à côté l'un de l'autre ces deux écus de six francs, dont l'un appartient au luxe et l'autre à la charité, et qui suffisent au bonheur d'un homme sobre et laborieux. Comme elle finissait, le maître, obsédé par ses créanciers, passa un beau jour à Jersey, et nous laissa sans occupation et sans moyens d'existence, les chantiers de Granville étant toujours fournis d'ouvriers habiles dont le nombre excédait déjà celui que réclamaient les besoins ordinaires du pays. Ce malheur ne fut cependant très réel que pour moi, mes camarades l'ayant prévu depuis plus longtemps que je n'avais fait, et s'étant précautionnés contre l'événement, en plaçant leurs petits fonds dans une assez jolie spéculation de cabotage qui commençait à prospérer. Comme je leur avais inspiré de l'attachement, et qu'ils connaissaient l'état de ma fortune si rapidement déchue, ils vinrent m'offrir d'entrer en partage avec eux, et ils mirent dans cette proposition une effusion si franche et si tendre, que j'en fus touché jusqu'aux larmes. J'avoue même que je n'aurais pas fait difficulté de me rendre à leurs instances, dans l'espoir de payer utilement ma quote-part en industrie et en talents, si mon parti n'eût pas été pris d'avance. Je ne pouvais compter, à la vérité, ni sur Jacques Pellevey quoiqu'il fût devenu curé, ni sur Didier Orry, quoiqu'il eût fait un mariage opulent. L'un me promettait bien une place de maître d'école quand elle serait vacante, mais le titulaire était

homme vert et vigoureux ; l'autre me réservait un logement et un accueil fraternel dans sa maison, pour y être précepteur de ses enfants, aussitôt qu'ils seraient sortis des mains des femmes ; mais on venait de porter le premier en nourrice, et c'était, si je ne me trompe, une fille. Tous deux étaient si empêchés de satisfaire à leurs frais d'établissement, qui doivent être, en effet, fort considérables, que je crois qu'ils n'avaient jamais été plus réellement pauvres que depuis qu'ils étaient riches, de sorte que mon malheur n'avait rien à envier, même quand j'en aurais été capable, au malheur de mes amis. Je pouvais moins encore penser à Nabot, qui jouait toujours, qui ne gagnait jamais, et qui n'était pas encore parvenu à concevoir qu'un homme bien ne pût se réduire à ce qu'il appelait la honte de travailler. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il était devenu plus expansif et plus affectueux, en devenant plus à plaindre. Tout ce que nous pouvions l'un pour l'autre, c'était de rire ou de pleurer ensemble, quand je n'avais pas trouvé d'occupation, et c'est une compensation qui répare tant de misères, que je me suis quelquefois demandé alors si je voudrais y renoncer, au prix de cette prospérité sans nuage dont la monotonie sèche le cœur.

Je ne crois pas vous avoir dit quelle résolution j'avais prise. Je me proposai d'aller offrir mes services de ville en ville et de village en village, partout où il se trouvait un pont à jeter sur la rivière, ou une maison à construire, et, comme cela ne manque jamais, j'étais sûr aussi que la Providence ne me manquerait pas. Elle ne manque qu'aux oisifs.

Ce qui m'affligeait le plus, c'est que mes habits avaient vieilli, et que j'avais quelque pudeur de me présenter à la fête de Saint-Michel en si mauvais équipage, non que j'attachasse beaucoup de prix pour moi à cette recommandation extérieure, mais parce que le délabrement de ma toilette pouvait faire penser aux honnêtes gens dont j'avais eu le bonheur de gagner l'estime que j'avais cessé de la mériter par ma conduite. Je comprenais pour la première fois le besoin que tous les hommes ont de l'opinion, et je sentais que la satisfaction de nous-mêmes, qui réside essen-

tiellement dans notre conscience, se maintient et se fortifie, par le jugement que les autres portent de nous ; j'apprenais s'il faut le dire, une vérité toute nouvelle, c'est que l'homme en société, quelque progrès qu'il ait fait dans l'exercice de la vertu, ne peut se passer de considération, pour être justement content de lui, et qu'on est bien près de renoncer à sa propre estime quand on dédaigne celle du monde. Je me souvins heureusement que mon oncle avait laissé ses vieux habits à ma disposition, et j'en fis la revue avec une joie pareille à celle de Robinson, lorsqu'il se rendit compte des richesses utiles de son vaisseau, certain que le meilleur des parents et des amis ne me reprocherait pas d'en avoir usé surtout quand je lui dirais dans quelle extrémité j'y avais recouru, car il croyait à ma parole. Il y avait en effet du beau linge bien net, et des habits si proprement accoutrés, qu'on les aurait cru faits à ma taille. Seulement des deux vestes qu'il n'avait pas comprises dans son bagage, l'une qui paraissait toute neuve et qui m'allait comme un charme était garnie de dix gros vilains boutons d'un drap fort grossier, et l'autre, que je l'avais vu porter, et qui était taillée d'un goût plus ancien, se fermait de dix boutons d'une espèce de nacre dont la matière était fort brillante et le travail fort délicat. Je n'hésitai point à me mettre à la besogne pour substituer ceux-ci aux autres, et les dix boutons à l'œil de perle et aux reflets d'argent ne tardèrent pas à resplendir à mes yeux enchantés, comme autant de jolis miroirs.

Dès le premier coup de ciseau que je portai aux autres, soit précipitation, soit maladresse, le moule s'échappa ; il roula par terre aussi prestement que s'il avait été lancé par un joueur de siam ou par un discobole, jusqu'à la pierre de mon âtre, où il continuait à rouler avec une petite vibration sonore semblable à celle de l'or, et je crois, je vous jure, qu'il roulerait toujours si je ne l'avais arrêté de la main. C'était en effet un louis double.

Vous pensez bien qu'il ne tomba pas de la vieille veste de mon oncle André un seul bouton qui ne fût un louis double aussi, et je n'en tirai pas un de son enveloppe que mes joues ne s'humectassent de quelques pleurs de recon-

naissance pour la tendre prévoyance de ce père d'adoption, qui m'avait réservé si à propos cette ressource contre des revers inattendus. Je me retrouvais maître, en effet, de vingt louis, c'est-à-dire de la plus forte somme que j'eusse jamais possédée, et qui n'est pas de peu de conséquence dans la vie, puisqu'elle avait suffi au bonheur de la Fée aux Miettes. Comme c'était la juste mise des fonds de nos caboteurs (1), et que cet état industrieux et honnête, mais qui n'est pas sans périls et sans aventures, me plaisait beaucoup en espérance, je m'empressai de les prévenir que j'étais en état de contribuer de toute ma part aux entreprises de la société, dès le premier voyage qui devait avoir lieu dans trois jours. Et c'était précisément le temps qui m'était nécessaire pour accomplir, selon notre usage, le devoir de mon pèlerinage annuel à l'église de Saint-Michel, *dans le péril de la mer*.

Je partis le lendemain au point du jour, la résille sur l'épaule, la pointe à coques à la main, mes vingt louis dans la ceinture; plus riche, plus heureux, plus dispos que je n'avais jamais été. — Voyez Michel, disaient les mères, quand j'embrassais sur le chemin les camarades que j'avais eus à l'école? — Le pauvre garçon a perdu toute sa fortune, sans qu'il y eût de sa faute; mais, comme il a toujours été laborieux, sage, et craignant Dieu, il ne manque de rien; et il porte une si belle chemise de toile fine à petits plis, et une si belle veste à boutons de nacre de perle, qu'on jurerait qu'il va se marier ce matin à la chapelle de son saint patron. Où avez-vous trouvé, mon Michel, ces superbes boutons de nacre qui brillent de loin comme des étoiles?... Je répondis en rougissant que je devais tout à mon oncle André, dont la seule bonté m'avait préservé de la misère. — Mais je n'aurais pas rougi de la misère même, parce que je ne me reprochais rien.

Ma pêche aux coques fut si productive, que je m'étonnais en vérité qu'il en pût entrer un si grand nombre dans ma résille, quoique personne dans le pays n'en eût d'aussi large et d'aussi profonde. Cependant j'en avais

(1) Dont il a été parlé plus haut.

donné trois fois autant pour le moins à de pauvres gens si disgraciés, ce jour-là, qu'ils auraient retourné la grève de fond en comble sans en tirer une coquille. Cela me fit penser que la Providence me protégeait, et que saint Michel accueillait favorablement les prières que j'allais lui porter pour mon père, pour mon oncle, et pour la Fée aux Miettes, seuls protecteurs que Dieu m'eût donnés sur la terre. Aussi, quand les pêcheurs eurent vendu leurs provisions, je régalai tous les pèlerins d'une partie de la mienne, et je payai l'apprêt du peu d'argent qui me restait, sans toucher à mes vingt louis, dont l'emploi était réglé dans mon esprit, avant mon départ.

COMMENT MICHEL PÊCHA UNE FÉE

Je revenais gaiement du mont Saint-Michel, en chantant cet air d'une ballade que les jeunes gens de Granville avaient apprise de je ne sais qui, si ce n'est de la Fée aux Miettes :

C'est moi, c'est moi, c'est moi!
Je suis la Mandragore,
La fille des beaux jours qui s'éveille à l'aurore,
Et qui chante pour toi.

Je jetais cependant de temps à autre un coup d'œil sur le golfe de sable que domine avec tant de majesté la pyramide basaltique de Saint-Michel. C'était un de ces jours redoutables où la grève, plus mobile et plus avide encore que de coutume, dévore le voyageur imprudent qui se confie au sol sans le sonder. Le sable *enlisait*, comme on dit communément, et le glas du clocher avait annoncé déjà deux ou trois accidents. J'entendis tout à coup des cris qui appelaient du secours, et je vis en même temps l'apparence d'un corps bizarre qui n'avait rien de la forme humaine, mais qui attirait les regards par sa blancheur, et qui semblait lutter contre l'abîme, par une force particulière de résistance que je ne m'expliquais pas. Je courus à l'endroit d'où le bruit parvenait ; mais à l'instant où j'eus lancé la corde d'*enlise* que nous portons toujours

dans nos résilles, sur le point du gouffre où j'avais vu disparaître cette créature infortunée qui gémissait encore. elle ne pouvait plus s'en emparer, et toute l'arène retombait sur elle en tourbillonnant comme dans un entonnoir profond. Je vous laisse à juger de mon désespoir, d'autant plus amer que j'avais cru entendre articuler mon nom dans son dernier appel à la pitié des voyageurs. Je me hâtai d'y plonger ma pointe à coques, pour la ressaisir par quelqu'un de ses vêtements, et je m'aperçus avec un plaisir inexprimable que mon bâton s'attachait par son croc de fer à un corps ferme et résistant qui me donnait la force de ramener à moi l'être incompréhensible que j'avais voulu sauver. Je luttai là, monsieur, contre Charybde acharné à sa proie, et je ne fus pas peu surpris, quand j'eus traîné mon précieux fardeau jusqu'au lit de sable, ferme et solide qui se trouvait tout auprès, comme à dessein, de reconnaître la Fée aux Miettes qui respirait, qui vivait et que mon harpon avait heureusement retenue, en s'engageant sous une de ses longues dents. — Parbleu, dis-je cette fois, la Fée aux Miettes n'a pas eu si grand tort que je le pensais de conserver ces deux terribles dents qui choquaient ma délicatesse d'écolier, et l'expérience prouve aujourd'hui mieux que jamais que prudence et modestie valent mieux que la beauté. — Cette idée m'inspira une gaieté si extravagante, quand je vis la Fée aux Miettes se relever sur ses petits pieds, et sautiller joyeusement comme une de ces figurettes fantasques qui vibrent sur le piano des jeunes filles, que je ne pus retenir mes éclats de rire. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la Fée aux Miettes, en deux pirouettes et en deux bonds, s'était débarrassée de toute la poussière qui chargeait cet attirail de poupée dont je vous ai parlé auparavant, et qui n'aurait fait aucun tort à l'étalage élégant d'un vendeur de jouets.

LE CHIEN DANOIS BAILLI DE L'ILE DE MAN

Je vous ai dit qu'il me restait une guinée, et que je m'étais engagé envers maître Finewood à souper à l'au-

berge de *Calédonie*. Quoique la *Reine de Saba* ne fît voile qu'à midi du lendemain, j'étais peu tenté cependant d'une de ces soirées de bien-être et de ces nuits de long sommeil dont la vie de l'ouvrier m'avait fait perdre depuis plusieurs années l'habitude, et je ne pensais guère à demander à mistress Speaker que deux harengs du lac Long, arrosés d'une bouteille d'ale ou de *small-beer*, quand elle vint à moi les bras ouverts, en me criant de l'office : — Eh ! arrivez donc, sage Michel, avant que votre gélinotte brûle, et que votre porto s'échauffe ! Le digne maître Finewood a commandé tout cela dès le matin, et un bon lit d'édredon avec ! Il y a une heure que nos filles s'égosillent à crier : — Que fait donc monsieur Michel, qu'il laisse brunir au feu le plus joli *ptarmigan* de montagne qu'on ait jamais plumé au Bas-Pays ? Il faut qu'il s'égare au long de la côte à déchiffrer quelque livre irlandais, ou qu'il rêve à la princesse Belkis dont il est, dit-on, le fiancé. — Ah ! j'ai toujours prédit, Michel, que vous feriez un beau chemin ! Et maître Finewood est bien fou, le cher homme, de vous préférer ces six petits lairds qu'il marie à ses six filles dont vous êtes bien mieux l'affaire, surtout Annah, la blondine, qui ne vous nomme jamais qu'avec de grosses larmes ! Hélas, Michel ! je puis en parler !... Annah est ma filleule : j'avais pour elle des entrailles de mère ; et je disais souvent à maître Finewood : Que ne la donnez-vous à Michel, qui en est aimé ? Là-dessus, savez-vous ce qu'il faisait ? Il hochait la tête, et regardait de côté. Il est vrai, lui disais-je, que Michel est bizarre, mais c'est d'ailleurs un garçon si discret, si honnête et si laborieux !...

— C'est trop, c'est trop ! lui dis-je, en lui pressant la main, ne laissez pas brûler le plus joli *ptarmigan* de montagne qu'on ait jamais plumé au Bas-Pays !...

— Félicitez-vous, Michel, me dit mistress Speaker en plaçant devant moi une paire de gélinottes à l'estragon et deux bouteilles de porto. C'est M. le bailli de l'île de Man, qui est venu à Greenock pour réaliser en *banknotes* les contributions de sa province, et qui vous fait l'honneur de souper avec vous pour vous entretenir, parce qu'il a entendu parler de votre science et de votre bonne conduite.

Je me hâtai de me lever et de saluer le bailli de l'île de Man, qui avait bien une des prestances les plus honorables que vous puissiez imaginer, et qui joignait aux apparences imposantes que donnent les hautes fonctions, les manières recherchées des meilleures compagnies. Ce qui m'étonna plus que je ne saurais le dire, c'est que ses épaules étaient surmontées d'une magnifique tête de chien danois, et que j'étais le seul, parmi les nombreux pensionnaires de mistress Speaker, qui parût en faire la remarque. Cette circonstance m'embarrassa, parce que je ne savais trop quelle langue lui parler et que j'entendais d'abord assez difficilement la sienne, qui consistait dans un petit aboiement fort gravement modulé, et accompagné de gestes fort expressifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me comprit à merveille, et qu'au bout d'un quart d'heure de conversation, je fus aussi surpris de la netteté de son langage et de la délicatesse exquise de ses jugements que je l'avais été au premier coup d'œil de la nouveauté de sa physionomie. On est vraiment confus de penser au temps que les hommes perdent à feuilleter les dictionnaires, quand on a eu le bonheur de causer quelque temps avec un chien danois bien élevé, comme le bailli de l'île de Man.

Nous nous séparâmes avec une effusion réciproque d'amitié qui ne me surprenait plus. Il y a au monde de si étranges sympathies ! Mais comme ce vin de porto, dont je n'avais jamais fait usage, me disposait au sommeil, je me hâtai de gagner le bon lit d'édredon que maître Finewood m'avait fait préparer. J'y fis mes adieux du soir au portrait toujours riant de Belkis, et je commençais à sommeiller quand j'entendis la voix de mistress Speaker s'introduire dans mon oreille comme un souffle.

— Pardon si je vous réveille, mon enfant, dit-elle, mais c'est un si terrible embarras dans ma maison, avec tous ces voyageurs qui s'embarquent demain sur le grand vaisseau *la Reine de Saba*, que je ne sais où mettre tout le monde, et vous m'obligeriez beaucoup de partager votre lit avec ce respectable seigneur qui vous a tenu compagnie à souper.

— J'y consens volontiers, lui répondis-je, et c'est un

inconvénient de si peu de conséquence pour un ouvrier que de coucher à deux dans un lit si large et si commode, qu'il ne valait pas la peine de m'en parler.

Cependant, je me détournai un peu pour m'assurer que je ne me trompais pas sur la personne ; et je vis en effet le bailli de l'île de Man qui, après avoir revêtu à petit bruit un déshabillé fort rassurant pour la propreté la plus ombrageuse, et glissé sous l'oreiller un gros portefeuille de maroquin à fermoir, s'insinuait entre nos draps avec une modeste et silencieuse discrétion, en conservant de lui à moi une distance décente, sur laquelle j'avais pris soin d'avance de lui donner toutes ses aises. Je m'apercevais seulement de sa présence à la tiédeur de sa respiration qui m'échauffait de loin sans m'importuner, car il est évident qu'un chien danois ne peut dormir commodément que de profil. Au bout de quelques minutes, il ronfla d'une manière si harmonieuse et si cadencée, que je n'y pris plus garde. — Et je m'endormis aussi.

MICHEL SOUTIENT UN COMBAT A OUTRANCE AVEC DES ANIMAUX QUI NE SONT PAS CONNUS A L'ACADEMIE DES SCIENCES

Je rêvais peu dans ce temps-là, ou plutôt je croyais sentir que la faculté de rêver s'était transformée en moi. Il me semblait qu'elle avait passé des impressions du sommeil dans celles de la vie réelle, et que c'est là qu'elle se réfugiait avec ses illusions. Je ne rentrais, à dire vrai, dans un monde bizarre et imaginaire que lorsque je finissais de dormir, et ce regard d'étonnement et de dérision que nous jetons ordinairement au réveil sur les songes de la nuit accomplie, je ne le suspendais pas sans honte sur les songes de la journée commencée, avant de m'y abandonner tout à fait comme à une des nécessités irrésistibles de ma destinée. La nuit dont je vous parle fut cependant troublée de songes étranges, ou de réalités plus étranges encore, dont le souvenir ne se retrace jamais à ma pensée que tous mes membres ne soient parcourus en même temps d'un frisson d'épouvante.

Cela commença par le bruit aigre d'une croisée qui rou-

lait lentement sur ses gonds, et à travers laquelle je sentis poindre l'air pénétrant des brumes humides de septembre. Oh ! oh ! dis-je à part moi, le vent a aussi beau jeu, si je ne me trompe, à l'hôtel de *Calédonie* que dans la mansarde de l'ouvrier ! Et je ne m'en souciai point. — Un instant après, je crus entendre des mouvements confus, des murmures sinistres et articulés comme des chuchotements, une rumeur de paroles sourdes et de rires étouffés qui bourdonnaient dans mon oreille. — Voilà qui est bien, repris-je. L'ouragan va faire des siennes chez mistress Speaker ; mais grand sot qui s'en dérangerait sur un si bel édredon ! — Et je me contentai de ramener la couverture sur mon compagnon et sur moi, et de me replonger dans le duvet, tant je craignais de perdre la douceur de ce repos voluptueux que je n'avais pas goûté depuis la maison de mon père, quand mon oncle André venait soigneusement, avant de se coucher, relever mes matelas entre les ais du châlit débordé et me baiser sur le front.

— L'autre dort, dit une voix rauque, aussitôt couverte de quelques grognements inintelligibles.

Et, pendant que je suspendais ma respiration pour écouter, le globe lumineux d'une lanterne dont je sentais presque la chaleur me perça de rayons ardents qui s'enfonçaient entre mes paupières comme des coins de feu ; car, dans l'agitation vague du sommeil à peine interrompu, je m'étais retourné machinalement vers l'intérieur de la chambre. — Je vis alors, chose horrible à penser, quatre têtes énormes qui s'élevaient au-dessus de la lanterne flamboyante, comme si elles étaient parties d'un même corps, et sur lesquelles sa clarté se reflétait avec autant d'éclat que si elle avait eu deux foyers opposés. C'étaient vraiment des figures extraordinaires et formidables ! — Une tête de chat sauvage qui grommelait avec un frôlement grave, lugubre et continu, à travers les rouges vapeurs du soupirail de la lampe, en arrêtant sur moi des regards plus éblouissants que le ventre bombé du cristal, mais qui, au lieu d'être circulaires, divergeaient minces, étroits, obliques et pointus, semblables à des boutonnières de flamme. — Une tête de dogue toute hérissée, tout écumante de sang, et qui avait des chairs informes, mais ani-

mées, palpitantes et gémissantes encore, pendues à ses crocs. — Une tête de cheval plus nettement dépouillée, plus effilée et plus blanche que celles qui se dessèchent dans les voiries, à demi-calcinées par le soleil, et qui se balançait sur une espèce de col de chameau en oscillant régulièrement comme le pendule d'une horloge, et en secouant çà et là de ses orbites creuses, à chaque vibration, quelques plumes que les corbeaux y avaient laissées. — Derrière ces trois têtes, — et ceci était hideux, — se dressait une tête d'homme ou de quelque autre monstre, qui passait les autres de beaucoup, et dont les traits, disposés à l'inverse des nôtres, semblaient avoir changé entre eux d'attributions et d'organes comme de place, de sorte que ses yeux grinçaient à droite et à gauche des dents aussi stridentes qu'un fer réfractaire sous la lime d'un serrurier, et que sa bouche démesurée, dont les lèvres se tordaient en affreuses convulsions, à la manière des prunelles d'un épileptique, me menaçait d'œillades foudroyantes. Il me parut qu'elle était soutenue d'en bas par une large main qui s'était fortement nouée à ses cheveux et qui la brandissait comme un hochet épouvantable pour amuser une multitude furieuse attachée par les pieds aux lambris des plafonds qu'elle faisait crier sous ses trépignements, et qui battait vers nous ses milliers de mains pendantes en signe d'applaudissement et de joie.

A ce spectacle effrayant, je poussai brusquement le bailli de l'île de Man, mais il retomba sur moi comme un cadavre, parce qu'à force de me tapir au fond de mon lit pour ne pas l'incommoder, je m'y étais creusé un trou, et je ne vis plus ce qui se passait qu'au peu de jour que me laissait son museau allongé entre ses oreilles droites et menus. Cependant un levier musculeux, noir et velu, un bras peut-être qui fouillait sous notre oreiller, et qui effleura mon cou avec la froideur âpre et saisissante de la glace, m'avertit qu'on en voulait à son portefeuille. Je m'élançai, je me saisis du poignard que j'avais acheté le matin pour ma traversée, je me ruai au milieu des fantômes, je frappai partout, sur le chat, sur le dogue, sur le cheval, sur le monstre, à travers des hiboux qui battaient mon front de leurs ailes, des serpents qui me cei-

gnaient de leurs plis en se roulant autour de mes membres et qui me mordaient les épaules, des salamandres noires et jaunes qui me mangeaient les orteils, et qui se disaient entre elles, pour s'encourager, que je tomberais bientôt. — J'arrachai enfin le trésor de mon ami, à qui ? — Je ne le sais ! — car mon poignard s'enfonçait dans leurs corps comme dans une nuée, — et puis je les vis se rapprocher, sursauter, bondir par la croisée ouverte, se confondre en peloton, tourner les uns sur les autres pêle-mêle, se diviser au choc d'une pierre, se réunir de nouveau à la pente de la jetée, tourner encore en fuyant toujours, et s'abîmer dans la mer avec le bruit d'une avalanche.

Je revins triomphant, et toutefois haletant de fatigue et de terreur, — cherchant toutes les portes, mais elles étaient murées, ou présentaient à peine des passages si étroits, qu'une couleuvre n'aurait osé s'y introduire, — ébranlant le cordon de toutes les sonnettes ; mais toutes les sonnettes frappaient en vain leurs timbres de liège d'un battant de queue d'écureil, — implorant à grands cris une parole, une seule parole ; mais ces cris, qui n'étaient entendus que de moi, ne pouvaient s'échapper de ma poitrine prête à éclater, et venaient expirer sur mes lèvres muettes comme l'écho d'un souffle.

On me trouva le lendemain, couché à plat auprès de mon lit, le portefeuille du bailli d'une main, et un couteau de l'autre.

Je dormais.

CE QUE C'EST QU'UNE ENQUÊTE JUDICIAIRE ET AUTRES CHOSES DIVERTISSANTES

Le crime est évident, dit un vieux robin qui paraissait pérorer depuis quelque temps au chevet sur lequel le bailli de l'île de Man reposait encore immobile, et attendre la réponse d'un autre homme si grave et si empesé, qu'on aurait imaginé au premier coup d'œil qu'il pensait à quelque chose. — Quoique le corps que voilà, et qui était de son vivant l'honorable Sir Jap Muzzleburn, de très gracieuse mémoire, ne présente aucune trace de blessure, comme vous l'avez admirablement démontré tout à

l'heure, en termes aussi savants que choisis, il est trop certain qu'il est mort à n'en pas revenir, l'infortuné Sir Jap, lui qui a toujours eu le sommeil si léger, surtout le matin, qu'au premier bruit de la poêle où l'huile bouillante frissonne autour des harengs, ou de deux verres qui tintent gaillardement comme des grelots aux doigts de l'hôtesse, il ne faisait qu'un saut du dormitoir à la salle à manger, sans prendre le temps de passer sa main blanche et agile derrière ses oreilles, et quelquefois, j'en suis témoin, sans avoir filé ses moustaches.

— Il m'est avis, continua-t-il avec autorité, en me désignant du geste, que ce misérable l'a empoisonné hier au soir dans le vin de Porto qu'ils burent ensemble, si mieux vous n'aimez croire qu'il l'a fasciné de quelque sortilège, ou endormi au moyen de quelqu'une de ces mixtions diaboliques de mandragore, dont l'usage n'est que trop familier chez ces bandits d'outre-mer. Il ne se disposait probablement à l'égorger, quand nous sommes arrivés de façon si opportune, que dans la crainte de laisser son crime imparfait.

Le docteur ne répondit pas; mais je crus remarquer qu'il accueillait l'abominable conjecture du juge d'instruction de ce hochement de tête affirmatif et de ce bourdonnement complaisant qui dispensent les ignorants d'approfondir et les faibles de contester.

— Eh quoi ! m'écriai-je indigné... L'assassin d'un inconnu que j'ai accueilli dans mon lit, malgré le peu de sympathie de nos espèces, et quoique son profil aigu occupât, sur le traversin hospitalier dont je lui ai cédé la moitié, plus d'espace qu'il n'en faudrait pour se bercer commodément à trois têtes aussi rondes et aussi joufflues que celle de M. le docteur ! moi, l'assassin d'un digne chien d'ailleurs, dont je n'ai eu qu'à me louer pour sa politesse et ses manières, et que j'ai protégé durant des heures plus longues que des siècles, contre je ne sais quels ennemis qu'il a le malheur de traîner à sa suite, qui glapissent, qui hurlent, qui miaulent, qui vagissent, qui font peur à entendre et à voir, et auxquels j'ai arraché ce portefeuille, objet de leur envie, pour le rendre intact à son maître !... — Ah ! c'est une calomnie si révoltante qu'elle

ferait bouillonner la moelle dans les os d'un squelette !...

Ce furent mes dernières paroles. Le juge et le médecin étaient partis pour déjeuner ; il ne resta autour de moi qu'une poignée de constables impassibles et sourds, qui me poussèrent brutalement dans un escalier long, étroit, tortueux, par où l'on descendait à la chambre de justice ; car elle était assemblée, par un hasard favorable qu'on me fit remarquer comme un témoignage particulier des bontés de la Providence.

— Il faut que ce misérable joue d'un grand bonheur, dit un de ces messieurs, dont le ton décidé annonçait quelque ascendant de grâce ou de considération sur le reste de la bande. — Pris *in flagrante delicto* pendant les assises, et pendu entre deux soleils ! il y a des coquins prédestinés !

— Pendu entre deux soleils ! murmurai-je sourdement, parce qu'il a plu à mistress Speaker de me faire manger de la gélinotte à l'estragon avec un chien danois ; parce que j'ai eu la complaisance de céder la moitié de mon matelas d'édredon à ce pauvre et malencontreux animal, et parce que j'ai passé une nuit épouvantable à le défendre contre une ménagerie de démons dont le seul aspect fait mourir de terreur toute cette valetaille insolente !... O mon père ! ô mon oncle !... que direz-vous si jamais l'*Adviser* du Renfrew vous porte la nouvelle du crime dont on m'accuse, par le grand vaisseau de *la Reine de Saba*, ou par quelque autre voie inconnue, sans vous éclairer sur mon innocence ? Que direz-vous, Belkis, si vous soupçonnez jamais ce cœur qui n'a battu que pour vous, d'avoir conçu la pensée d'un attentat dont le seul récit épouvanterait les scélérats les plus endurcis ?

Et tandis que je me confondais ainsi en inexprimables douleurs, je m'aperçus, à je ne sais quelle pulsation impossible à décrire, que le portrait de Belkis ne m'avait pas quitté, car il palpitait contre mon cœur comme un autre cœur. — Mais je n'osai le regarder. La physionomie atroce de ces hommes de l'ordre public que la loi m'avait donnés pour gardiens me glaça d'effroi.

— En vérité, dis-je en frémissant, si les gens de justice voient cet or et ces bijoux, ils les voleront !

UNE SÉANCE DE COUR D'ASSISES

La rumeur excitée par mon entrée dans la salle d'audience ne s'apaisa que lentement.

Et puis elle se renouvela, sourde et confuse, au dehors de la barrière que les curieux n'avaient pu franchir.

Honneur soit rendu à l'innocence du genre humain ! l'aspect d'un grand criminel a toujours quelque chose de nouveau pour lui. Cela est si rare !

Je me trouvai alors en face du tribunal, et je me hâtai à mon tour d'embrasser l'assemblée d'un regard large et effaré, pendant que ses regards fixes, aigus et pénétrants me criblaient comme des flèches, car c'était moi qui faisais ce jour-là les principaux honneurs du spectacle.

J'éprouvai peu à peu une impression singulière qui ne s'expliqua que successivement à mon esprit par l'habitude de celles qui tenaient mon attention et mes organes subjugués depuis la veille. Quoique toutes les figures qui m'entouraient fussent à peu près des figures humaines, il ne dépendait pas de moi de les entrevoir d'abord autrement qu'à travers de vagues ressemblances d'animaux, et la réflexion seule me les rendait l'une après l'autre sous leur type réel, c'est-à-dire aussi raisonnables que peut le comporter l'incroyable obligation d'envoyer mourir légalement, au milieu de la place publique, un être organisé comme nous, qui est notre égal, si plus ne passe, dans l'exercice de toutes nos facultés naturelles ; et cela pour l'instruction morale de ses compatriotes, de ses parents et de ses amis.

— N'est-il pas extraordinaire, dis-je intérieurement, si l'homme est, comme on l'assure, le plus parfait des ouvrages de Dieu, que ce grand artiste de la création, qui avait à sa disposition tous les moules d'une invention inépuisable, ait été réduit par impuissance, comme un ignoble fabricant de pastiches, ou se soit amusé par caprice, comme un peintre de caricatures, à composer son chef-d'œuvre des rognures de tous ses essais, et à reproduire sur le masque de ce triste quadrupède vertical toutes les

formes plastiques des brutes? Qui le forçait, par exemple, à imprimer au front de cette meute de juges, dont la moitié bâille en limiers endormis, et l'autre moitié en panthères affamées, le sceau caractéristique de la populace des êtres vivants? — M. le président ne représenterait-il pas aussi dignement un Minos, un Æacus ou un Rhadamanthe, si ses bras, plus raccourcis et plus disproportionnés que les pattes antérieures des gerboises, avaient moins de peine à se rejoindre au-dessous d'un mufle de taureau, sur le ventre orbiculaire comme un turbot qui plastronne son buste d'hippopotame? — Le formidable magistrat qui remplit le devoir, sans doute pénible, d'accuser les pauvres diables de mon espèce, et de les dépêcher à leurs frais vers le pilori ou la potence, ferait moins peur à voir, peut-être, mais il ne serait pas investi pour cela d'un caractère moins imposant, si la nature, dans la confection de ses galbes capricieux, n'avait pas articulé à la base de son os frontal cet énorme bec de vautour qui lui sert de nez, et qu'elle s'est cruellement égayée, pour compléter la ressemblance, à enchâsser de tout côté entre des membranes rugueuses et livides qui n'ont jamais rougi, même de colère?... — Quant à mon avocat d'office, qui était tout à l'heure à l'extrémité de la banquette, qui est maintenant juché sur le dos de ma chaise, qui sera bientôt ailleurs, s'il plaît à Dieu, et dont tous les soubresauts menacent le parquet d'escalade, il aurait pu se passer sans inconvénient, dans l'exercice de sa noble profession, de son timbre éclatant de perroquet, et de son incommode agilité de sapajou...

— Il faut convenir, ajoutai-je à demi-voix, sans abandonner cette pensée, que le mystère du sixième jour de la *Genèse* est encore loin d'être éclairci, et qu'en réduisant l'homme dégradé par sa faute à l'état des animaux relevés jusqu'à son abaissement, le Seigneur aurait tiré une digne vengeance de l'orgueil insensé du père de notre race. — Et alors, ou je me trompe, les enfants d'Adam qui auraient conservé sans altération, pendant la nouvelle épreuve de la vie, le germe d'immortalité qui a été déposé en eux, pourraient espérer de retourner un jour à ce paradis de délices, œuvre facile de la toute-puissance, œuvre

naturelle de la toute-bonté. Le reste retournerait d'où il vient : dans le foyer de la matière éternelle !

— Que diable dit-il là ? cria mon avocat d'un ton de fausset à déchirer le tympan d'une statue de bronze, probablement parce que j'avais eu la maladresse de prononcer ces dernières paroles assez haut pour être entendu.

— Que dit-il là ? répéta-t-il. Je le tiens, je le tiens messeigneurs. J'ai son criterium phrénologique *ad unguem*. Monomanie toute pure. *Insanus aut valde stolidus.* C'est ce que je vais démontrer péremptoirement dans ma plaidoirie. — Je le tiens, reprit-il avec une explosion plus bruyante encore, en retombant d'un élan sur mes épaules.

Et il me tenait en effet, parcourant ce clavier moral que d'habiles philosophes ont découvert sur la boîte osseuse de notre cerveau, avec un doigté si brutal et si aigu, que j'imaginai qu'il ne se proposait rien moins que d'en extraire la substance médullaire du cerveau, pour la déployer devant le tribunal, à l'appui de son opinion, suivant l'admirable procédé du savant Spurzheim...

— Au nom de Dieu, lui dis-je en me débarrassant assez vivement de ses mains pour le forcer à exécuter une des plus belles virevoltes dont sa souplesse ait jamais étonné le barreau, abstenez-vous de me défendre par cet indigne moyen ! Quoiqu'il y ait dans tout ce qui m'arrive, surtout depuis hier, de quoi faire extravaguer les sept sages, et, comme disent les Italiens, *impazzare Virgilio*, je ne suis, grâce au ciel, pas plus stupide et pas plus fou que je ne suis coupable. Je suis innocent, et n'ai besoin, pour me justifier, que de mon innocence. Je prie seulement la cour de faire comparaître ici maître Finewood, le charpentier de l'arsenal, et mistress Speaker, l'hôtesse de *Calédonie*.

— *Mad, mad, very mad*, interrompit le petit avocat en couvrant ma voix d'une note si élevée et si stridente, qu'on parierait à coup sûr qu'elle manque à la mélopée des oiseaux.

« De quoi va-t-il parler, messeigneurs, je vous le demande ? Le charpentier de l'arsenal et l'hôtesse de *Calédonie* n'ont jamais été de votre juridiction.

Quoique je comprisse mal comment je pouvais être

privé de leur témoignage, il ne me vint pas à l'esprit qu'on osât me condamner sur une simple apparence, et je continuai à me défendre avec autant de sang-froid que m'en permettaient les trémoussements tumultueux, les passes étourdissantes, les écarts et les estrapades gymnastiques de mon avocat, et surtout les points d'orgues perçants, les sibilations déchirantes, et les cadences à perte d'ouïe qu'il brodait avec une richesse impitoyable sur la base solennelle du tribunal, profondément ronflant. J'alléguai mes derniers, mes seuls témoins, les années peu nombreuses mais irrécusables d'une vie laborieuse et sans reproche, et je croyais toucher à une péroraison assez entraînante ; car si l'éloquence n'avait plus d'interprète sur la terre, elle se réfugierait peut-être dans la parole de l'innocent opprimé, quand je fus interrompu par un râlement effrayant, comme ceux qui viennent quelquefois, après trois nuits muettes, éveiller le silence de la mort dans les ruines d'une ville saccagée, et je vis au même instant se fendre et béer, sous le bec de vautour de l'accusateur, je ne sais quel affreux *rictus* qui avait la profondeur d'un abîme et la couleur d'une fournaise !

Celui-là ne bondissait pas. Il vibrait seulement tout d'une pièce avec une majestueuse lenteur, sur ses jambes immobiles, en articulant, de la voix factice et pénible à entendre des automates parlants, quelques groupes de mots entremêlés d'interjections froides, mais qui avaient l'air de former un sens, et parmi lesquels un mot seul revenait dans un ordre de périodicité fort industrieux, avec une netteté sonore et amphatique. C'était LA MORT. Je conjecturai que le facteur de cette machine à réquisitoires tragiques devait en avoir ajusté les ressorts dans l'accès de quelque fantaisie atrabilaire ou de quelque fureur désespérée.

— Faut-il, dis-je en me recueillant, que le génie, aigri par le spectacle de nos misères, se livre à d'aussi déplorables caprices ?... Et de quelle erreur ne s'aveugle pas la multitude qui les reproche à la Providence !...

Tout ce que je pus saisir de sa diatribe mécanique, à part le refrain trop intelligible dont elle était coupée en paragraphes assez réguliers, c'est qu'il opposait aux garan-

ties que j'avais cru tirer de ma vie passée une objection foudroyante, fondée sur des crimes antérieurs que je ne connaissais pas. Mais je ne puis la faire passer dans mes paroles avec l'harmonie sauvage que prêtait aux siennes une sorte de clapement rauque et convulsif, tout à fait étranger au système de notre organisme vocal, qui les rompait par saccades, comme le criaillement d'un écrou mal graissé.

— Ah ! vraiment, une jeunesse innocente et pure ! — LA MORT ! LA MORT ! LA MORT ! je ne sortirai pas de là !

— Si l'on s'en rapportait à eux, on n'en pendrait jamais un ; et à quoi servirait alors le code des peines ? A quoi la justice ? à quoi les tribunaux ? à quoi LA MORT ?

— Je prie, messieurs, de noter pour mémoire, avant de se rendormir, que j'ai conclu à LA MORT. — Quoique la rapidité de l'instruction ne nous ait pas permis d'enfler à notre contentement le dossier du condamné, je voulais dire du prévenu, mais c'est tout un, nous tenons assez de pièces probantes, — ou probables, ou au moins suffisamment idoines à former la conviction de ce gracieux tribunal, pour démontrer qu'avant l'attentat énorme dont il est chargé, il était déjà coutumier d'actions détestables, damnables, et par conséquent pendables, dont la plus excusable est punissable de MORT ! LA MORT ! LA MORT ! LA MORT ! s'il vous plaît, et qu'il n'en soit plus question. — Ce drôle est en effet véhémentement soupçonné, comme il appert, — évidemment convaincu, je le répète, de séduction sous promesse de mariage, et de soustraction frauduleuse de portrait et joyaux précieux à une femme infortunée dont il a trompé la candeur, et qui lui a sacrifié son innocence ! — Pour ne pas abuser des utiles moments de la cour, je me résume dans l'intérêt de l'humanité. — LA MORT !

Et les lèvres sanglantes du *rictus* homicide se resserrèrent lentement, comme les dents acérées d'une tenaille que la clef à vis rappelle de cran en cran à l'endroit où elles se mordent.

— O perversité de ce siècle de décadence ! meugla le gros réjoui de président, en relevant ses petits bras de toute l'extensibilité dont ils étaient susceptibles jusque

près de la soudure horizontale de sa toque judiciaire avec la partie de sa tête où aurait pu être soutenue sa cervelle, et que dépassait amplement des deux côtés le pavillon pourpré de ses larges oreilles. — Nous sommes donc arrivés aux temps calamiteux annoncés dans les prophéties ! Il était sans exemple dans notre jeunesse qu'on eut abusé par fausses et hallucinatoires pollicitations de la crédulité de ce sexe débile et fantasque, avant d'avoir atteint l'âge de majorité ! Encore cela n'était-il toléré qu'aux gens de race ! — Rapt ! furt ! homicide commis dans le dessein de nuire ! Désolation des désolations ! — Cependant, comme il serait insolite, illicite, et d'ailleurs physiquement impossible de pendre trois fois l'individu ici présent, — je ne me rappelle pas son nom, — j'opine pour qu'il soit pendu haut et court le plus incessamment possible, sauf à éclaircir les griefs douteux aux prochaines assises. Mais dépêchez, dépêchez, morbleu ! *non festina lente* pour parfiler des périodes philanthropiques et sentimentales, monsieur du barreau, car voilà, si j'ai bien compté, vingt de ces garnements que nous expédions d'aujourd'hui ; et il m'est avis que nous siégeons, dans les fonctions de notre doux ministère de propitiation paternelle, *a diluculo primo*, comme parle Cicéron ; c'est-à-dire, messieurs, depuis que la naissante aurore a ouvert de ses doigts de roses les portes de l'Orient. On a beau prendre plaisir à faire son devoir, toujours pendre est insipide.

J'avais compris vaguement qu'il s'agissait de la Fée aux Miettes. Je me levai.

— Il est bien vrai, messieurs, dis-je en pressant le médaillon de Belkis sur mes lèvres, car je pressentais trop la nécessité de m'en séparer, que je suis fiancé à une digne femme de Greenock, que j'y ai cherchée inutilement ; mais le terme de cet engagement n'expire qu'aujourd'hui, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas rempli les conditions, puisqu'on m'a fait prisonnier ce matin, et qu'il me restait un jour pour la découvrir, si elle existe encore quelque part, ce dont il est permis de douter à cause de son grand âge. Quant au portrait dont vous parlez, il le faut, et j'y renonce, quoique sa perte brise mon cœur Mes malheurs m'ont privé du droit de le

conserver ! J'avais remarqué aussi qu'il était entouré de brillants assez riches dont je connais mal le prix ; mais je prends Dieu à témoin que je n'ai pu le rendre à ma fiancée, dont la prestesse incroyable ne le cède pas même à celle de mon avocat d'office que voilà juché dans les attiques du prétoire, comme le mascaron d'un architecte hétéroclite. Je vous rends ce portrait, que la Fée aux Miettes, ma prétendue, avait la simplicité de prendre pour le sien, quoiqu'il ne lui ressemble en aucune manière. Prenez-le, monseigneur, continuai-je en le mouillant de larmes, et prenez ma vie avec lui, car c'était par lui et pour lui que je vivais.

— Tudieu ! s'écria le président en saisissant le médaillon, qui avait circulé de main en main jusqu'à son fauteuil, et en promenant un regard avide sur l'entourage avant de l'arrêter sur la figure, — tudieu ! le maraud a de quoi payer largement les frais du procès ! L'affaire est plus digne d'attention que je ne l'avais pensé d'abord, et mérite quelques éclaircissements. Attention au parquet ! Et vous, les gens de la cour, que l'on me fasse venir Jonathas le changeur, celui que l'on trouve toujours, le vieux coquin, *sedentem in telonio*. — Mais que vois-je, grand dieux ! Ce sont les traits vivants, c'est la peinture parlante de l'auguste reine des îles d'Orient ! C'est notre souveraine en personne avec sa beauté dédaigneuse, son fier regard et ses belles dents qu'elle semble toujours grincer quand elle me regarde. C'est la divine Belkis !

— O prodige plus impénétrable à ma pensée que tout le reste des événements de ma vie ! m'écriai-je à mon tour, ce sont les traits de la reine de Saba, aujourd'hui régnante, que vous reconnaissez dans cette image !

— Prodige, drôle ! reprit le juge en colère, et de quel prodige parles-tu ? Voilà-t-il pas un beau prodige qu'un homme de mon âge, de mon expérience et de mon savoir, qui a toujours passé, je le dis sans orgueil, pour être doué d'un sentiment très exquis des arts, et qui fait depuis quarante ans une étude spéciale de signalements et d'identités, reconnaisse au premier coup d'œil la toute ravissante Belkis dans cette fidèle image que ta future, ou toi, vous avez volée je ne sais où ! Si tu entends par là

que tu ne pensais pas que l'art pût atteindre à exprimer les perfections inimitables de l'original, je le concéderai pourtant volontiers, car je trouve moi-même dans cette peinture quelque chose de rébarbatif et de maussade qui rend mal la miraculeuse suavité de cette riante et céleste physionomie. Mais que peut le génie humain à l'expression de tant de charmes, et qu'y pourrait le pinceau même des anges et des archanges de Dieu, s'ils avaient le temps de s'occuper à cet exercice?...

Or çà, continua-t-il en s'adressant à maître Jonathas, qui venait d'entrer, tenez-vous ici à distance respectueuse de notre personne et pour cause, entre ces deux braves *gripers* de notre bénévole justice, et dites-nous aussi loyalement que faire se pourra ce que doit valoir en monnaie royale le bijou qui est retenu à mes doigts par cette chaîne d'or. Parlez surtout sans ambiguïté, maître Jonathas, car la cour est à jeun.

Jonathas, — le batteur d'or, — me parut cette fois plus décharné, plus diaphane et plus misérable encore que l'avant-veille. Son échine cassée, qui se pliait en cerceau, soutenait avec peine à la hauteur de sa poitrine une tête branlante, qui ne se soulevait sur l'espèce de rameau fatigué auquel elle pendait comme un fruit trop mûr qu'au tintement ou au nom de quelque métal précieux. Tout exiguë qu'était cette apparence de corps, elle n'avait certainement pas pu entrer sans un effort incroyable dans le juste-au-corps de serge autrefois noir qui la comprimait comme le fourreau d'un mauvais parapluie tordu, et qui ne descendait jusqu'au-dessus de ses genoux, avec une somptuosité un peu prolixe, que pour dissimuler le délabrement d'un caleçon de toile cirée que le temps avait réduit à la plus simple expression de sa trame grossière, en enlevant par larges écailles l'enduit solide qui l'avait protégé pndant une moitié de siècle. Le tissu de cet habit, blanchi par le frottement de ses omoplates et percé symétriquement par la saillie de ses vertèbres, rappelait aux yeux le vent ou la nuée textile dont parle Pétrone, tant les frêles roseaux qui lui prêtaient encore une consistance fugitive semblaient près de se dissoudre au frottement flexible du premier arbuste ou au souffle espiègle du pre-

mier passant ; et vous les auriez confondus avec ceux de l'araignée travailleuse qui avait tendu sur leur canevas presque invisible une doublure de peu de valeur, prudemment respectée par la brosse de Jonathas, brosse innocente et vierge, si elle a réellement existé, qui ne frotta jamais rien de peur d'user quelque chose.

— *Sélah ! Sélah !* dit le vieil Hébreu, qui tournait en même temps sur tous les points de l'auditoire un œil aussi brillant que mes escarboucles, pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait point d'autre acheteur, mais en évitant soigneusement d'intéresser la partie inférieure de son corps dans cette inspection circulaire, de crainte d'user la semelle de ses pantoufles ; *Sélah ! Sélah !* ce médaillon vaut dix-neuf schellings comme un plak. — Attendez, attendez, monseigneur, et ne vous emportez pas comme à l'ordinaire contre votre pauvre serviteur Jonathas ! Est-ce dix-neuf guinées que j'ai dit ? je voulais dire dix-neuf cents guinées, mon doux seigneur ! Ce n'est pas la conscience qui manque à votre honnête client et sincère admirateur Jonathas, et vous pouvez le savoir, car je vous ai vu tout petit, déjà beau et bien proportionné comme vous voilà. — Mais la vieillesse et la pauvreté obscurcissent l'intelligence, comme les ténèbres le soleil. Ceci est dans le saint livre de Job. — Hélas ! je suis si affaibli d'esprit, que je ne saurais dire le verset ! — Cependant, si j'ai offert du premier mot quatorze cents guinées, je suis prêt à les envoyer tout de suite au greffe à M. le *recorder ! Sélah ! Sélah !* je ne les porte pas dans mes poches, parce que cela pèse et que ce qui pèse troue ; et c'est beaucoup, par la dureté des temps qui courent, que de trouver la somme exorbitante de neuf cents guinées chez soi et chez ses amis.

— *Sélah ! Sélah !* s'écria le président, qui ne se contenait plus de colère. Voilà qui est bon quand il s'agit de l'argent d'autrui, et je t'en ai passé jusqu'ici de quoi faire figurer vingt synagogues aux fourches de Saint-Patrick ; mais il s'agit de l'argent de la justice et de notre pécule magistral, et si tu me mens d'un seul grain de laiton faux, je te fais hisser avec ce vaurien, par le beau soleil du midi, à la plus haute potence de Greenock dans une chemise de mailles

de fer, pour jouer par cet appât un tour mémorable aux corbeaux ! Tu n'auras jamais été vêtu aussi solidement.

— *Sélah ! Sélah !* reprit Jonathas avec une inflexion de voix doucereuse et caressante. Monseigneur a toujours le mot pour rire. Il était déjà comme cela tout enfant quand je le vis la première fois, un enfant si joli, si affable et si gracieux ! — Mais il me semblait que dix-neuf mille guinées étaient un assez beau prix, et, si j'ai dit vingt mille neuf cents guinées, je tâcherai de parfaire la somme avec mes pauvres hardes, pour l'honneur de ma parole. Je prie cependant la cour de considérer la misère du malheureux juif obligé de mendier son pain depuis la ruine du temple de Jérusalem, et qui n'a de fortune, quand il est vieux, que son industrie et sa probité ! — Oh ! ne vous emportez pas ainsi, monseigneur, car votre aimable physionomie devient alors terrible à voir, comme disait la reine Esther au roi Assuérus. — S'il ne tient qu'à une charretée de méchants sacs de guinées pour acquérir ce bijou, j'en donnerai deux cent mille pour mon dernier mot. — Va pour deux cent mille guinées !

— Va pour deux cent mille cordes qui t'étranglent ! dit le président, pâle d'avarice et de fureur. — Deux cent mille guinées d'un pareil trésor ! — Qu'on fasse venir le shérif et qu'on pende tout le monde !

Mon avocat sauta par la fenêtre.

— Ce n'est pas la crainte qui me touche, dit Jonathas, dont la tête pendait jusqu'à terre, et aurait balayé les tapis de ses cheveux blancs, si la nature lui avait laissé ce noble ornement d'une sage vieillesse. — En vérité, ce n'est pas pour moi, mais pour la gloire de mon peuple et la consolation d'Israël. — Mais, quand je devrais être pendu, je ne pourrais donner de ce médaillon plus de deux millions de guinées. — Votre Grâce entend bien que je n'y comprends pas le portrait, dont j'aurais peine à trouver le débit, car il menace les regardants de deux rangées de dents si effroyables, qu'il m'est avis qu'on ne verrait pas la pareille dans toute la gendarmerie du bailli de l'Île de Man. Je le céderai à l'amiable pour la dépouille du bandit, qui me paraît un peu plus soignée qu'il ne convient à cette espèce.

Il tournait sur moi, au même instant, un petit monocle bordé de cuivre, pendu à une vieille ficelle. — Ma dépouille, maître Jonathas ! et mon cadavre dedans ! et vingt guinées que vous pourrez réclamer du capitaine de la *Reine de Saba*, si je ne suis pas au port à midi ! et vingt guinées plus ou moins que vaut la pacotille que j'y ai fait arrimer ! et tout ce qui me reste sur la terre de propriétés légitimes, par droit d'acquêts ou de successions, en titres, en espérances, en jouissance actuelle et à venir ! — Tout pour le portrait de Belkiss ! Tout pour le toucher, tout pour le voir encore une fois !

— Bien, bien, dit le juif, c'est une affaire comme une autre, et qui me donne recours légitime sur tous vos débiteurs, dont la liste est tombée de hasard entre mes mains, gens peu solvables, comme vous savez, parmi lesquels je vois comprise une misérable mendiante qui a élu pour domicile le porche de l'église de Granville. Qu'il vous plaise donc de me bailler cédule de nosdites conventions avant le prononcé du jugement, vu que l'on ne peut plus contracter de marché valable en justice, une fois que l'on est pendu.

— Malédiction, Jonathas ! gardez le portrait de Belkis ! j'aime mieux perdre cette image adorée que le repos de mon cœur, où je suis du moins sûr de la retrouver, tant qu'il battra dans ma poitrine.

Pendant ce temps-là les juges avaient conféré entre eux, et les deux million sde guinées de Jonathas leur faisaient oublier les débats de ma procédure. Ma condamnation n'était plus qu'un incident imperceptible dans une magnifique opération. Comme j'entendais parler de partage, il me sembla quelque temps que les voix se divisaient, et que mon innocence, protégée par le zèle équitable de deux ou trois hommes de bien, finirait par prévaloir ; mais je m'aperçus, en y prêtant un peu plus d'attention, que le partage qui était si vivement débattu par les souverains arbitres de ma vie, c'était le partage des diamants.

Cependant le débat se prolongeait, et il paraissait même qu'il eût changé de nature depuis qu'un des *tipstaffs* de de la cour, qui venait de pénétrer dans la salle d'audience, avait déposé ostensiblement devant le président une mis-

sive scellée de sept sceaux, dont l'ouverture et le dépouillement s'étaient accomplis avec toutes les formalités d'une respectueuse déférence.

Ce nouvel épisode me laissa le temps de réfléchir pendant quelques minutes.

— Etrange créature, dis-je, que la Fée aux Miettes, si brillante d'esprit et de savoir, si instruite d'étude et d'expérience, et qui a mendié deux cents ans, de pays en pays, avec un colifichet de cinquante millions à son cou.

Michel est sauvé par une jeune fille qui consent à l'épouser à l'instant même où il va être pendu. Puis la Fée aux Miettes l'envoie à la recherche de la Mandragore qui chante que le pauvre fou s'obstine vainement à trouver dans le jardin des lunatiques de Glasgow.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Sur Charles Nodier. — L'Homme I
L'Œuvre VII
Bibliographie XIII

CONTES

Jean-François les Bas-bleus 1
Histoire du chien de Brisquet 10
Trilby 12
Le Songe d'Or 35
Trésor des Fèves et Fleur des pois 46

NOUVELLES

Inès de las Sierras 61
Franciscus Columna 75

ROMANS

Jean Sbogar

Les Brigands 80
Le Lido à Venise 84
Apologie de la Révolte 86
Etat de nature 89

Thérèse Aubert

Sancy 94
Poétique adieu 96

Adèle

Lettre I 101
Lettre II 103

La Fée aux Miettes

Où la Fée paraît 107
Il ne faut jamais jeter les boutons au rebut 109
Comment Michel pêcha une fée 114
Le chien danois bailli de l'île de Man 116
Michel soutient un combat 118
Une enquête judiciaire 121
Une séance de cour d'assises 124

Impressions Art. L.-Marcel Fortin = Rocoffort et Cie, Sr^s^,
6, Chaussée d'Antin. Paris.

473617

516

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 18 '82

MAY 17 '82

a39003 002134061b

CE PQ 2376
.N6A6 1909
COO NODIER, CHAR CHARLES NODI
ACC# 1225862

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers
(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS:

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGÈNE SUE
WALTER SCOTT — CRÉBILLON FILS — HOFFMANN — BRANTOME
Mme de GIRARDIN — SWIFT — MARIVAUX — Charles NODIER

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Montaigne — Machiavel — Paul-Louis Courier

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers
(Sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS:

MUSSET — BYRON — RONSARD — BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe MOREAU — Edgar POE
Du BELLAY — BRIZEUX — GÉRARD DE NERVAL — Louis UHLAND
Charles d'ORLÉANS — Casimir DELAVIGNE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Gœthe — Schiller — Villon — Young — Léopardi — Voltaire

PRIX : 1 fr. = HORS SÉRIES = PRIX : 1 fr.

LES SONNETS D'AMOUR — LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907
LES POÈTES-MISÈRE

PRIX : 2 francs
RELIÉ : 2 fr. 75

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PRIX : 2 francs
RELIÉ : 2 fr. 75

PARUS:

L'INDE — LA GRÈCE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Norvège — L'Italie — La Hollande — L'Angleterre — La Perse
La France — La Russie — L'Espagne — Le Japon — La Chine

PRIX : 1 fr. 50
Relié souple 2 fr. 25

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Rédigée d'après les Documents d'Archives et les Mémoires par A. SAVINE

PRIX : 1 fr. 50
Relié souple 2 fr. 25

PARUS:

LE 9 THERMIDOR — FOUQUET — LES JOURS DE TRIANON
LA COUR GALANTE DE CHARLES II
L'ABDICATION DE BAYONNE
L'ASSASSINAT DE LA DUCHESSE DE PRASLIN
LA VIE A LA BASTILLE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Vraie Reine Margot — Les Jours de la Malmaison

Imp. Art. L.-Marcel Fortin-Rocoffort et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

2,95